SCIENCES HUMAINES
N°344
JANVIER
2022

Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

JÜRGEN HABERMAS
La foi en la raison

LA FRANCE D'APRÈS
Vers un nouveau modèle de société ?

NOUVELLE FORMULE

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENJEU
Éduquer aux écrans, un défi parental

RÉFÉRENCE
Voltaire, le philosophe heureux

ENQUÊTE
Climat, l'urgence de la pédagogie

SCIENCES HUMAINES - MENSUEL 68 DH - TUNISIE 9,60 TND

SCIENCES HUMAINES

NOUVELLE FORMULE

À l'heure où nous imprimons ce numéro, **100 % de l'objectif** de campagne de soutien sur Ulule a été atteint.

Un **immense MERCI** à tous les contributeurs qui ont **soutenu le projet** intellectuel de Sciences Humaines.

Merci à nos abonnés, et à tous les **lecteurs** pour leur **fidélité.**

Nous espérons que cette **nouvelle formule** vous plaira. N'hésitez pas à nous délivrer vos impressions en écrivant au courrier des lecteurs.

Toute l'équipe de Sciences Humaines vous dit MERCI !

NOTRE RAISON D'ÊTRE

« Sciences Humaines *est né. Ce bulletin aspire à devenir une authentique revue de vulgarisation en sciences humaines. Il ne pourra vivre durablement, se muer en revue d'assise nationale sans que ses lecteurs – c'est-à-dire vous – participent à son essor.* » Ainsi s'ouvrait le premier *Sciences Humaines*, en novembre 1988. Ce numéro avait été bricolé à Auxerre par quelques copains, avec une vieille machine à ronéotyper. Mais il recelait un projet unique dans le paysage de la presse francophone, à une époque où beaucoup de mandarins se désolaient pourtant – déjà – du déclin de la vie intellectuelle.

Trente-quatre ans plus tard, *Sciences Humaines* est toujours là. Parce que les curieux de la première heure ont répondu présents ; parce qu'ils ont entraîné dans leur sillage d'autres lectrices et lecteurs – vous –, de tous âges et de tous bords, qui soutiennent le magazine et lui permettent d'exister. Parce que la rédaction est restée fidèle au projet fondateur : éclairer les grands sujets humains et sociaux, exposer les différentes grilles d'analyse, faire la part des choses entre les faits et les interprétations. Parce que le magazine a su enfin se métamorphoser au fil des époques, faire évoluer son style, sentir les recherches et sujets prometteurs, se renouveler sans jamais perdre son âme.

Ce mois-ci, nous sommes heureux de vous présenter un magazine repensé. Sur la forme d'abord, avec une maquette esthétique et dynamique qui laisse la belle part au texte. Sur le fond aussi : vous retrouverez les rubriques qui vous sont familières, mais aussi de nouveaux espaces consacrés aux enjeux et débats de société, une ouverture aux auteurs internationaux (ce mois-ci, Jürgen Habermas), des écritures plus narratives (portraits, reportages), des chroniques sur les cultures pop et la vie des idées, un travail journalistique de fond sur les sources, les notions et la fabrique des sciences humaines. Ces lignes dessinent un message : il n'y a pas d'idées sans terreau, pas de sciences sans humains, c'est-à-dire sans histoire, sans rencontres, sans ténacité, sans rêves, sans erreurs, sans errances, sans discussions. Il n'y a pas de pensée féconde sans réflexivité, nuances et contextualisation.

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Ce qui reste de nous ? L'essentiel. Le projet d'un magazine scientifique exigeant et humaniste, qui s'adresse à tous. Un état d'esprit foncièrement curieux, une quête partagée d'intelligence et d'humanité. Avec cette nouvelle formule, nous avons voulu rendre cette identité encore plus forte et claire. Passé le temps de la découverte, nous espérons que vous prendrez plaisir à la lecture. Nous tâcherons de notre côté d'être toujours pertinents pour ceux qui se nourrissent de sciences humaines pour travailler, se former, enseigner, s'engager, agir, interagir. C'est notre raison d'être. ●

● COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivantes : **nicolas.journet@scienceshumaine.fr**

Le courrier continue...

En 2022, donc, Sciences Humaines *change de look, mais évolue également vers plus de proximité avec ses lecteurs, sans pour autant modifier son ADN. Aussi, en sus de tous les moyens numériques qui nous relient à vous, nous continuerons de prendre en compte et de publier vos courriers dans cette page, du moins ceux qui nous semblent les plus à même d'entretenir le dialogue. L'espace étant compté, le format de vos messages est aussi important que leur teneur : allez à l'essentiel. Merci à tous ceux qui nous ont écrit cette année, et en particulier à ceux qui ont suivi ce conseil.*

● NICOLAS JOURNET

●
ERRATUM

Notre article « Marcel Proust, quand les recherches s'entichent de *La Recherche* » (mensuel n° 343, janvier 2022) comportait quatre encadrés malencontreusement signés M.F. Or ces textes sont tous de la main de Jean-Marie Pottier, également auteur du texte principal. Nous lui présentons nos excuses ainsi qu'à nos lecteurs.

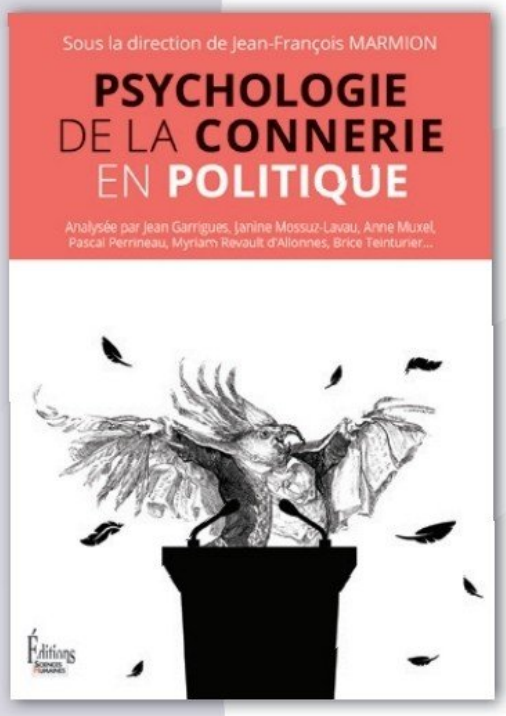
Le poids des photos et le choc des dates

Raoul Nilvert, lecteur aussi fidèle que perspicace, nous a fait part de son « étonnement suivi d'une interrogation » face à une photo illustrant un de nos articles intitulé « L'apprentissage, une voie d'avenir » (mensuel n° 342, décembre 2021). Jouxtant un encadré évoquant la filière de l'apprentissage tel qu'il se pratique aujourd'hui en Allemagne, ce cliché montrait de jeunes apprentis maçons francais en pleine action collective sur un échafaudage. Petit détail : le cliché a été réalisé en juin 1943, soit à une époque où le rapprochement franco-allemand n'était pas exactement le fruit d'un libre choix. D'où la perplexité de Raoul Nilvert qui, sans y voir forcément malice, s'interroge : y a-t-il un message subliminal ? La réponse est non : l'image était belle et c'est tout... Mais cela donne à réfléchir quand même : les photos de reportages ne sont pas des icônes, elles ont une histoire et c'est toujours bien de ne pas l'oublier. Merci Raoul Nilvert. ● N.J.

COLLECTION BARBARA

Éditions Sciences Humaines

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

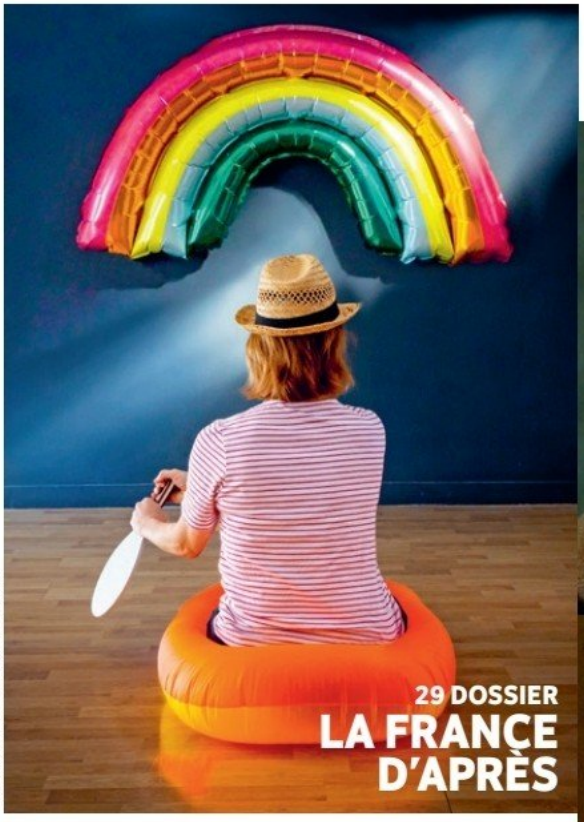


« L'échiquier politique : ses fous, ses rois, ses pions.

Collection Barbara
416 pages - 18€
978-2-36106-616-1

SOMMAIRE

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Le 26 janvier à 18 h, rendez-vous sur Twitch pour une émission vidéo en direct. Nous discuterons du mystère de la vie avec notre invitée, la philosophe Cécilia Bognon-Küss.


© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

29 DOSSIER
LA FRANCE D'APRÈS

© WOLFRAM HUKE

24 ENTRETIEN
JÜRGEN HABERMAS

© RMN GRAND-PALAIS

49 RÉFÉRENCE
VOLTAIRE, PHILOSOPHE HEUREUX

6 ACTUALITÉS
- **6 Enquête.** Climat, l'urgence de la pédagogie
- **15 Archéologie.** Karakorum, capitale mongole

18 CULTURE POP
- Rocky, la revanche du Blanc

19 ENJEU
- **19** Éduquer aux écrans, un nouveau défi parental

24 ENTRETIEN
- **24 Jürgen Habermas.** La foi en la raison

29 DOSSIER LA FRANCE D'APRÈS
- **30** Les grandes métamorphoses **CÉCILE PELTIER**
- **35** À quoi rêve la jeunesse ? **CÉCILE PELTIER**
- **36** La France désirable **CÉCILE PELTIER**
- **38** Une démoyennisation de la société française ? **JULIEN DAMON**
- **40** À qui profite le travail à la carte ? **FABIEN TRÉCOURT**
- **43** La campagne, un nouvel eldorado ? **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**
- **44** Un nouveau rapport à l'intimité **MAUD NAVARRE**
- **46 Entretien avec Pascal Perrineau** La fin du clivage droite-gauche ?

49 RÉFÉRENCE
- Voltaire, philosophe heureux

54 LE JOUR OÙ...
- Claude Lévi-Strauss rencontra les Nambikwaras

56 LIVRES
- **56** Naissance d'une science moderne de l'esprit

66 LE MOT QUI FÂCHE
- Neutriser (la langue et plus)

CLIMAT, L'URGENCE DE LA PÉDAGOGIE

Nombre d'associations, épaulées par des experts, inventent de nouveaux modes de médiation pour sensibiliser le grand public à la cause climatique.

© LA FRESQUE DU CLIMAT

L'association La fresque du climat propose des ateliers de sensibilisation à l'écologie.

Par un après-midi hivernal, à Dijon, six personnes d'âges divers se retrouvent dans une salle du Conseil régional de Bourgogne-Franche-Comté, dans laquelle s'affaire déjà Harald Lhomme. Masque en tissu lui barrant le visage, le jeune homme déploie sur trois tables accolées une feuille blanche d'un mètre de côté sur plus de deux mètres de longueur. Notre future « *fresque* » ! Car c'est pour un atelier collectif de trois heures intitulé « La fresque du climat » que nous sommes rassemblés. Harald, l'animateur bénévole de cet atelier, expose brièvement le concept : notre groupe va se voir distribuer 42 cartes, en cinq tours successifs, synthétisant des données issues de rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec). À nous d'œuvrer pour placer ces cartes recensant les causes et impacts du changement climatique, de manière à composer progressivement notre fresque.

UN EXERCICE D'INTELLIGENCE COLLECTIVE

Harald le précise d'emblée, tout en nous dévoilant la première salve de cartes : la méthode d'animation de La fresque du climat consiste à éviter une transmission verticale du savoir. D'abord timides, les participants s'enhardissent sous leurs masques. Quelques mains touchent frénétiquement les cartes, les déplacent sur la toile de papier encore vierge. La conversation s'anime, chacun d'entre nous lève un regard interrogatif vers les autres membres du groupe. L'intelligence collective se met en marche. « Activités humaines », « Émissions de CO2 », « Autres gaz à effet de serre (GES) », « Acidification des océans », « Bilan énergétique », « Déforestation », « Fonte de la banquise », « Forçage radiatif », « Réfugiés climatiques » ? Causes, conséquences ? Comment placer les cartes sur notre fresque ? Harald distille avec pédagogie des informations sur les données du Giec, et nous parvenons, au bout d'une heure et demie, avec de plus en plus d'aisance, à relier les cartes entre elles... Jusqu'à former la fameuse « fresque » donnant une image globale des mécanismes du changement climatique. Il nous faut ensuite relier la quarantaine de cartes, étalées sur notre toile désormais aboutie, par des flèches dessinées au crayon de couleur et y inscrire un message collectif. Cette phase de « créativité » fait la transition entre l'accumulation

© JUSTINE CANONNE

La fresque produite lors d'un atelier à Dijon recense causes et conséquences du changement climatique.

de données scientifiques et un « tour des émotions » qui clôture l'atelier, où assis en cercle, les participants peuvent émettre chacun leur ressenti.

La première « fresque » fut créée en 2015 par Cédric Ringenbach, ingénieur, consultant en transition énergétique, alors directeur de l'association The Shift Project, laboratoire d'idées œuvrant en faveur d'une économie libérée de la contrainte carbone présidé par Jean-Marc Jancovici. Enseignant les problématiques énergie-climat dans des grandes écoles (Centrale, HEC, Sciences Po...), C. Ringenbach eut l'idée de synthétiser les données du Giec auprès de ses étudiants sous forme de fresque, qu'il n'a cessé de perfectionner jusqu'à son format actuel. L'association La fresque du climat, qu'il fonde en 2018, a permis à ce jour de sensibiliser à ces enjeux plus de 235 000 personnes, par le biais de plus de 10 000 animateurs bénévoles. « *L'ambition du projet est de créer une chaîne d'acteurs à croissance exponentielle, pour rapidement relayer cette pédagogie climatique de qualité, et atteindre le point de bascule social qui permettra le tournant vers un monde bas carbone* », indique l'association sur son site Web.

SORTIR DE L'ENTRE-SOI

La fresque du climat fait ainsi le pari de sortir de l'entre-soi des mouvements militants. Défi relevé ? « *Il y a une filiation entre La fresque du climat et les milieux effondristes, très scolarisés, issus en grande partie de formations scientifiques et du jancovicisme* », nuance le sociologue Cyprien Tasset, chercheur associé au Laboratoire du changement social et politique (LCSP) de l'université Paris-VII, lui-même animateur de La fresque du climat. Et d'exhorter des étudiants en sciences sociales à se lancer dans une sociologie empirique des participants à l'atelier. « *La fresque a en tout cas élargi l'audience, permettant un décloisonnement entre des individus ayant entendu parler du sujet climatique de façon disparate, et d'autres ayant réalisé un effort d'autodidactie en lisant de la documentation technique sur le sujet. Il y a une unification cognitive,* via *un mode de raisonnement commun, consistant à penser le processus de dégradation climatique comme un phénomène complexe dont tous les éléments sont reliés.* »

D'autres organisations non gouvernementales sensibilisent à la réalité du dérèglement climatique. Au premier rang desquelles le mouvement citoyen Avaaz, initiateur des marches mondiales pour le climat, organisées dans plus de 150 pays en amont du sommet des Nations unies sur le changement climatique en 2014 et de la Cop21 de Paris en 2015. « *La mobilisation citoyenne donne un signal fort aux décideurs en amont des conférences internationales,* souligne Marie Yared, responsable du plaidoyer et des mobilisations d'Avaaz, coordinatrice des marches françaises. *Pour ces der-*

nières, le slogan ayant remporté le plus de suffrages parmi nos membres était le plus inclusif : "Pour tout changer, il faut tout le monde" ! »

RATIONALITÉ VERSUS ÉMOTION ?

Depuis quelques années, une multitude d'ONG emboîte le pas d'Avaaz, telle l'association belge Climate Voices – Les voix du climat, présidée par François Gemenne, spécialiste de la géopolitique de l'environnement, diffusant portraits et récits d'acteurs engagés dans l'adaptation au changement climatique, ou encore l'association multilingue Sorry Children, à l'origine de *#LaPireExcuse*, générateur d'excuses à présenter aux générations futures pour n'avoir pas su anticiper ni juguler le dérèglement climatique.

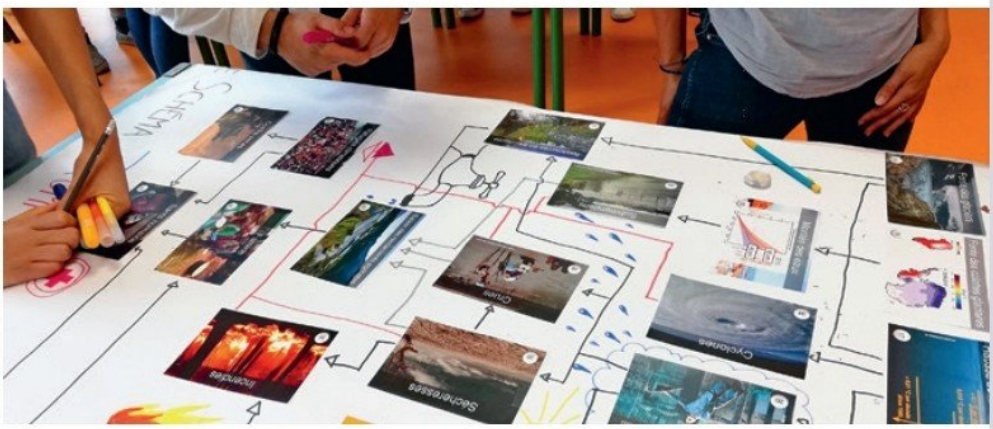
Est-ce à dire que lorsque la rationalité scientifique ne suffit pas à faire saisir l'ampleur du changement climatique, il faut faire appel à la dimension émotionnelle ? « *La rationalité est nécessaire mais non suffisante,* souligne H. Lhomme. *Connaître n'est pas prendre conscience, il faut que cela saisisse les tripes. L'émotion, qui a la même étymologie que "se mouvoir", permet de se mettre en mouvement.* » « *Les deux pans se complètent,* abonde M. Yared. *Avaaz cherche de plus en plus à les lier, en commanditant des recherches réalisées par des universitaires sur l'écoanxiété de la jeunesse mondiale.* » Cette alliance entre science et militance va croissant. Et M. Yared de citer l'exemple de la climatologue Valérie Masson-Delmotte, laquelle soutient les mouvements de jeunesse pour le climat et encourage le déploiement de La fresque du climat… « *L'engagement de savants est une constante de l'écologie politique, à l'image de l'expert agronome René Dumont, figure du mouvement écologiste français,* rappelle C. Tasset. *Mais dans la mesure où les échéances de la gouvernance climatique internationale s'épuisent, il y a une vague de désenchantement du monde scientifique à l'égard des réponses institutionnelles, qui accentue leur appel à la société civile pour faire pression sur les gouvernants.* »

MILITANCE
Apparu dans les années 1990, ce terme désigne un mode spécifique de militantisme, par des actions précises et situées, dans un cadre associatif.

● **JUSTINE CANONNE**
JOURNALISTE SCIENTIFIQUE

POUR ALLER PLUS LOIN

- *Parlons climat en 30 questions*
  Christophe Cassou et Valérie Masson-Delmotte, La Documentation Française, 2022.
- *Le Monde sans fin*
  Christophe Blain et Jean-Marc Jancovici, Dargaud, 2021.
- *Géopolitique du climat. Les relations internationales dans un monde en surchauffe*
  François Gemenne, Armand Colin, 2021.



© LA FRESQUE DU CLIMAT

REPÈRES
TROIS SCIENTIFIQUES QUI S'ENGAGENT

FRANÇOIS GEMENNE
LE CHERCHEUR MÉDIATIQUE

Enseignant à l'IEP-Paris et à l'Université libre de Bruxelles, consultant de nombreuses institutions internationales, il consacre ses recherches aux migrations internationales, aux déplacements liés aux changements environnementaux et aux politiques d'adaptation au changement climatique. Auteur principal du Giec sur ces enjeux, Il a réalisé de nombreuses études de terrain, notamment dans l'archipel de Tuvalu, aux Maldives, à La Nouvelle-Orléans après l'ouragan Katrina de 2005 et au Japon après la catastrophe nucléaire de Fukushima en 2011. Reconnu pour ses travaux de vulgarisation scientifique, il préside l'association belge Climate Voices, fondée en 2018.

JEAN-MARC JANCOVICI
LE MILITANT INFLUENT

Polytechnicien, ingénieur et consultant en énergie-climat, enseignant à Mines Paris-Tech, il a conçu la méthode du bilan carbone. Il est l'associé fondateur, en 2007, de Carbone4, société de conseil et de services sur la transition bas carbone, fondateur et président du laboratoire d'idées The Shift Project, association militant depuis 2010 pour la décarbonation volontaire de l'économie. Membre du Haut Conseil pour le climat, il a pour principales spécialités la comptabilité carbone et l'approvisionnement énergétique.

VALÉRIE MASSON-DELMOTTE
LE PARI DE LA VULGARISATION

Chercheuse senior au Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement (université Versailles-Saint-Quentin/CNRS/CEA), membre du Haut Conseil pour le climat, elle est spécialisée dans l'étude des variations climatiques passées, la compréhension du cycle de l'eau et l'évaluation des modèles de climat. Elle a contribué aux rapports du Giec de 2007 et 2013, au rapport spécial de 2018 sur les effets d'un réchauffement planétaire supérieur à 1,5°C, et copréside depuis 2015 le groupe de travail du Giec sur les bases physiques du climat. Elle a publié de nombreux livres sur le sujet destinés aux enfants et au grand public. ● J.C.

© DR

ÉLISE TANCOIGNE
Chercheuse à l'université de Lausanne, l'historienne des sciences Élise Tancoigne s'intéresse aux liens entre systèmes alimentaires, innovations techniques et patrimoine.

PORTRAIT

Et si les bactéries avaient leur histoire ?

La chercheuse Élise Tancoigne a étudié l'appauvrissement de la flore laitière. Un champ de recherche original, à la croisée entre biologie et sciences sociales.

Lorsqu'elle se présente auprès de ses interlocuteurs, Élise Tancoigne a l'habitude se décrire comme « *une historienne qui s'intéresse à l'industrie laitière* ». En dépit des apparences, le travail de cette scientifique ne se limite pas à aller chercher des manuels sur une étagère poussiéreuse.

SUR LA PISTE DU REBLOCHON

Au quotidien, É. Tancoigne traque les ferments, ces bactéries à l'origine de la fabrication de nos reblochons et de nos comtés, afin de reconstruire le récit oublié des savoir-faire fromagers. De ferme en ferme, au gré de ses entretiens, de la consultation d'archives et du recours à une méthode d'analyse statistique appliquée aux publications scientifiques (la scientométrie), la chercheuse est parvenue à retracer l'histoire de ces micro-organismes. Une démarche qui a permis de montrer que la modification des pratiques des fromagers dans les années 1980 a conduit à un appauvrissement de la diversité microbienne, du fait en particulier de la mécanisation et d'un durcissement des conditions sanitaires dans l'agroalimentaire. « *Lorsque j'ai débuté mes recherches, personne n'avait encore enquêté sur ce problème de la disparition de la flore laitière. Il a fallu raconter cette histoire alors qu'elle n'avait jamais été transmise* », explique t-elle. C'est en discutant il y a quelques années avec un fromager sur un marché à Genève qu'elle a eu le déclic. « *Il m'a parlé d'une recherche collaborative qu'il menait avec une équipe de scientifiques sur les ferments du lait. Nous avons discuté pendant près d'une heure. J'ai commencé à m'intéresser au sujet, et j'y suis toujours !* », s'étonne t-elle. La passion pour le lait d'É. Tancoigne ne date pourtant pas d'hier.

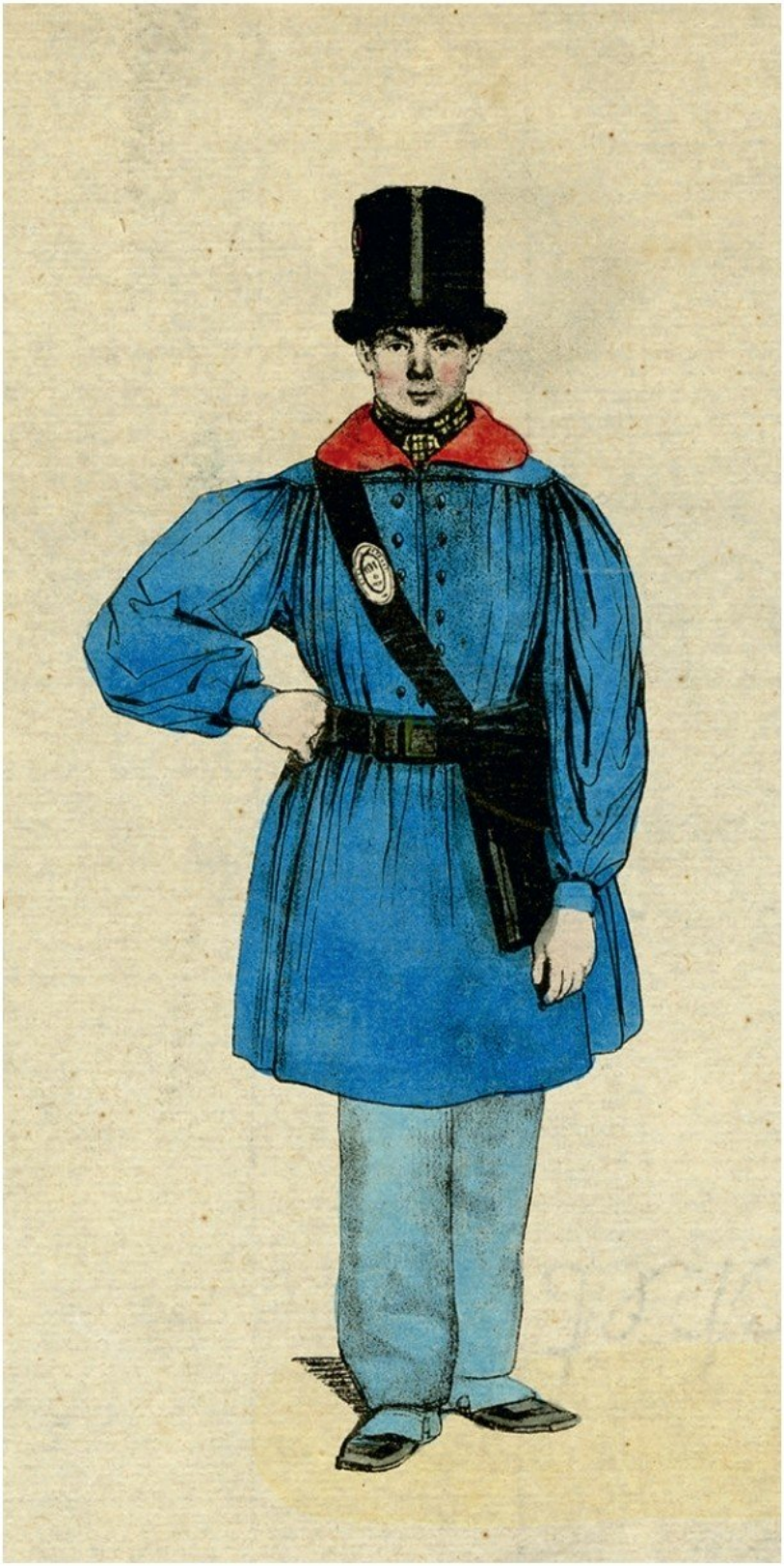
DE LA BIOLOGIE AUX SCIENCES SOCIALES

Au sein de la ferme agricole et communautaire de l'Arche de Lanza del Vasto dans la Sarthe, où elle a grandi, sa mère faisait déjà des petits fromages frais de vache. « *Il n'y avait pas de pratique agricole industrielle, tout était artisanal* », se remémore la jeune femme. À l'adolescence, elle part à Tours pour suivre une maîtrise de biologie : « *À l'université, l'approche scientifique était trop réductrice. Nous nous contentions d'étudier un mécanisme très précis du vivant, sans chercher à l'inscrire au sein d'un contexte. J'étudiais la physiologie végétale : nous manipulions des OGM, mais nous n'avions pas de cours pour nous aider à contextualiser les enjeux. Tout se passait comme s'il y avait les scientifiques désintéressés d'un côté et la société civile de l'autre. Or, la science n'est pas neutre. Elle a aussi une dimension politique.* » Elle décide d'entreprendre un doctorat au Muséum d'histoire naturelle afin d'acquérir une approche plus globale de la biologie et se réorienter progressivement vers les humanités. Aujourd'hui, Élise se voit davantage comme une chercheuse en sciences sociales que comme une biologiste. « *À vrai dire, je n'ai pas encore trouvé de formule miracle pour décrire ce que je fais,* reconnaît-elle. *Mon évolution a été progressive, elle s'est forgée au gré des rencontres et des opportunités.* » Après tout, c'est en forgeant que l'on devient forgeron, dit le dicton.

● **EMMANUELLE PICAUD**
JOURNALISTE SCIENTIFIQUE.

À LIRE

• « Produire du savoir en contexte alpin. Recherches collaboratives en microbiologie laitière, 1960-aujourd'hui », Élise Tancoigne, *Revue de géographie alpine*, vol. CIX, n° 2, octobre 2021.



PHOTOS : © LA POSTE/DR

IMAGE DU MOIS

Le travail vu par ses vêtements

L'habit, dit-on, fait le moine. Le vêtement jaune et bleu ferait-il le postier ? L'historien Jérémie Brucker a consacré sa thèse, récemment publiée aux éditions de L'Arbre bleu, à l'histoire passionnante et jusque-là méconnue du vêtement professionnel. Celui-ci émerge au 19e siècle et ses caractéristiques (blanc du tablier de boucher ou bleu du vêtement ouvrier) se fixent peu à peu, notamment sous l'influence des fabricants qui le produisent. Dans les grandes entreprises comme La Poste, l'uniforme emprunte d'abord à l'univers militaire, ou plus prosaïquement, comme le montre les gravures présentées sur cette page, à la blouse paysanne, facile à confectionner. Ici, les boutons et le collet écarlate suffisent à la transformer en uniforme spécifique : il doit permettre au public d'identifier aisément le facteur. Après la Seconde Guerre mondiale, l'uniforme devient le support de la communication d'entreprise comme en témoigne l'apparition en 1987-1988 du célèbre vêtement jaune et bleu. Il est alors décliné également en version féminine, les femmes ayant depuis la fin des années 1960 droit, elles aussi, à la « tenue maison ».

● **HÉLÈNE FROUARD**

À LIRE

- *Avoir l'étoffe. Une histoire du vêtement professionnel en France des années 1880 à nos jours*
  Jérémie Brucker, L'Arbre bleu, 2021.

Uniformes de La Poste au 19e siècle et en 1987. Photographie et gravures extraites du livre *Avoir l'étoffe* de Jérémie Brucker.

© NICOLAS OFFENSTADT

Dans l'ancienne usine de rideaux, VEB Plauener Gardine, Allemagne.

COMMUNICATION
La typographie sous influence

« *Affichez dans vos bureaux* "sortie de secours" *dans la police Comic Sans MS et vous verrez que personne n'y obéit* », explique Joan Le Goff, chercheur en sciences de gestion. Élaborée pour mieux vendre des logiciels destinés aux enfants, cette police n'a pas valeur d'autorité. Alors qu'en Helvetica, le message sera entendu. Le chercheur montre que la typographie peut être utilisée pour prescrire des comportements aux individus. Un même produit affiché à un prix donné sera plus ou moins acheté et paraîtra plus ou moins cher selon la police de caractères utilisée. La force de persuasion de celle-ci passe par deux biais. D'une part la graphie, qui envoie un message. La rondeur de Cooper Black (utilisé par la compagnie aérienne *low cost* EasyJet) transmet chaleur et nostalgie, tandis que l'assise germanique de Walbaum véhicule un gage de solidité, d'où son emploi pour le logo de la banque suisse UBS. D'autre part, les usages antérieurs d'une police donnent le ton. La police Helvetica, parce qu'elle est utilisée par des gouvernements, a valeur d'ordre. Un message dans cette police se soucie de nous (« *cédez le passage* ») et punit si on ne lui obéit pas (« *chantier interdit au public* »). « *Lorsqu'un panneau apparaît en Helvetica, le passant sait qu'il doit s'y soumettre* », détaille J. Le Goff. L'ordre est dans la forme, avant d'être dans le texte. Une force de persuasion d'autant plus forte qu'elle passe inaperçue. Contrairement à une consigne explicite (*dress code* ou attitude à adopter par exemple), la police d'écriture nous influence, sans même qu'on la remarque. Une influence qui a, bien sûr, ses limites : l'usage d'Helvetica par les magasins Gap n'a pas suffi à leur éviter la faillite.

● **ADÈLE CAILLETEAU**

À LIRE

• Joan Le Goff, « Soumettre le sujet à la norme : les mots d'ordre du management », *in* Jacqueline Guittard, Emeric Nicolas et Cyril Sintez (dir.), *Deleuze face à la norme*, Mare et Martin, 2022.

Le mot du mois
URBEX

Si votre amoureux vous propose une exploration à la prison désaffectée de Loos plutôt qu'un week-end à Venise, pas d'inquiétude. Il est juste un adepte de l'urbex, une pratique qui consiste à « *visiter sans autorisation et le plus souvent sans but lucratif des lieux délaissés ou abandonnés* » (Nicolas Offenstadt, *Métropolitiques*, janvier 2020). Qu'il s'agisse d'usines, d'égouts ou de stations désaffectées, la mode est ancienne : elle naît de la désindustrialisation des années 1970-1980. Le nom, lui, apparaît dans le monde anglo-saxon dans les années 2000 (urbex est un raccourci de *urban exploration*). Pratiquée comme culture urbaine alternative, elle attire aujourd'hui les chercheurs, qu'il s'agisse de documenter le socialisme réel de RDA (N. Offenstadt), les mutations industrielles et urbaines en Chine (Judith Audin) ou une forme inédite de tourisme (Aude Le Gallou). Si certains estiment que « *par la confrontation directe et personnelle qu'elle permet avec les traces du passé, l'urbex offrirait la possibilité d'un rapport alternatif à l'histoire des lieux et d'une valorisation de mémoires dominées* », d'autres lui reprochent d'être pratiquée par pur esthétisme, ce qui « *contribuerait à l'ignorance des processus sociaux, économiques et politiques dont témoigne l'abandon massif* ». ● **HÉLÈNE FROUARD**

À LIRE

• Aude Le Gallou, « Exploration urbaine (*urbex*) et ruin porn » *Géoconfluences*, avril 2021.

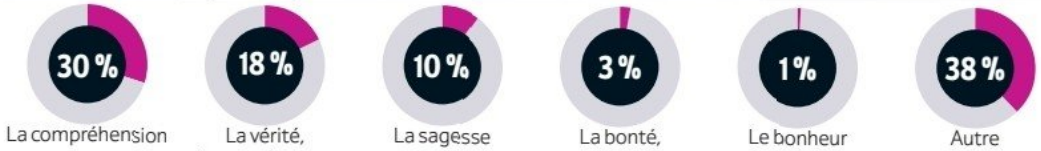
SONDAGE

Que pensent les philosophes ?

1785 philosophes anglophones ont répondu à une centaine de questions sur la vie, la vérité, le mal, la justice ou encore le bonheur, dans un sondage publié début novembre sur la plateforme *Philpapers*. Malgré quelques biais – l'écrasante majorité des répondants sont des hommes, anglo-saxons, de tradition dite « analytique »… –, il reste exceptionnel d'avoir une telle vision d'ensemble sur ce que pensent un grand nombre de philosophes ! ● **FABIEN TRÉCOURT**

LES GRANDES QUESTIONS EXISTENTIELLES

Quel est le but de la philosophie ?



Sommes-nous libres ou déterminés ?

UN PEU DE SAGESSE PRATIQUE…

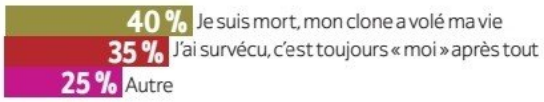
Un tramway fonce sur cinq personne enchaînées sur les rails. Il vous suffit de pousser un levier pour le faire changer de voie, mais dans ce cas une autre personne, enchaînée sur les rails d'à côté, mourra.

Que faites-vous ?

Pour devenir quelqu'un de bien, il faut :

UNE EXPÉRIENCE DE PENSÉE

Un nouveau télétransporteur peut vous amener à l'autre bout de la Terre ou même de l'Univers en quelques minutes ! Mais son fonctionnement n'est pas rassurant. On scanne votre corps, votre esprit… On le clone à l'identique à l'endroit où vous devez arriver : c'est exactement la même personne, avec le même vécu, les mêmes souvenirs, etc. Et pour finir, on détruit le modèle original, resté sur le lieu de départ. À votre avis, avez-vous survécu à ce voyage ou êtes-vous mort ?



SOURCE : BOURGET, D. & CHALMERS, D. J. (MS) PHILOSOPHERS ON PHILOSOPHY: THE PHILPAPERS 2020 SURVEY

BOÎTE NOIRE

Nous avons sélectionné et librement adapté quelques questions, en nous autorisant à les réécrire ou à imaginer des exemples pour mieux vous présenter le contexte théorique, les enjeux et sous-entendus – évidents pour des philosophes de profession… Nous avons arrondi les résultats à l'unité près et focalisé sur des réponses exclusives, lorsque les philosophes ne pouvaient choisir qu'une seule option et non plusieurs en même temps. Pour retrouver le sondage d'origine et les résultats détaillés, rendez-vous sur survey2020.philpeople.org

JUSTICE
Les biais cognitifs des juges

Et non, les juges ne sont pas impartiaux, même lorsqu'ils cherchent consciemment à l'être ! Parce que ce sont des humains, les juges, malgré leur volonté d'être le plus équitables possible, utilisent des heuristiques qui influencent leur jugement. Peu étudiés en France, ces « *raccourcis cognitifs rapides et automatiques* » facilitent les évaluations mentales complexes mais engendrent des erreurs et la création de biais. Une récente étude fait le point sur ces biais cognitifs, qui font l'objet d'une importante littérature dans le monde anglo-saxon.

Parmi eux, on trouve le biais implicite, qui produit des intuitions positives ou négatives à l'égard d'un individu en fonction de stéréotypes inconscients. Plusieurs études américaines ont démontré que les personnes noires souffrent de ce biais car jugés plus sévèrement, pour une faute équivalente, que les personnes blanches. À l'inverse, le biais pro-endogroupe mène à favoriser inconsciemment des personnes avec qui nous partageons un trait commun ; idées, genre, ethnie ou encore lieu de vie. Selon une étude menée aux États-Unis, les juges noirs auraient tendance à juger moins sévèrement les personnes noires que leurs collègues blancs.

D'autres biais posent problème. Le biais de confirmation et de *statu quo* conduit à invalider des informations contredisant nos attentes, et à en valoriser d'autres qui soutiennent ces croyances préexistantes. On notera encore que chaque début d'audience, le matin ou après une pause, est marqué par un taux élevé de décisions favorables, qui diminue drastiquement en fin de séance. La fatigue fourvoie un jugement raisonné, qui se base alors sur des attentes et *a priori* rapides. Malheureusement, il est difficile d'échapper à ces irrationnels. Mais les connaître est déjà un premier pas vers leur suppression.

● **CASSANDRE HUGUE**

À LIRE

- Mathias Adjaout-Ponsard, « Biais cognitifs et comportement judiciaire », *Les Cahiers de la Justice*, 2021/3.

GETTY IMAGES/TETRA IMAGES RF

SANTÉ
Le coût du bruit

Perte de productivité, baisse du prix de l'immobilier, perturbation du sommeil ou décès prématurés : les dégâts causés par la pollution sonore sont à la fois sanitaires et économiques. L'agence de la transition écologique (Ademe) a estimé à 147 milliards d'euros par an le prix payé pour compenser les effets du bruit en France (supérieur au prix estimé pour compenser la pollution de l'air). Les transports en sont les premiers responsables, avec un coût qui s'élève à près de 100 milliards d'euros. En raison du trafic routier, plus de 40 millions de Français sont exposés à un niveau sonore supérieur à celui recommandé par l'OMS (fixé à 53 dB). ● **A.C.**

À LIRE

- Agence de la transition écologique, *Le coût social du bruit en France*, octobre 2021.

HISTOIRE DE L'ART
Le saint Suaire, toute une histoire !

Au Moyen Âge, les suaires (ces linges réputés avoir enveloppé le corps du Christ), circulent en nombre. Chacun est objet de vénération, à une époque où la question de leur multiplicité ne se pose pas – à l'image du pèlerin actuel qui accorde une valeur spirituelle à une médaille dont il sait pourtant qu'elle est fabriquée en série. Entre le 14e et le 16e siècle, alors que les copies du Suaire aujourd'hui à Turin se multiplient, une hiérarchie entre originaux et reproductions se met toutefois progressivement en place (une évolution qui conduira, *in fine*, à l'émergence à la fin du 19e siècle du culte du saint Suaire). À partir d'une réflexion sur les reliques médiévales, Nicolas Sarzeaud réinterroge ainsi la façon dont s'est construite notre notion de l'authenticité. ● **H.F.**

À LIRE

- Nicolas Sarzeaud, « Copie et culte. Le suaire du Christ. Une image-relique reproductible (14e-16e siècle) », thèse de l'EHESS soutenue le 25 novembre 2021.

© ADRIENC/GETTY

ARCHÉOLOGIE

Karakorum, capitale mongole

Karakorum, éphémère capitale de l'Empire mongol, fait actuellement l'objet de nouveaux travaux de recherche. À l'origine simple camp fondé par Genghis Khan vers 1220, Karakorum devient ville et capitale sous le règne de son fils Ögödei. Dès 1254, son existence est connue des Européens grâce au récit du moine franciscain Guillaume de Rubrouck, envoyé du roi Louis IX. Après la scission de l'Empire mongol en 1260, elle périclite, et tombe à l'abandon probablement vers le début du 15e siècle, avant d'être redécouverte par des expéditions russes à la fin du 19e siècle. Vassili Radloff en propose ainsi une première cartographie sommaire, dessinant une ville occupant une large surface. Cependant, la majorité des travaux de recherche se sont concentrés sur la zone *intra-muros* décrite par G. de Rubrouck au 13e siècle, ignorant de possibles formes d'urbanisation spécifiques à la capitale d'un empire nomade construite *ex nihilo* au milieu des steppes. En combinant des photos aériennes, une étude de terrain et de la prospection magnétique, une équipe de chercheurs propose une nouvelle cartographie de Karakorum. Loin d'être définie par ses murs, elle apparaît comme une cité sans limite claire, avec une présence de bâtiments et de routes jusqu'à une grande distance de la surface *intra-muros*. « Ville implantée », sa population est en majorité composée de personnes venues de l'extérieur, notamment des prisonniers, marchands et artisans étrangers, sans lien avec la société pastorale locale. De larges espaces à l'extérieur des murs restent libres de construction, possiblement pour accueillir des rassemblements de grande ampleur, comme les *qurultay*, qui regroupent les élites dirigeantes. Karakorum pourrait ainsi représenter un modèle d'urbanisme à faible densité, bien différent de celui des villes européennes. ● **OLIVIER BORIES**

À LIRE

• Jan Bemmann, Sven Linzen, Susanne Reichert et Lkhagvadorj Munkhbayar. « Mapping Karakorum, the capital of the Mongol Empire », *Antiquity*, 2021/1.

PSYCHOLOGIE

L'utilisation d'un outil améliorerait la capacité à comprendre une phrase à la syntaxe complexe, les deux compétences mobilisant les mêmes ressources cognitives. Un résultat qui ouvre des perspectives pour la rééducation de patients ayant perdu leurs compétences langagières. ● **H.F.**

À LIRE

• Simon Thibault *et al.*, « Tool use and language share syntactic processes and neural patterns in the basal ganglia », *Science*, 12 novembre 2021

SANTÉ

41,1 %

c'est la proportion d'adultes ayant déjà expérimenté le cannabis, un taux quasi stable depuis 2017.

OFDT, NOTE DE SYNTHÈSE, NOVEMBRE 2021

TRAVAIL

37 %

des jeunes actifs âgés de 18 à 34 ans affirment avoir été victimes de discrimination lors de leur recherche d'emploi

ENQUÊTE OIT/INSTITUT IPSOS MENÉE DU 7 AU 26 JUILLET 2021 SUR 3 201 PERSONNES

HISTOIRE
La naissance de la semaine scolaire

Le lundi, c'est français et histoire. Le mardi, arts plastiques et mathématiques. Un élève peut-il penser le rythme de sa scolarité autrement qu'en semaines ? Impossible. Pourtant, cela n'a pas toujours été le cas. Selon l'historien Jean-François Condette, les étudiants ont longtemps connu un temps scolaire aléatoire. Sous l'Ancien Régime, leur emploi du temps varie selon le contrat passé entre le maître et la commune ou le notable qui l'emploie. Il dépend aussi d'autres priorités, comme les saisons. La découpe hebdomadaire du temps scolaire est en fait le fruit d'une longue évolution. C'est d'abord la journée qui s'impose comme cadre et permet la répartition des exercices. À cela s'ajoute un découpage selon les vacances et les fêtes chômées, intégrées dès 1599 dans la *Ratio Studiorum* des jésuites, qui expose leur système de formation. Les structures éducatives étant profondément marquées par la religion chrétienne, le rythme hebdomadaire se construit enfin autour de la pause du dimanche. Durant ce jour consacré à Dieu, toute activité scolaire est interdite. Cela marque un premier temps d'arrêt entre six jours d'école consécutifs. En addition du dimanche, une journée chômée en milieu de semaine (mercredi ou jeudi) est mise en place au cours du 16e siècle. Mais si elle était apparue en filigrane, ce n'est qu'au 19e siècle que la semaine s'impose véritablement comme unité constitutive du temps scolaire – d'abord dans les collèges et les lycées. L'affirmation des États-nations conduit à l'imposition de normes plus strictes, et la semaine permet la répartition des horaires de chaque discipline, ainsi que la gestion du service des enseignants. ● **SALOMÉ TISSOLONG**

À LIRE
- Jean-François Condette, « La semaine, une division pratique mais tardive du temps scolaire ? (16e-21e siècle) », *Sociétés & Représentations*, n° 52, 2021/2.

© WIKICOMMONS

Antoinette Asselineau (1811-1889), *École chrétienne à Versailles* (1839), huile sur toile.

GENRE
9,5 points d'écart en mathématiques dès le CE1

Les inégalités de genre se jouent-elles à l'entrée à l'école primaire ? C'est ce que suggèrent les résultats des dernières évaluations nationales. Alors qu'en début de CP, la proportion de filles ayant atteint en mathématiques un niveau de maîtrise satisfaisant est en moyenne supérieure à celle des garçons, la tendance s'inverse en début de CE1 au profit des garçons, qui sont 7 % plus nombreux à maîtriser la lecture des nombres entiers, et 9,5 % à savoir correctement placer un nombre entier sur une droite graduée. L'écart se retrouve à l'entrée en sixième avec un taux de maîtrise en mathématiques chez les garçons supérieur de 3 % à celui des filles. ● **BÉATRICE KAMMERER**

À LIRE
- Sandra Andreu *et al.*, « Évaluations 2021, CP, CE1, 6e », Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP), novembre 2021.

Les femmes, pionnières oubliées de l'éducation nouvelle

Né à la fin du 19e siècle, le mouvement pour l'éducation nouvelle n'est souvent connu que par le biais de figures masculines. Pourtant, les femmes ont joué un rôle crucial au sein de ce laboratoire d'innovations pédagogiques : d'Alice Jouenne, promotrice de l'école en plein air, à Aimée Fiévet, pédagogue de l'éducation scientifique pour les filles, en passant par Renée Vanden Bossche et ses méthodes adressées aux enfants handicapés, la revue *Spirale* retrace l'itinéraire de douze artisanes – enseignantes, artistes, fondatrices d'école, mères engagées – de ce courant majeur de la pédagogie. ● **B.K.**

À LIRE
- Laurent Gutierrez, « Place et rôle des femmes au sein du mouvement de l'Éducation nouvelle en Europe au 20e siècle », *Spirale*, n° 68, octobre 2021.

© IMGORTHAND/GETTY

ENQUÊTE

Le décrochage scolaire est-il contagieux ?

En France, 8,9 % des 18-24 ans sont sortis du système scolaire sans autre diplôme que le brevet. Si les inégalités sociales et les accidents de vie sont reconnus comme principaux facteurs de risque du décrochage scolaire, aucun ne suffit à expliquer entièrement sa survenue. Pour dépasser cet obstacle, une équipe de chercheurs québécois a formulé une hypothèse reposant sur un mécanisme de contagion sociale : le fait d'avoir des décrocheurs parmi ses proches banaliserait le décrochage et en augmenterait les risques. Pour la vérifier, ils ont enquêté auprès de 545 adolescents répartis en trois groupes : un groupe de décrocheurs, un groupe de jeunes scolarisés à haut risque de décrochage, et un groupe témoin. Selon leurs résultats, les adolescents ayant un décrocheur récent parmi leurs proches présenteraient un risque 3,11 fois plus grand de décrocher qu'un jeune du groupe témoin, et jusqu'à 4,88 fois plus grand si le cas n'est pas unique, ce qui pourrait en partie expliquer la concentration du décrochage dans les milieux défavorisés. ● B.K.

À LIRE

• Guillaume Descary *et al.*, « Le décrochage scolaire est-il contagieux ? Exploration du rôle des amis, des partenaires amoureux et de la fratrie. » *Revue des sciences de l'éducation*, n° 47, 2021/2.

INTERNATIONAL

Vers un retour des notes en Finlande ?

©PHOTOVIDEOSTOCK/GETTY

Depuis le lancement du programme international d'évaluation Pisa en 2000, la Finlande apparaît comme l'un des systèmes éducatifs les plus performants au monde. Lors de la dernière édition publiée en 2019 et incluant 79 pays, les élèves finlandais se situaient entre la 4e et 9e place pour les épreuves de compréhension de l'écrit et entre la 12e et 18e place pour les épreuves de mathématiques. Pourtant, la Finlande se distingue par un système éducatif peu compétitif où les évaluations sont envisagées dans une perspective formative : celles-ci doivent permettre aux élèves, non pas de se comparer aux autres, mais de se situer par rapport aux attendus scolaires. À ce titre, l'autoévaluation et l'évaluation par les pairs sont privilégiées. Pour les mêmes raisons, les notes sont quasiment absentes. Jusqu'à l'âge de 13 ans, les résultats des élèves sont communiqués sous forme d'un rapport résumant les points forts, les progrès et les objectifs de chacun. Au-delà, une échelle allant de 4 à 10 est utilisée pour traduire le degré de maîtrise du programme, un 5 étant suffisant pour passer dans la classe supérieure. Si cette façon d'envisager l'évaluation est cohérente avec le consensus scientifique en sciences de l'éducation qui reconnaît les effets pervers des évaluations chiffrées – encouragement des tricheries, perte d'intérêt pour les apprentissages –, des études menées dans des pays au système scolaire plus compétitif ont montré que l'absence de notes pouvait susciter d'importantes résistances chez les parents. Qu'en est-il en Finlande ? Une équipe de chercheurs a réalisé une enquête par questionnaire auprès de 622 parents finlandais d'élèves de 12 à 15 ans. Malgré une culture scolaire peu compétitive, les résultats montrent la présence concurrente aussi bien entre les parents qu'au sein même du discours de chacun, de deux conceptions différentes de l'évaluation. D'une part, l'évaluation est envisagée comme un support aux apprentissages individuels. Elle est décrite par les parents comme devant être encourageante et promotrice d'autonomie et de confiance en soi chez l'élève. Mais l'évaluation est aussi considérée comme un outil de mesure des performances, qui a la capacité de susciter l'émulation et de préparer à la vie professionnelle.

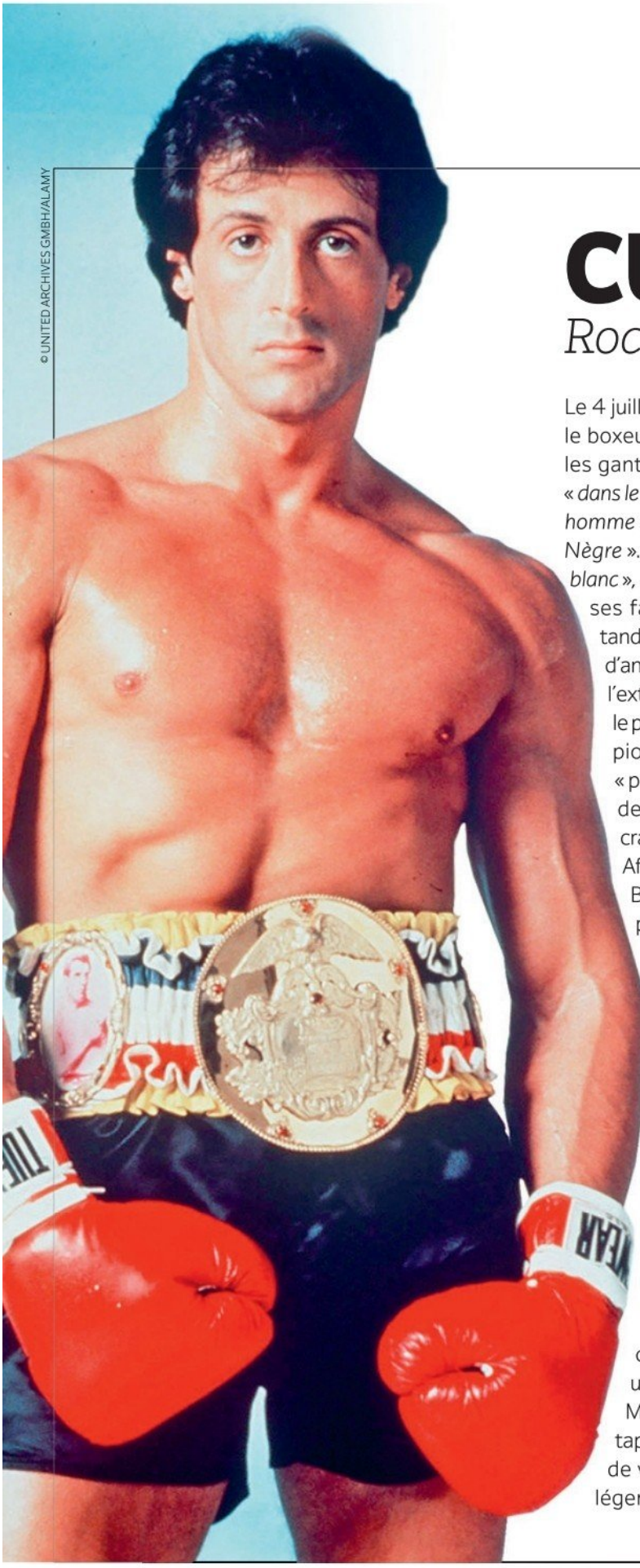
Cette dernière conception est ressortie dans 31 % des discours des parents finlandais. En outre, 8 % d'entre eux ont formulé le désir de voir l'école donner plus d'importance aux notes tandis que 18 % ont mentionné leur préférence pour les bilans chiffrés plutôt que verbaux. Pour les chercheurs, cela pourrait traduire la survivance de croyances erronées vis-à-vis de l'évaluation chiffrée telle qu'une surestimation de leur objectivité. Reste à savoir si ces résultats sont représentatifs de l'ensemble des parents finlandais, l'échantillon étudié présentant une surreprésentation des parents diplômés. ● B.K.

À LIRE

• Jusso Nieminenet *al.*, « Les croyances des parents sur l'évaluation : un cadre conceptuel et les conclusions de l'éducation de base finlandaise », *Études en évaluation pédagogique*, n° 71, 2021.

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ


© UNITED ARCHIVES GMBH/ALAMY

CULTURE POP

Rocky, la revanche du Blanc

Le 4 juillet 1910 aux États-Unis, le boxeur James Jeffries enfile les gants face à Jack Johnson, « *dans le seul but de prouver qu'un homme blanc est meilleur qu'un Nègre* ». Mais « *le grand espoir blanc* », comme le surnomment ses fans, prend une raclée, tandis que J. Johnson, enfant d'anciens esclaves et né dans l'extrême pauvreté, devient le premier Noir sacré champion du monde catégorie « poids lourds » de l'histoire de la boxe. Cette consécration était interdite aux Afro-Américains jusque-là. Beaucoup ne se priveront plus de truster le podium par la suite, comme Mohamed Ali dans les années 1960-1970, ou plus près de nous « Iron » Mike Tyson. Dans un univers parallèle cependant, l'histoire a suivi une autre voie : un boxeur blanc, issu de la classe ouvrière américaine, victime de la crise économique des années 1970 et démuni de tout, se retrouve par chance sur le ring face à une caricature affairiste de Mohamed Ali. Il l'envoie au tapis, lève le poing en signe de victoire et devient une légende vivante de la boxe. Ce champion, c'est Rocky, héros d'une saga cinématographique culte depuis un demi-siècle – une version restaurée du premier opus est encore sortie au cinéma fin novembre. Le triomphe mondial de ces films doit beaucoup à leurs qualités cinématographiques et aux valeurs rassembleuses qu'ils mettent en scène – le dépassement de soi, l'émancipation sociale, la solidarité… Mais l'histoire de Rocky peut aussi être assimilée à une « *revanche rêvée des Blancs* », comme l'évoque le sociologue Loïc Artiaga. Au fil des épisodes, « *trois figures archétypales permettent au personnage de Balboa de se construire et de s'ériger* contre *: le Noir, le communiste et, dans le cercle intime, l'épouse* ». Rocky apparaît comme le héros de la suprématie blanche, de l'individualisme libéral et de la virilité testostéronée. Déclassées dans le réel depuis les années 1970, ces valeurs triompheraient dans la fiction pour offrir un exutoire à leurs adeptes. Avec un certain succès, puisque Rocky est au final plus connu que Larry Holmes, véritable champion du monde des poids lourds lorsque le premier film est sorti. Faut-il préciser qu'il était noir ? ●

À LIRE

• Loïc Artiaga, *Rocky. La revanche rêvée des Blancs*, Les Prairies ordinaires, 2021.

ENJEU

ÉDUQUER AUX ÉCRANS, UN NOUVEAU DÉFI PARENTAL

Dès le plus jeune âge, les enfants manipulent tablettes et smartphones, tout en jetant un œil à la télé allumée. Les parents se trouvent confrontés à une nouvelle tâche, et de taille : structurer les usages des écrans.

© DONALD IAIN SMITH/GETTY

« *La technologie numérique fait partie intégrante de nos vies, et ce, de manière irréversible* », notait en 2017 l'Unicef dans son rapport « Les enfants dans un monde numérique ». À en croire les chiffres, l'invasion ne fait aucun doute : selon le rapport « Enfants et écrans de 0 à 2 ans » (ministère de la Culture, 2019), les enfants de 2 ans sont 87 % à regarder la télévision et 62 % à jouer avec une tablette, un ordinateur ou un smartphone. L'enquête d'opinion « La parentalité à l'épreuve du numérique » (Médiamétrie, 2020) évalue aussi à 37 % la proportion d'enfants de moins de 14 ans passant plus d'une heure par jour à jouer sur console durant la semaine, et à 65 % la part des 11-14 ans possédant leur propre smartphone. Anne Cordier, professeure en sciences de l'information et de la communication et autrice du livre *Grandir connectés* (2015), se méfie pourtant de ces statistiques si médiatisées : « *On a tendance à en tirer des conclusions hâtives pour conforter nos craintes d'une déliquescence sociale.* » La chercheuse pointe notamment les limites d'interprétation des données quantitatives : « *Savoir qu'un jeune passe quatre heures par jour devant un écran ne nous renseigne pas sur son activité réelle : les utilise-t-il pour communiquer avec ses amis ? Pour faire ses devoirs ? Pour s'informer ?* » Au lieu de chiffres, A. Cordier constate depuis dix ans une réduction de la fracture numérique entre enfants et parents. Elle note également un abandon progressif par les adolescents des blogs au profit des réseaux sociaux, tandis que les messages vocaux et vidéo ont progressivement supplanté les textos et tchats. Révélatrices du succès des écrans nomades tels que les smartphones, dont l'obtention fait à présent figure de rite d'entrée au collège, ces nouvelles pratiques marquent également une transformation des modèles éducatifs, observe le psychiatre Serge Tisseron, pionnier de l'étude de la culture numérique : « *En 60 ans, nous sommes passés d'une culture des terrains vagues sans contrôle parental, à une culture de la chambre fermée, puis une culture de la chambre ouverte sur le monde grâce à Internet. Les écrans nomades ont inauguré la culture de la "génération escargot", qui emporte partout sa maison-smartphone avec elle.* »

UNE GÉNÉRATION DE CRÉTINS DIGITAUX ?

Ces évolutions, inédites, inquiètent. Depuis dix ans, on ne compte plus les succès éditoriaux sur le thème du danger des écrans. La préoccupation des pouvoirs publics est non moins grande, comme en témoigne le rapport 2021 de la défenseure des droits sur la santé mentale des enfants qui rapporte les risques de « *développement cognitif altéré* » et « *cyberdépendance* » cités par les professionnels de l'enfance auditionnés. Mais ces craintes sont-elles scientifiquement fondées ? Pas tout à fait, répond S. Tisseron : « *Les professionnels de santé ont tendance à surestimer l'occurrence des troubles car ils ne côtoient que les enfants qui vont mal.* » Plus encore, il n'existerait pour le moment aucune preuve scientifique de la nocivité intrinsèque des écrans sur le cerveau des enfants : « *Seul le risque d'altération du sommeil, résultant de l'usage nocturne et de la lumière bleue des led qui perturbe les rythmes biologiques, est bien établi* », affirme S. Tisseron, qui signale des répercussions secondaires sur la concentration, la sociabilité et l'alimentation. De même, la notion de cyberdépendance fait débat. À l'heure actuelle, seul le « *gaming disorder* » ou « trouble du jeu vidéo » a été ajouté en 2019 à la *Classification internationale des maladies* (*CIM-11*) de l'OMS. Néanmoins, les preuves scientifiques ont été jugées insuffisantes pour justifier son entrée dans le prestigieux *DSM-5*, le manuel diagnostique des troubles mentaux. Pas question pour autant de nier l'existence de comportements compulsifs, assure Séverine Erhel, maîtresse de conférences en psychologie cognitive qui préfère

> « LES ÉCRANS, C'EST COMME LA VIE : IL Y A UNE PART DE RISQUE IRRÉDUCTIBLE À ACCEPTER. »
>
> ● **ANNE CORDIER,** PROFESSEURE EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

REPÈRES

40 ANS DE PANIQUE MORALE

« *Video games are blitzing the world* » (« Les jeux vidéo déferlent sur le monde »), titrait en 1982 l'hebdomadaire américain *Time*. Depuis quarante ans, les paniques morales suscitées par les technologies numériques s'enchaînent au gré des faits divers qui les alimentent. Citons par exemple la tuerie de masse au lycée américain Columbine, perpétrée par un adolescent fan des jeux de tir *Doom* en 1999, qui déclencha la peur de créer une génération de meurtriers. Plus près de nous, en septembre 2021, c'est la crainte d'une addiction généralisée aux écrans qui s'est imposée après l'hospitalisation d'un adolescent espagnol passant 20 heures par jour sur le jeu en réseau *Fortnite*. Pourtant, ces paniques n'ont rien de nouveau. Dans son livre, *Atari Age. The emergence of video games in America* (2017), le chercheur américain Michael Newman propose une histoire culturelle et sociale des jeux vidéo, en examinant les représentations populaires successives. Il estime que les inquiétudes apparaissent chaque fois qu'une culture nouvelle se popularise chez les jeunes sans être préalablement connue des adultes. Ainsi, le rock'n'roll a été soupçonné en son temps d'être la « musique du diable », et les salles de cinéma de favoriser la délinquance. La chercheuse britannique en sciences cognitives Amy Orben [1] avance également l'explication d'un décalage entre temps médiatique et temps universitaire : les données scientifiques de qualité arrivant presque toujours trop tard pour dégonfler la polémique médiatique. ● B.K.

[1] *Amy Orben, « The Sisyphean cycle of technology panics », Perspectives on Psychological Science, vol. XV, n° 5, septembre 2020.*

« Les jeux vidéo déferlent sur le monde », couverture du magazine américain *Time* (1982).

parler d'« *usages problématiques des écrans* », distinguables de la simple « *passion* » pour les jeux vidéo par leurs répercussions majeures sur la scolarité et les relations sociales. Souvent symptômes d'un mal-être plus général chez les jeunes, ces usages excessifs peuvent aussi être entretenus par l'efficacité redoutable des *dark patterns*, ces interfaces truquées auxquelles recourt un nombre croissant de sites et applications : « *Ces* dark patterns *sont conçus pour exploiter les failles de la psychologie humaine – telles que le syndrome FOMO* (fear of missing out)*, la peur de rater quelque chose – en vue de manipuler l'internaute, de monopoliser son attention, ou de susciter des achats compulsifs* », avertit la chercheuse.

UN NOUVEL HORIZON PÉDAGOGIQUE

Loin de n'alimenter que les peurs, les technologies numériques ont aussi ravivé les espoirs. Quel parent n'a jamais rêvé de voir son enfant aussi résolu à triompher des tables de multiplication que du « boss » final de son jeu vidéo préféré ? Les *serious games* ou « jeux vidéo sérieux », jouent ce jeu. Leur principe théorique est simple, explique S. Erhel : « *Il s'agit de mettre au service des apprentissages la capacité des jeux vidéo à générer du "*flow*", un état d'absorption et de concentration intense atteint lorsque notre activité est suffisamment stimulante et gratifiante.* » En pratique, leur plus-value pédagogique – amélioration de la mémorisation, de la compréhension des connaissances déclaratives et des connaissances procédurales – requiert à la fois un contenu pédagogique de qualité mais aussi d'excellents ressorts ludiques – ou *gameplay* – indispensables à maintenir le *flow*. Peut-on en dire autant de l'ensemble des contenus numériques dits « éducatifs » ? Nicolas Poirel, professeur de psychologie du développement et auteur du livre *Votre enfant devant les écrans* (De Boeck, 2020), se montre mitigé : « *Certaines applications sur tablettes ont certes montré un intérêt pour les apprentissages fondamentaux tels que le déchiffrage des sons ou l'acquisition des opérations mathématiques. Mais il n'est pas aisé d'identifier au premier coup d'œil les contenus pédagogique-*

ment efficaces. » Face à cet écueil, le chercheur recommande un accompagnement parental : « *Cela peut paraître trivial mais partager une activité avec son enfant suffit à la rendre profitable.* »

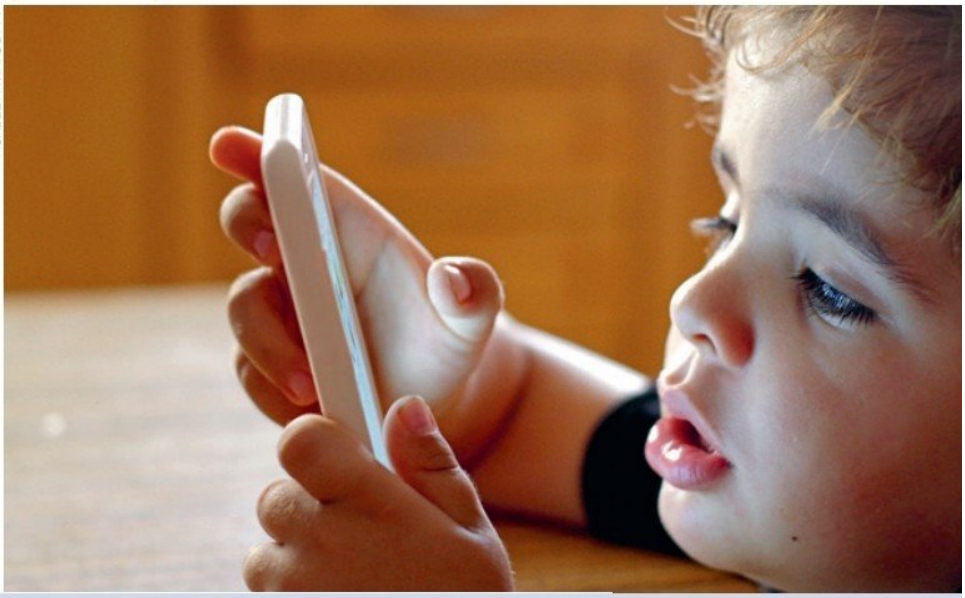
VERS UN MEILLEUR USAGE DES ÉCRANS

S'il serait donc bénéfique d'apprendre en jouant, la réciproque est-elle vraie ? Jouer aux jeux vidéo aiguiserait-il parallèlement les compétences cognitives ? Pour N. Poirel, la réponse est oui : « *On a longtemps cru que les compétences acquises dans le jeu n'étaient pas transférables en dehors, à tort.* » Le chercheur cite notamment l'influence positive des jeux d'actions sur les capacités visuo-attentionnelles, capables d'améliorer significativement les performances d'enfants dyslexiques. Néanmoins, il faudrait se garder de n'envisager qu'en termes de rentabilité scolaire la plus-value des technologies numériques, fait valoir A. Cordier : « *Les activités sur écrans sont d'abord des moments de plaisir et de détente. Beaucoup d'ados introvertis, en difficulté scolaire ou mal à l'aise avec leur corps y trouvent des communautés bienveillantes, où ils peuvent échanger, se valoriser et se construire.* » En 2019, la revue de littérature conduite par la chercheuse en psychologie Yemaya Halbrook avait d'ailleurs montré une association positive entre pratique du jeu vidéo et niveau de bien-être.

Quelle feuille de route éducative peut-on tirer de tout cela ? « *Exploiter le positif, limiter le négatif* », propose l'Unicef. Pour aider les parents dans cette mission, S. Tisseron a élaboré un ensemble de repères adaptés à chaque âge, le *3-6-9-12* (2013), hélas pas toujours bien compris : « *Un des principaux messages est d'éviter de laisser un jeune enfant seul devant un écran, mais il a été caricaturé en "pas d'écran avant 3 ans".* » Pourtant, ces activités ne sont pas délétères tant qu'elles restent exceptionnelles, et même positives quand elles sont accompagnées. De même, N. Poirel déplore une application littérale des règles au détriment de leur compréhension : « *Les parents ont tendance à se focaliser sur le contrôle du temps d'écran au lieu de s'assurer que les contenus numériques sont adaptés à l'âge de l'enfant, qu'ils sont suffisamment variés, et qu'ils viennent en complément – et non en remplacement – d'activités manuelles et d'interactions en face à face.* » Parallèlement, les scientifiques s'accordent sur l'importance pour les adultes de montrer l'exemple d'un usage raisonné et raisonnable des écrans. En particulier : ne pas utiliser son smartphone à table, déconnecter ses réseaux sociaux lorsqu'on travaille, et ne pas publier en ligne sans précaution des photos de ses enfants. Outre la cohérence éducative, ces mesures permettraient de prévenir la « technoférence », la perturbation du lien parent-enfant par les technologies : « *Les études ont montré que lorsque les parents utilisent leur smartphone, ils sont moins attentifs et moins réactifs aux sollicitations de leur enfant. Ce déficit communicationnel peut causer une insécurité psychique voire des troubles de l'attachement* », précise S. Tisseron. Enfin, il appartiendrait aux parents d'éduquer leurs enfants aux risques des écrans, en renonçant à l'idée qu'ils seraient d'emblée compétents, comme le supposait le mythe des *digital natives* : « *Comme en matière de sécurité routière, il s'agit d'adapter les libertés au degré de maturité de l'enfant et de lui apprendre les bons réflexes* », illustre A. Cordier. Pour S. Tisseron, cela suppose aussi d'ouvrir le plus tôt possible le dialogue sur les « quatre jungles d'Internet » : la jungle économique, avec ses enjeux de protection des données personnelles ; la jungle des réseaux sociaux avec ses risques de cyberharcèlement ; la jungle de la pornographie et ses risques d'exposition à des contenus inappropriés ; et la jungle de l'information avec le repérage des infox. Mais pas question néanmoins de rêver d'un risque zéro : « *Il faut arrêter de culpabiliser les enfants et les parents à chaque expérience malheureuse. Les écrans, c'est comme la vie : il y a une part de risque irréductible à accepter* » conclut A. Cordier.

● **BÉATRICE KAMMERER**
JOURNALISTE SPÉCIALISÉE EN ÉDUCATION

Le « trouble du jeu vidéo » a été ajouté en 2019 à la Classification internationale des maladies (CIM-11) de l'OMS.



© ISABEL PAVIA/GETTY

DÉCRYPTAGE

QUATRE CONTROVERSES AUTOUR DES ÉCRANS

1 La télévision rend-elle les enfants idiots ?

L'image fait régulièrement le *buzz* sur les réseaux sociaux. On y voit deux séries de dessins enfantins de bonshommes, l'une rudimentaire, l'autre élaborée. La légende attribue la première série à des enfants regardant la télévision plus de trois heures par jour, et la seconde à des enfants la regardant moins d'une heure. Présentée comme preuve scientifique de la nocivité de la télévision par le neuroscientifique Michel Demurget dans son livre *TV lobotomie* (Max Milo, 2011), cette image a pourtant été débunkée en octobre 2021 par l'Agence France-Presse. Outre le manque de fiabilité du « test du bonhomme » comme outil d'évaluation de l'intelligence, ces croquis sont issus d'une unique étude observationnelle menée en 2006 par un médecin allemand qui les a sélectionnés parmi des centaines d'autres pour leur caractère illustratif. Depuis, d'autres études plus rigoureuses ont été réalisées. Une des plus récentes, publiée en 2021 par des chercheurs Inserm sur la cohorte française EDEN, n'a retrouvé d'impact négatif de la télévision que pour les enfants de 2 ans chez qui elle était allumée en permanence durant les repas, sans toutefois mettre à jour de lien causal direct.

2 Les écrans provoquent-ils des symptômes autistiques ?

Tout commence en mars 2017 avec la diffusion virale d'une vidéo YouTube dans laquelle Anne-Lise Ducanda, médecin de PMI, rapporte une explosion dans sa patientèle de troubles du comportement évoquant l'autisme : pour elle, aucun doute, les écrans sont responsables. Un groupe de professionnels de la petite enfance se rallie alors à sa cause, forme le Collectif surexposition aux écrans (COSE) et publie une tribune dans le journal *Le Monde* pour alerter l'opinion publique. L'engouement médiatique est immédiat, mais les appuis scientifiques de leur thèse restent néanmoins quasiment inexistants, comme le souligne en 2018 la Société française de pédiatrie dans ses recommandations. En effet, un unique cas de pseudo-autisme a pu être décrit à ce jour dans la littérature scientifique. Il s'agit d'un garçonnet japonais, qui avait passé depuis l'âge de 6 mois la majeure partie de son temps à regarder des vidéos, à l'exclusion de toute autre forme d'occupation. Une carence éducative telle qu'elle suffit à expliquer l'ensemble des symptômes.

3 Les technologies numériques ont-elles changé le cerveau des enfants ?

Il y a dix ans, le philosophe Michel Serres écrivait dans son essai sur la révolution numérique *Petite poucette* (Le Pommier, 2012) « (Les enfants d'aujourd'hui) *ne connaissent ni n'intègrent ni ne synthétisent comme nous, leurs ascendants. Ils n'ont plus la même tête.* » Tentant de caractériser l'ampleur du changement anthropologique à l'œuvre, il popularisait du même coup le mythe des « *digital natives* », ces nouvelles générations pour qui le numérique serait une langue maternelle. Pourtant, les changements cognitifs liés au numérique ne seraient pas là où on les attend, explique Elena Pasquinelli, chercheuse en sciences cognitives, dans son livre *Comment utiliser les écrans en famille* (Odile Jacob, 2018). En effet, comme tout type d'activité répétée – pratique d'un instrument de musique, de la lecture –, les usages des écrans conduisent à des modifications cérébrales – preuves que notre cerveau apprend – mais celles-ci n'en ébranlent pas les structures de base, héritées de l'évolution. Voilà d'ailleurs pourquoi il nous est si difficile de résister aux notifications de notre smartphone, notre cerveau préhistorique étant programmé pour réagir à tout *stimulus* sensoriel inhabituel, perçu comme un danger potentiel.

4 Les jeux vidéo rendent-ils violents ?

Polars criminogènes, jeux dangereux dans les cours de récréation inspirés de la série télévisée *Squid Game*... : le lien entre violence virtuelle et agressivité réelle interroge depuis longtemps les scientifiques. S'agissant des jeux vidéo violents, une étude de 2006 du chercheur américain Bruce Bartholow sur 35 adultes avait ravivé les inquiétudes en mettant en lumière une augmentation des scores d'agressivité ainsi qu'une diminution de la sensibilité aux images violentes chez les joueurs réguliers. Ses conclusions ont pourtant fait l'objet de nombreuses critiques, comme les résume le docteur en psychologie Yann Leroux, dans son livre *Le Jeu vidéo pour soigner* (Érès, 2021) : outre l'absence de lien causal – on ignore si la violence est la conséquence du jeu, ou la cause de l'attrait pour celui-ci –, la désensibilisation constatée pourrait s'interpréter comme une forme d'habituation – semblable à celle qu'on observe chez les étudiants en médecine – plutôt que comme une perte d'empathie. En outre, les études longitudinales n'ont pu mettre en lumière aucune corrélation significative à long terme entre jeux vidéo violents et comportement agressif chez les jeunes, comme l'a montré en 2020 la méta-analyse néo-zélandaise du chercheur en psychologie Aaron Drummond portant sur 21 000 individus. ● B.K.

SES PRINCIPAUX LIVRES (DATES DE PUBLICATION ORIGINALE)

- 1962 *L'Espace public*
- 1973 *Raison et légitimité*
- 1976 *Après Marx*
- 1981 *Théorie de l'agir communicationnel*
- 1983 *Morale et communication*
- 1985 *Le Discours philosophique de la modernité*
- 1991 *De l'éthique de la discussion*
- 1992 *La Pensée postmétaphysique*
  Droit et démocratie
- 1999 *Vérité et justification*
- 2001 *L'Avenir de la nature humaine*
- 2005 *Idéalisations et communication*
  Entre naturalisme et religion
- 2003 *Le « Concept » du 11 septembre* (avec Jacques Derrida)
- 2005 *Entre naturalisme et religion*
- 2012 *La Constitution de l'Europe*
- 2019 *Une histoire de la philosophie*

JÜRGEN HABERMAS
LA FOI EN LA RAISON

Il est parfois comparé à Hegel pour l'envergure et la difficulté de son œuvre. À 92 ans, le théoricien allemand publie une monumentale *Histoire de la philosophie* où il examine les liens entre foi religieuse et rationalité moderne.

Jürgen Habermas est le philosophe contemporain le plus lu, traduit et discuté à l'échelle internationale. Né en 1929 en Allemagne, il est considéré comme l'héritier de la Théorie critique de la société, plus connue sous le nom d'école de Francfort, qui réunit notamment avant lui Theodor W. Adorno dont il fut l'assistant, Walter Benjamin, Marx Horkheimer et Herbert Marcuse Son œuvre de philosophie sociale est nourrie d'un dialogue avec d'autres disciplines telle la psychanalyse, la sociologie, le droit, la théorie du langage... Ancien directeur de l'institut Max-Planck de Starnberg, professeur émérite de la chaire de sociologie et d'histoire de la philosophie de l'université de Francfort, J. Habermas a été récompensé par le prix John-Werner-Kluge (équivalent du Nobel en philosophie). Connu surtout pour sa théorie de l'« agir communicationnel », il a également mené des travaux sur la modernité, la théorie de la connaissance, l'espace public et la démocratie, le droit, la morale, la religion. Il intervient souvent dans des débats publics comme en témoignent les douze tomes de ses *Petits écrits politiques*.

À la suite de Theodor W. Adorno, Max Horkheimer et Herbert Marcuse, vous avez développé une théorie critique de la société. Votre idée de la théorie critique est-elle différente de la leur ?

Vous mentionnez les trois philosophes qui ont fondé et développé la Théorie critique en publiant de grands essais originaux dans la *Revue en recherche sociale* ❶. Cette revue fut publiée en exil (sauf la première année) entre 1932 et 1941, si bien que ses auteurs étaient pratiquement inconnus en Allemagne après la guerre. En 1944, M. Horkheimer et T.W. Adorno ont publié *La Dialectique de la raison*, qui offrait une analyse profondément pessimiste de l'effondrement moral d'une époque marquée par le fascisme et le stalinisme – et qui prenait déjà congé de la théorie critique des années 1930.

Initialement, la théorie critique de la société reliait Karl

© WOLFRAM HUKE

Marx à la critique de la bureaucratie de Max Weber. Elle visait à expliquer la capacité tenace à l'autostabilisation du système qui se rétablissait toujours des crises qu'il générait. J'ai renoué avec cette perspective des années 1930, dans le climat très différent des années 1950. À l'époque, nous étions frappés par la contradiction entre, d'un côté, le potentiel des institutions démocratiques établies par les puissances victorieuses et, de l'autre, la continuité des élites qui avaient repris leurs anciennes fonctions. Les rares personnes de ma génération qui étaient de gauche ont perçu ce conflit politique palpable comme un défi lancé à un réformisme radical. À l'ombre de l'Holocauste, quelque chose de fondamental avait changé pour le mieux – précisément la promesse de la démocratie. Nous voulions remplir d'un contenu socialiste les procédures démocratiques, introduites d'abord de manière formelle dans l'Allemagne d'après-guerre. Il faut reconnaître rétrospectivement que les réformes de l'État social qui ont suivi ont été plus que nulles – et qu'à l'époque elles nous ont beaucoup déçus.

En 1981, vous introduisez le concept, fondateur en théorie sociale, de l'« agir communicationnel ».

Avec la théorie de l'« agir communicationnel », j'ai cherché, en philosophie, à dégager un potentiel de rationalité dans le langage en tant qu'il est le médium de la socialisation des sujets agissant. Dans la pratique communicationnelle quotidienne, nous ne pouvons faire autrement que de nous tenir mutuellement pour responsables de nos actes et de nous orienter suivant les critères de la vérité. Ces critères, tacitement présupposés lors de tout acte de parole, sont le signe qu'une forme de rationalité est à l'œuvre.

En outre, la théorie de l'« agir communicationnel » ouvre la voie à l'explication du problème sociologique fondamental qu'est l'intégration sociale : qu'est-ce qui pourrait faire, en dernier ressort, que la société tienne ensemble si, au-delà de tous les conflits, une entente, au moins fragile, fondée uniquement sur des raisons finalement, n'était pas toujours trouvée ?

Nous pouvons cependant nous tromper et tromper les autres

avec des raisons. Ces pathologies de l'intercompréhension ont un effet sur la cohésion sociale. Prenons un exemple actuel – les phénomènes associés à la formule choc « démocratie post-vérité ». Le potentiel sociopsychologique, qui s'est manifesté aux États-Unis lors de la prise du Capitole et qui se trouve chez nous dans le mouvement des négateurs irrationnels du covid et, en partie sans doute aussi, dans celui des Gilets jaunes, est tout aussi dérangeant qu'énigmatique. Cette perte de contrôle libertaire, aveugle à elle-même, rend manifeste un trouble de l'intégration sociale – peut-être un besoin déçu de protection et d'assurance sociale dans une société qui court le danger d'épuiser les derniers restes des énergies solidaires sans pouvoir les régénérer suffisamment.

Les communications du quotidien conservent-elles un potentiel de résistance contre des pressions bureaucratiques, scientistes ou antidémocratiques à l'époque des réseaux sociaux et des *fake news* ?

Vous touchez là un point délicat. Une formation démocratique de l'opinion et de la volonté n'est possible que dans un espace public politique où les citoyens peuvent former des opinions plus ou moins fondées sur les problèmes importants de l'actualité politique. Le brouhaha de l'espace public politique est d'une importance décisive parce que, pour les citoyens des démocraties, la communication publique représente la seule ressource de pouvoir non violente. Dans nos pays, à peu près jusqu'au tournant du 21e siècle, la presse, la radio et la télévision constituaient un système de médias dont les thèmes et contributions rendaient possible une communication de masse émancipatrice. Ce qui fait qu'avant chaque élection démocratique, des opinions publiques concurrentes se formaient à un niveau à un peu près fiable d'informations et de prises de position. Cela a manifestement changé ces deux dernières décennies avec la propagation des médias numériques. D'un côté, la fréquence et la portée de cette communication se sont considérablement étendues, d'un autre côté la part des journaux et des revues imprimés s'est réduite de manière drastique. L'attention du public est tellement éparpillée et, surtout, la communication, de plus en plus autopilotée par des plateformes, est tellement détachée des programmes des journalistes que l'espace public commun se fragmente. Cette tendance s'intensifie avec les réseaux sociaux. Il s'y forme des circuits de communication mi-publics mi-privés, indépendants les uns des autres, dont les horizons se consolident à mesure que les utilisateurs confirment leurs positions préétablies et se soustraient à la critique publique.

> « L'ESPACE PUBLIC POLITIQUE A BESOIN D'UN SAVOIR D'EXPERTS. »

Vous avez thématisé la notion d'espace public politique comme lieu de délibération et d'échange d'opinions critiques. Quelle place le philosophe peut-il tenir dans l'espace public contemporain ?

L'espace public politique a besoin d'un savoir d'experts toujours plus grand dans nos sociétés qui se sont complexifiées d'une manière accélérée. Tous les experts devraient rendre leur savoir professionnel fécond aujourd'hui, pas seulement à des fins de conseil mais aussi, selon le tempérament personnel et les aptitudes de chacun, à titre d'activité secondaire d'intellectuel, pour donner des explications à tous sur des problèmes publics. Cela touche aussi un problème plus vaste qui m'a inspiré pour mon dernier livre. Car la philosophie, comme toutes les disciplines, suit le mouvement d'une spécialisation toujours croissante. La question se pose de savoir si, malgré cette spécialisation souhaitable, notre profession est vraiment toujours capable et désireuse de garder à l'esprit les grandes questions de sa tradition (ndlr : raison, liberté, justice…) pour contribuer à la compréhension philosophique du monde et de soi d'un public général.

NOTIONS CLÉS

• **Théorie critique -** Souvent connue sous le nom d'école de Francfort, ce mouvement philosophique (qui hérite de Marx, Kant et Hegel) apparaît dans les années 1930 et réunit les membres de l'Institut en recherche sociale de Francfort. Il effectue une analyse critique des « pathologies de la société », c'est-à-dire de l'ensemble des conditions sociales qui sont aliénantes. Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, Walter Benjamin, Herbert Marcuse sont les plus illustres représentants de l'école de Francfort. D'origine juive, tous ont fui le nazisme ; après la guerre, la plupart sont revenus en Allemagne. Jürgen Habermas appartient à la deuxième génération de la théorie critique, qui n'a pas connu l'exil.

• **Espace public politique -** Cette notion renvoie à l'ensemble des arènes de communication et de délibération de la société. Suivant les lieux, les communications peuvent être informelles (rue, concert) ou formelles (associations, institutions, Parlement), anarchiques (café) ou organisées (médias). Elles donnent lieu à des opinions diverses. En démocratie, l'espace public est le lieu de formation de l'opinion publique et de la volonté générale.

• **Agir communicationnel -** Notion clé formée par J. Habermas, l'agir communicationnel désigne un acte de parole entre deux sujets qui vise l'entente (s'entendre sur quelque chose avec une autre personne). Pour que l'entente se réalise, certaines conditions doivent être remplies : les sujets doivent s'exprimer de manière intelligible, s'écouter l'un l'autre, être sincères, dire la vérité, connaître les normes environnantes. D'autres actes de parole sont possibles qui emploient différemment le langage (la poésie, le mensonge...).

• **Pensée postmétaphysique -** Elle caractérise l'esprit de notre époque. C'est une pensée qui poursuit les intentions de la modernité des Lumières tout en refusant les représentations métaphysiques du monde.

• **Période axiale -** Ce concept forgé par le philosophe Karl Jaspers désigne la période allant de 800 à 200 av. J.-C. où apparurent des bouleversements majeurs de la pensée : le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme, la métaphysique grecque... Chacune de ces pensées modifia en profondeur le rapport au savoir et aux croyances.

• **Sécularisation -** Il s'agit du processus de laïcisation des sociétés modernes. Avec la sécularisation, les institutions et débats publics se soustraient à l'influence des religions.

Le premier tome de votre dernier ouvrage *Une histoire de la philosophie* paraît en français. Vous y défendez la thèse selon laquelle la philosophie moderne s'est développée grâce à un dialogue avec la religion. Que voulez-vous dire par là ?

Ma génération était encore habituée à « sauter » comme étant négligeables les processus d'apprentissage qui avaient eu lieu pendant ces mille ans où les discours philosophiques étaient menés presque exclusivement sous la tutelle de l'Église catholique romaine et de ses théologiens. C'est comme si la philosophie grecque, qui était déterminante (Platon, Aristote...), n'avait trouvé de prolongement scientifique sérieux que dans l'humanisme du début des Temps modernes. Au contraire, en prenant pour fil conducteur le discours de la foi et du savoir, je rappelle qu'une osmose sémantique a été réalisée, pendant mille ans, entre les enseignements bibliques et la philosophie grecque. De ce discours entre savoir et foi sont issus à la fois les concepts de la dogmatique théologique et les concepts fondamentaux de la pensée philosophique moderne. Cela vaut par conséquent au premier chef pour les fondements du droit rationnel et de la morale rationnelle, mais aussi pour l'ontologie nominaliste qui a préparé le cadre conceptuel fondamental des sciences naturelles modernes et des éthiques empiristes. Comme le montre ensuite la controverse entre Emmanuel Kant et David Hume, cette confrontation entre théologie et philosophie laisse un héritage conflictuel à la pensée philosophique moderne. En philosophie pratique, D. Hume s'efforce de montrer que les concepts fondamentaux issus de cet héritage – la « personne », « l'individu », le « libre arbitre », la « loi » moralement contraignante, la « responsabilité » individuelle – sont des illusions psychologiques et tâche de les déconstruire ; à l'inverse, E. Kant cherche à reconstruire le sens de ces mêmes concepts de manière rationnelle. Par conséquent, nous nous limitons avec D. Hume à un concept étroit de rationalité, ou nous élargissons celui-ci avec E. Kant au spectre de toutes les raisons qui comptent pour ainsi dire dans les querelles discursives sur les fondements moraux et les principes du droit, sur l'orientation des valeurs ou sur l'art et la beauté de la nature.

Que doit la philosophie aux pensées religieuses ?

Pour le dire brièvement, l'universalisme de la pensée morale et des théories constitutionnelles – c'est-à-dire l'attention égale à la dignité et à l'autonomie de chacun – est dû à la manière dont la philosophie s'est approprié rationnellement un héritage religieux et a étendu son application. L'histoire de l'humanité nous apprend qu'il fut, en effet, décisif que les représentations morales profanes, nées des rapports de parenté et perfectionnées sur le plan culturel durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, se soient liées aux images du monde universalistes qui émergeaient. D'un côté, ce n'est qu'au-delà de ce seuil que se produisit une moralisation du sacré, parce que les dieux mythiques corruptibles qui s'amusaient avec les êtres humains cédaient la place dorénavant à une justice abstraite sans ordre cosmique et au bon vouloir d'un dieu créateur et rédempteur. Mais, d'un autre côté, du fait de ce lien, les représentations morales ne se limitent plus de manière particulariste au cercle circonscrit des parents et des concitoyens – et c'est ce qui m'importe ici. En effet, les éthiques de ces métaphysiques et religions mondiales étaient adressées à tous les êtres humains sans distinction. Pour le développement occidental de la philosophie, le droit naturel chrétien et la réception du droit romain furent d'une importance particulière ; c'est, dans ce contexte, qu'est apparue la conception, décisive pour le droit moderne, des droits subjectifs (ndlr : liberté, égalité...). Enfin, E. Kant a surmonté, avec la morale rationnelle séculière, les barrières toujours existantes d'un universalisme centré sur les communautés religieuses mondiales et, à la suite de Jean-Jacques Rousseau, a également fondé sur le droit rationnel l'État constitutionnel démocratique.

Vous caractérisez la pensée de notre époque comme « post-métaphysique ». Pourriez-vous nous en dire plus ?

Je considère la métaphysique grecque, aux côtés du bouddhisme, du taoïsme et du confucianisme, comme l'une des images cosmologiques du monde apparues durant la période axiale. Celles-ci, comme le monothéisme, doivent leur caractère d'image du monde à leur tentative d'expliquer la place de l'être humain dans le monde. Ce monde englobant, dont nous représentons le centre, est pensé comme une totalité singulière qui n'existe que grâce à une projection. De la sorte, nous cherchons en effet à mettre devant nous, comme un objet, l'horizon de notre monde vécu qui n'est en réalité toujours présent qu'implicitement. La métaphysique aussi réifie la totalité vécue d'un monde de la vie que nous gardons toujours derrière nous de manière performative lorsque nous voulons répondre aux défis du monde objectif et nous rapporter à quelque chose dans ce monde. L'image du cosmos centré sur nous doit ses traits sociomorphiques à ce monde vécu réifié en grand qui est projeté comme un objet englobant, mais qui ne participe véritablement que comme contexte. Nous pouvons donc nous représenter le développement philosophique des images du monde comme leur désocialisation progressive. Ce développement est stimulé par des expériences très différentes soulevant chaque fois de nouveaux problèmes philosophiques ; mais il est dû également à des crises de l'intégration sociale où la philosophie est impliquée dans la mesure où elle contribue à l'autocompréhension culturelle de la population et à la légitimation fondée du pouvoir.

Le format métaphysique de l'interprétation du monde a été ébranlé par le passage à la modernité, lorsque l'astronomie et la physique ont donné des raisons de penser que le monde dans sa totalité est un ensemble d'objets représentés par des sujets. Cette philosophie du sujet est déjà postmétaphysique – c'est une pensée après la métaphysique. Mais ce n'est qu'à la fin du 18e siècle, une fois que s'est développée une pensée historique avec la naissance des sciences humaines et sociales, que le monde symboliquement structuré de la culture et de la société a été confronté à la nature en tant qu'ensemble d'états et d'événements physiquement mesurables. Cela a amené un tournant linguistique en philosophie qui a remplacé la relation sujet-objet par l'étude des sujets socialisés de manière communicationnelle, lesquels se rapportent ensemble à quelque chose du monde objectif à partir de leur monde vécu partagé intersubjectivement. En reconnaissant le caractère incontournable de notre monde vécu structuré par le langage, nous percevons également comment se sont formés les traits sociomorphiques des images du monde.

> « IL NE FAUT PAS CONFONDRE LES TRADITIONS RELIGIEUSES AVEC LES HISTOIRES VIOLENTES DES ÉGLISES. »

La pensée postmétaphysique cohabite-t-elle avec les croyances religieuses de manière malheureuse ?

Pourquoi ? Il ne faut pas confondre les traditions religieuses et leurs contenus avec les histoires violentes des Églises. Lorsque les citoyens laïques jettent un regard rétrospectif sur l'histoire de la sécularisation, ils reconnaissent aussi une partie de l'histoire de la raison dans les religions mondiales. Et dans nos sociétés, les religions se révèlent être des formes contemporaines de l'esprit objectif tant que les communautés religieuses reconnaissent trois faits de la modernité sociale : le pluralisme religieux, les fondements de l'État constitutionnel démocratique et le monopole que nous accordons au savoir institutionnalisé pour notre connaissance du monde.

Finalement, comment résumer votre démarche ?

L'évolution de la rationalité occidentale est au point de rencontre entre une théorie critique de la communication et une étude de la pensée postmétaphysique. Ce sont les deux lignes de force que je me suis efforcé de dégager dans mes travaux.

● ENTRETIEN ET PRÉSENTATION RÉALISÉS PAR **ISABELLE AUBERT**
MAÎTRESSE DE CONFÉRENCE EN PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ PARIS 1-PANTHÉON SORBONNE

À LIRE SUR SCIENCESHUMAINES.COM

- Jürgen Habermas, « La foi en la raison » (une version longue de cet entretien), 2022.
- Jürgen Habermas. *La Communication, fondement du social*, 2015.
- L'école de Francfort, 2000.

1 De 1932 à 1941, la *Zeitschrift für Sozialforschung* fut la revue de l'Institut en recherche sociale de Francfort.

DOSSIER

LA FRANCE D'APRÈS

Vers un nouveau modèle de société ?

La société française s'est métamorphosée en silence. En quelques années, elle est passée de plain-pied dans l'ère du digital, du télétravail, de l'hyper-consommation et de la mobilité. Ce dossier dessine les contours de cette France en clair-obscur, à la fois ouverte au monde et tentée par le repli, connectée et fragmentée, égalitaire et inégale, marquée par une nouvelle hiérarchie des territoires, une plus grande individualisation du travail, une économie et des paysages nouveaux et des rapports au monde de plus en plus divergents. Que sommes-nous devenus ? Faisons-nous encore société ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

LES GRANDES MÉTAMORPHOSES

Économie, territoires, modes de vie… Nous avons changé en profondeur depuis la fin des trente glorieuses. Sommes-nous à l'aube d'une nouvelle civilisation ?

Si elles restent une référence centrale de notre imaginaire collectif, et notamment politique, les trente glorieuses appartiennent bien au passé. Depuis le milieu des années 1980, la France est entrée de plain-pied dans l'ère de la globalisation, des services, du numérique et de la mobilité. Cette « grande métamorphose », passée sous silence, a pourtant bouleversé notre société dans toutes ses composantes, économique, géographique, sociale mais aussi culturelle et spirituelle expliquent Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely dans une passionnante radiographie ❶. La crise sanitaire a révélé les vulnérabilités de cette société hybride au plan économique, et fracturée au plan social. Elle pourrait bien accélérer l'ouverture d'un nouveau chapitre, estime le sociologue Jean Viard ❷.

Activités productives

LES TRANSFORMATIONS DE LA STRUCTURE DE L'EMPLOI

Masques, tests, jouets, etc. Le covid a mis en évidence de manière criante la dépendance à l'Asie pour de nombreux biens de consommation. Et l'ampleur de la désindustrialisation de la France, qui n'a cessé de s'accélérer depuis quarante ans. Depuis 1980, le secteur de l'industrie a perdu 1,4 million d'emplois, et a vu sa contribution au PIB tomber de 24 % à 10 % en 2019 ❸. Concurrence des pays à bas coût, mutations technologiques mal maîtrisées, évolution de la demande… Les causes sont multiples.

Ces quatre décennies coïncident également avec la fin des mines et le déclin rapide de la pêche et de l'agriculture, de plus en plus concurrencée à l'exportation *(cartes p. 32)*. Entre 1987 et 2017, un peu plus d'un emploi sur trois (35 %) a disparu, et la moitié des 450 000 exploitations devraient subir le même sort dans les années qui viennent, alors que le renouvellement des générations n'est plus assuré.

Dans le même temps, les services ont explosé. Le tourisme et les loisirs, avec la diminution du temps de travail, se sont fortement développés. La grande distribution a progressivement imposé sa domination, entraînant dans son sillage la construction de vastes infrastructures logistiques. Dopée par le développement du e-commerce, la « *supply chain* » représente aujourd'hui près d'un 1,8 million d'emplois. Au point que dans l'imaginaire collectif, l'ouvrier d'Amazon a remplacé l'ancienne figure du métallo. Cette tertiarisation s'est notamment traduite par une croissance du secteur des « services à la personne » (1,3 million d'actifs) : agents de sécurité, chauffeurs de VTC pour les hommes ; auxiliaires de vie, femmes de ménage, aides-soignantes pour les femmes. Des postes peu qualifiés, et souvent mal rémunérés, qui devraient encore se multiplier avec l'explosion de l'économie de plateforme et le vieillissement de la population ❹.

La digitalisation en cours depuis une quinzaine d'années a produit un écosystème de start-up, essentiellement métropolitain et une nouvelle élite de jeunes diplômés. Ces nouvelles technologies ont révolutionné l'ensemble des secteurs, du tourisme à la santé, en passant par les transports. À la clef : des réussites économiques majeures, des nouveaux modes de vie, mais aussi une polarisation entre les métiers, les individus, et une tendance à l'externalisation qui fragilise le monde du travail.

Ville-campagne

UNE NOUVELLE HIÉRARCHIE DES TERRITOIRES

Ces mutations du système productif ont profondément marqué le territoire. Les hypermarchés, construits à la périphérie des villes, suivies de vastes zones commerciales et d'infrastructures logistiques, ont fortement contribué à l'uniformisation des paysages. Le développement de la périurbanisation, qui, à la fin des années 1970 prend le relais de l'exode rural, complète le tableau de cette « *France moche* », comme la surnommait brutalement *Télérama* en 2010, de la métropolisa-

© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

tion et de l'étalement urbain. Malgré les critiques de nombre d'urbanistes, et la volonté des politiques de lutter contre l'artificialisation des terres, le phénomène s'est poursuivi : 83 % de la population vit dans les aires urbaines qui occupent 41 % du territoire, contre 28 % en 1999 ❺.

Le déclin des activités productives, le boom du tourisme et, plus récemment, la banalisation du télétravail *(p. 40)* ont renforcé la mobilité, introduisant une nouvelle hiérarchie des territoires, en fonction de leur attractivité. Si la périurbanisation est toujours à l'œuvre, les Français « *lui préfèrent désormais la mer et le soleil* », écrit l'économiste Laurence Duboys Fresney ❻. Le Sud et le littoral atlantique ont ainsi vu leur population gonfler ces dernières années, tout comme certains terroirs de charme, les villes touristiques ou les métropoles dynamiques. C'est la France désirable, dynamique, des beaux paysages, au fort capital culturel et historique.

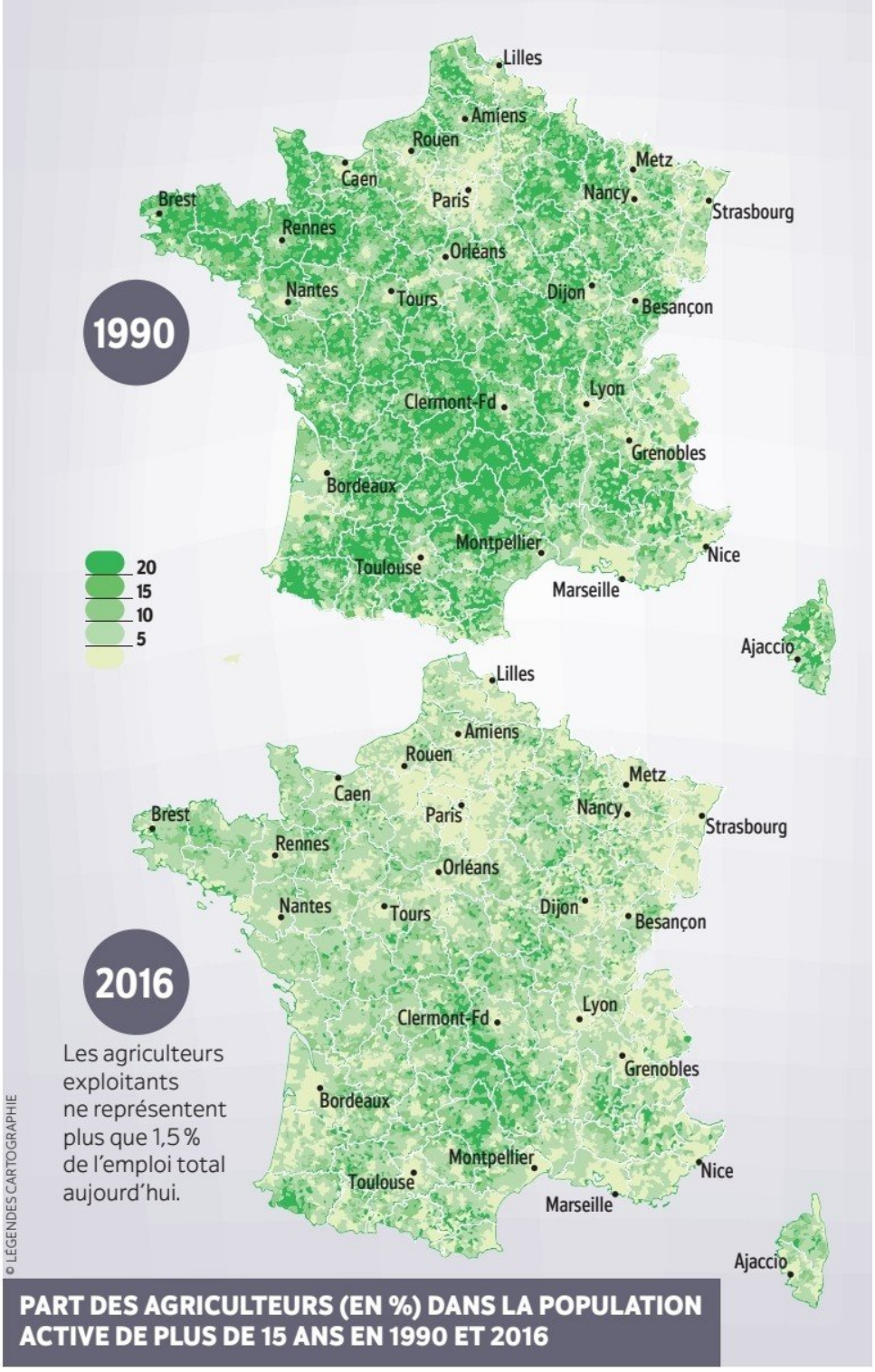
À l'inverse, des espaces ruraux et des villes moyennes frappés par la désindustrialisation, situés principalement dans le quart nord-est et au Centre, perdent chaque année des habitants. La paupérisation et le vieillissement de la population y sont souvent plus criants qu'ailleurs, les déserts médicaux plus nombreux, et les centres-villes plus déclinants.

C'est la France du « *backstage* », moins attractive. J. Fourquet et J.-L. Cassely classent également dans cette catégorie les zones rurales sans cachet, les banlieues modestes et les couronnes périurbaines. « *Celle-ci n'est pas glamour, mais elle remplit des fonctions très utiles,* énoncent les auteurs. *C'est ici que se loge une bonne partie de la population active modeste, c'est ici que ce qui reste d'activités industrielles et agricoles est implanté, c'est par là également que transite la majeure partie des flux logistiques du pays.* »

Le cas de Bordeaux, où l'afflux massif de Parisiens a multiplié le prix du m² par 2,7 entre 2004 et 2018, est emblématique de ces nouvelles ségrégations territoriales. Alors que les classes moyennes et supérieures se repliaient sur les premières couronnes et le littoral, les catégories plus modestes ont dû se contenter des marges, sur la façade est du département que constituent le Blayais et le Médoc. Des régions qui ont fourni, pendant la crise des Gilets jaunes, le gros des contingents qui ont défilé à Bordeaux. Dans les campagnes en déclin du Grand-Est, les jeunes ont participé au mouvement davantage pour protester contre le projet de taxe sur le prix du carburant, qu'en raison d'un sentiment de relégation, nuance le sociologue Benoît Coquard ❼ : « *Ils ne se sentent pas autant à la marge qu'on le dit. Ils ont la possibilité d'y vivre comme ils l'entendent, selon leurs goûts et ils sont intégrés à une "bande de potes" qui leur confère une reconnaissance sociale qu'ils n'auraient probablement pas ailleurs.* »

L'exil d'environ un million de Parisiens à la campagne pendant le premier confinement confirme ce puissant appel au vert d'une nouvelle génération de citadins *(p. 43)*. Selon une enquête récente, 8 % des Français ont déménagé suite à la crise du covid, et 19 % envisagent de sauter le pas ❽. Une aspiration qui confirme la nécessité de repenser notre manière d'organiser l'espace, alors qu'avec la transition écologique, la proximité redevient une valeur essentielle.

Doit-on pour autant annoncer la fin des métropoles ? Il faut se garder des réponses simplistes. Porté par le télétravail, cet exode urbain, qui relève moins d'un retour à la terre que « *d'une extension dans l'espace du mode de vie urbain* » se fera essentiellement dans l'aire d'influence des métropoles, pronostique Jean Viard. D'où sa proposition de « *métropole augmentée* ». À rebours de l'idéal d'une ville dense et verticale, le sociologue prône une densification de l'espace périurbain, qui intégrerait le télétravail, et donc la maîtrise des déplacements, dans une démarche de réduction de l'empreinte carbone et de réancrage démocratique ❾.

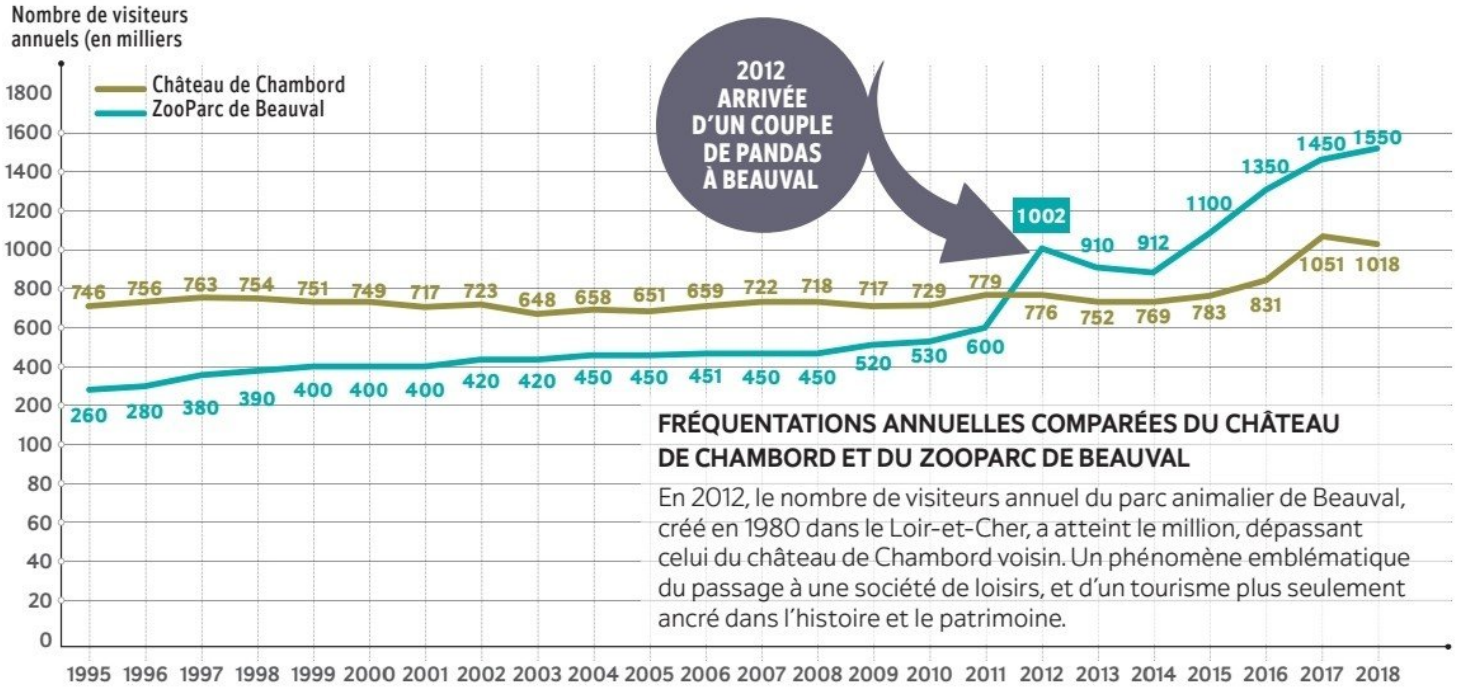


PART DES AGRICULTEURS (EN %) DANS LA POPULATION ACTIVE DE PLUS DE 15 ANS EN 1990 ET 2016

Classes sociales

UNE SOCIÉTÉ EN « ARCHIPEL »

Ces inégalités territoriales ne sauraient toutefois faire oublier les inégalités sociales, prévient B. Coquard. « *Tout un vocabulaire géographique et sociologique focalise le débat sur le territoire, mais ce qu'on explique souvent par une incompréhension des modes de vie entre urbains et ruraux traduit surtout des distances sociales dans un pays où les inégalités économiques se creusent. Les jeunes issus des campagnes en déclin, en matière de consommation musicale et vestimentaire, ressemblent davantage aux jeunes citadins des milieux populaires, qu'aux autres jeunes ruraux.* » Alors que les trente glorieuses avaient vu, à travers la démocratisation de l'éducation et le progrès de la consomma-



FRÉQUENTATIONS ANNUELLES COMPARÉES DU CHÂTEAU DE CHAMBORD ET DU ZOOPARC DE BEAUVAL

En 2012, le nombre de visiteurs annuel du parc animalier de Beauval, créé en 1980 dans le Loir-et-Cher, a atteint le million, dépassant celui du château de Chambord voisin. Un phénomène emblématique du passage à une société de loisirs, et d'un tourisme plus seulement ancré dans l'histoire et le patrimoine.

tion, l'émergence d'une grande classe moyenne, depuis 1980, la société, sous l'effet de l'augmentation des inégalités de revenus et de patrimoine, s'est de nouveau « archipellisée », estime J. Fourquet [10]. À la métaphore de la toupie forgée par Henri Mendras à la fin des années 1980, dont le ventre généreux représentait une large classe moyenne, il substitue celle du sablier. Celle d'une classe moyenne qui se réduit par là-haut *via* l'enrichissement de ses classes supérieures, ainsi que par le bas *via* l'appauvrissement de ses strates les plus fragiles. C'est la thèse de la « démoyennisation », qui est cependant loin de faire consensus. En effet, si cette thèse se vérifie sur le terrain de la consommation avec la création, d'un côté, d'une offre « premium » pour les classes aisées, notamment dans le secteur des loisirs, et, de l'autre, d'un marché secondaire du *hard discount* [11] et de la « débrouille » (Le Bon Coin, vide-greniers...) pour les classes moyennes inférieures, elle mérite selon Julien Damon d'être nuancée *(p. 38)*. Tous les chercheurs s'accordent cependant sur un point : celle de l'éclatement des « classes moyennes » en tant que catégorie d'analyse.

Le visage de ces classes moyennes a fortement changé en quarante ans.

En nous rappelant notre fragilité face à une nature déréglée, la crise sanitaire nous invite à faire bloc contre le réchauffement climatique.

Côté niveau d'études, le ticket d'entrée dans cette catégorie est passé de bac (on compte désormais plus de 80 % de bacheliers contre 29 % en 1985) à bac + 2, voire bac + 3. En témoignent ces bataillons de techniciens et d'assistants sortis de BTS ou d'IUT, qui en constituent désormais le cœur. Certaines professions, comme les enseignants, toujours très nombreux, ont perdu de leur unité et de leur influence, tandis que de nouvelles catégories professionnelles, issues de la santé, de la psychologie ou du bien-être, sont venues grossir ses rangs. Le commerce et l'artisanat, eux, se sont beaucoup diversifiés.

Mondialisation

LES NOUVEAUX ANCRAGES CULTURELS

L'horizon culturel des Français s'est considérablement élargi. Avec le développement de la mobilité, les particularismes régionaux, hérités du passé, qu'ils soient linguistiques, culinaires ou sportifs ont eu tendance à refluer au profit d'une culture globalisée, piochant dans différentes influences. La plus ancienne et la plus notable vient des États-Unis. L'américanisation de la société, amorcée après-guerre, s'est fortement accélérée à partir des années 1980, *via* les *blockbusters* hollywoodiens, les séries télévisées, la musique ou encore la nourriture. En témoigne le succès de Disneyland, créé de toutes pièces à Marne-la-Vallée, et de la danse country, plébiscitée par les classes populaires.

L'univers nippon, popularisé par les mangas et les jeux vidéo, s'est également taillé une place de choix dans l'imaginaire des moins de 50 ans. Depuis une quinzaine d'années, l'arrivée et le développement d'une population originaire du Maghreb ou de Turquie se sont accompagnés d'une nouvelle culture d'inspiration « orientale », très présente dans les banlieues populaires.

Cette mixité se lit sur la scène musicale, où le hip-hop est désormais le style le plus écouté et où sont visibles des artistes nés des différentes vagues

© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

d'immigration. Mais aussi dans nos assiettes. Restaurants chinois, japonais, mexicains, etc. ont fleuri aux quatre coins de la France, inspirant et renouvelant la gastronomie tricolore.

Le paysage spirituel aussi a fortement évolué. Le catholicisme, encore actif au début des années 1980, poursuit son déclin – 27 % de nouveau-nés sont aujourd'hui baptisés, contre 70 % en 1980. S'il reste une référence culturelle importante, il ne marque plus que très peu le quotidien des Français. À l'inverse, l'islam, deuxième religion nationale, a fortement élargi son audience, influençant la vie des banlieues. Un fort courant évangélique est venu, au côté d'une mosaïque de pratiques allant des philosophies asiatiques à l'occultisme en passant par le développement personnel, combler le vide spirituel laissé par la déchristianisation et un besoin de valorisation de la subjectivité, très présent dans les sociétés postmatérialistes.

Vie confinée

VERS UNE CIVILISATION DU COCON ?

Avec le recul du religieux et des grandes idéologies, « *nos systèmes d'appartenance ont évolué vers les sphères de l'intime, du familial, du local, de l'origine, des croyances et des hobbies* », analyse J. Viard. Sur le plan personnel, ce phénomène s'est traduit par la célébration de la maison avec jardin et du modèle « Plaza majoritaire », comme le surnomment avec humour J. Fourquet et J.-L. Cassely, en référence à l'agent immobilier star des plateaux télé. Une vision du monde qui fait passer la vie familiale et domestique au premier plan, avec un goût prononcé pour le confort, la décoration intérieure et le jardinage. C'est ce que le journaliste et essayiste Vincent Cocquebert appelle « la civilisation du cocon » ⓬.

Amorcé dans les années 1980 parmi les classes populaires, le phénomène a gagné les classes supérieures avec la montée en puissance d'Internet. La tendance, qui s'est fortement accentuée pendant les confinements, semble s'être durablement installée, avec à la clef des risques de dislocation du lien social. « *Une partie de la population, par peur de l'extérieur, s'est retranchée dans sa petite citadelle dont elle n'a plus très envie de sortir,* constate l'essayiste. *Un repli psychique et idéologique, qui se lit sur le plan politique à travers la recherche de communautés-miroirs.* »

Si les études d'opinion attestent d'un fort sentiment de défiance *(p. 46)*, la crise sanitaire, en tant que lutte collective contre le virus nous a montré que « *nous avions besoin les uns des autres* », remarque J. Viard. En nous rappelant notre fragilité face à une nature déréglée, elle nous invite à faire bloc contre le réchauffement climatique. Et esquisse un nouvel horizon commun.

● CÉCILE PELTIER
JOURNALISTE INDÉPENDANTE

❶ Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie*, Seuil, 2021.
❷ Jean Viard, *La révolution que l'on attendait est arrivée*, L'Aube, 2021.
❸ Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *op. cit.*
❹ Élisabeth Algava et Nathalie Blanpai, « 68,1 millions d'habitants en 2070 : une population un peu plus nombreuse qu'en 2021, mais plus âgée », *Insee Première*, n° 1881, novembre 2021.
❺ Laurence Duboys Fresney, *Atlas des Français*, Autrement, 2021.
❻ *Ibid.*
❼ Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La Découverte, 2019.
❽ Institut Montaigne, « Baromètre des territoires », novembre 2021.
❾ Jean Viard, *op. cit.*
❿ Jérôme Fourquet, *L'Archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Seuil, 2019.
⓫ Fondation Jean-Jaurès, « Les Français face à la consommation », novembre 2021.
⓬ Vincent Cocquebert, *La Civilisation du cocon. Pour en finir avec la tentation du repli sur soi*, Arkhê, 2021.

Qu'il est loin le temps des « *Famille, je vous hais* » d'André Gide… En quarante ans, les valeurs n'ont cessé de converger et les écarts entre générations de se réduire. Aujourd'hui, la majorité des 18-30 ans plébiscite le cocon familial, dont elle fait le premier ingrédient d'une vie réussie. Comme leurs aînés, ces « jeunes » aiment le travail ou l'autorité. Comme eux, ils sont angoissés par les attentats, le changement climatique et bien sûr le covid. À peine 1 jeune sur 5 (19 %) se dit « très heureux », contre 34 % en 1978. Si collectivement, ces jeunes, plus pragmatiques qu'idéalistes, doutent pour l'avenir de la France, à titre individuel, ils restent beaucoup plus confiants que l'ensemble des Français [1], expliquent Jérôme Dabi et Stewart Chau dans *La Fracture* (Les Arènes, 2021).

Le clivage avec les aînés porte davantage sur la vision globale de la société. Nés avec Internet, les 18-30 ans ont, contrairement à leurs parents, une image majoritairement positive de la mondialisation. Une forme d'ouverture au monde, qui explique sans doute leur plus grande tolérance à l'égard de l'immigration ou du droit d'asile…

Inversement, sur le terrain national, plus que leurs aînés encore, ils se méfient de l'État et des politiques. Leurs taux d'abstention massifs en sont la manifestation la plus spectaculaire. Mais plus fondamentalement, c'est l'idée même du vote – pourquoi déléguer son pouvoir de décision ? – et de la démocratie, qu'une fraction des jeunes semble remettre en cause. En 2019, 42 % seulement des 18-24 ans jugeaient la démocratie indispensable, contre 61 % des 50-64 ans, et 66 % des 65 ans et plus. Autant d'opinions qui doivent toujours être nuancées en fonction des âges et des catégories sociales.

VALEURS

DE QUOI RÊVE LA JEUNESSE ?

Au fil des enquêtes d'opinion, les 18-30 ans manifestent une vision différente de leurs aînés concernant le collectif et les questions de société.

© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

UN CLIVAGE SUR LES QUESTIONS DE SOCIÉTÉ

Ce « doute démocratique », expliquent les politologues, est, plus profondément le résultat d'un changement de paradigme à l'égard du collectif, qui met l'expérience individuelle et la subjectivité au centre. Cette grille de lecture s'exprime clairement sur les questions de société, où la fracture avec les aînés est réelle. Chez beaucoup de 18-30 ans, l'égalité, passion française, a supplanté la liberté et la lutte contre les discriminations ethniques, religieuses ou sexuelles, fondée sur l'identité est devenue une priorité.

La question du genre, par exemple, plus que dans les générations antérieures, est incontournable. Une « hypersensibilité aux discriminations » qui la rend fortement perméable au « wokisme », estiment les auteurs, en référence à cet « éveil » à l'égard des injustices qui pèseraient de manière systémique sur les minorités, et qui fait couler beaucoup d'encre.

ET LA LAÏCITÉ ?

Si elle fait de la lutte contre les inégalités un combat, cette vision, installant « *une lutte des identités* », « *s'inscrit à bien des égards en rupture avec l'universalisme républicain* ». Un sujet qui divise fortement les chercheurs. En sacralisant les religions, elle peut mener à une remise en cause de la laïcité à la française. Quand les plus âgés y voient une forme d'invisibilisation des signes religieux dans l'espace public, la plupart des jeunes prônent une parfaite égalité en termes de représentation, de visibilité, voire d'influence.

Des conceptions de la société si opposées que le dialogue entre un jeune et un « *boomer* » peut rapidement tourner au dialogue de sourds. Une situation d'autant plus inquiétante, estiment les auteurs, que, renonçant à déboulonner le système, les jeunes auraient désormais décidé de faire bande à part.

UN ENGAGEMENT EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT

De là à faire sécession, certainement pas ! Car cette jeunesse dépolitisée au sens classique du terme, exprime, quand il s'agit de lutter contre le réchauffement climatique, sa volonté de se mobiliser. Pour cette génération, qui n'a pas connu les grands mouvements sociaux, la mobilisation est d'abord individuelle et citoyenne.

Dans un monde désidéologisé, le travail, perçu comme « *un plaisir* », est également devenu un terrain d'engagement et d'expression de sa créativité. Et l'équilibre vie pro/vie perso, un mantra, qui a conduit une partie des jeunes, bien avant la crise sanitaire, à penser de manière plus fluide la frontière entre les deux. ● C.P.

[1] Voir Olivier Galland, « Une jeunesse optimiste ? », *Les Grands Dossiers de Sciences humaines*, n°65, décembre 2021/janvier-février 2022.

LA MAISON AVEC PISCINE

Depuis les années 1970-1980 et la lente dégradation des banlieues, la maison individuelle s'est imposée comme le modèle d'habitat dominant en France. Toutes catégories sociales confondues. Qu'on habite une villa d'architecte ou un pavillon Phénix, le bonheur n'est pas complet sans un carré d'herbe, symbole d'un idéal de vie au grand air. À côté du salon de jardin, et du trampoline, on y trouve de plus en plus souvent une piscine, au Sud, mais aussi au Nord. L'Hexagone compterait au total près de 2 millions de bassins, soit un pour 33 habitants ! Quelle que soit sa taille, c'est l'assurance de pouvoir recevoir ses proches dans un cocon protecteur. À rebours de la mixité sociale promue par les décideurs publics.

LA FRANCE DÉSIRABLE

Que veulent les Français ? La globalisation et les grandes mutations économiques et sociales de ces quarante dernières années ont fait évoluer leurs aspirations en matière de logement, de travail, de lieu de vie au point de façonner un nouveau « *French way of life* ».

● CÉCILE PELTIER

SOURCE : LA FRANCE SOUS NOS YEUX, JÉRÔME FOURQUET ET JEAN-LAURENTCASSELY

UNE VIE À L'AIR PUR ?

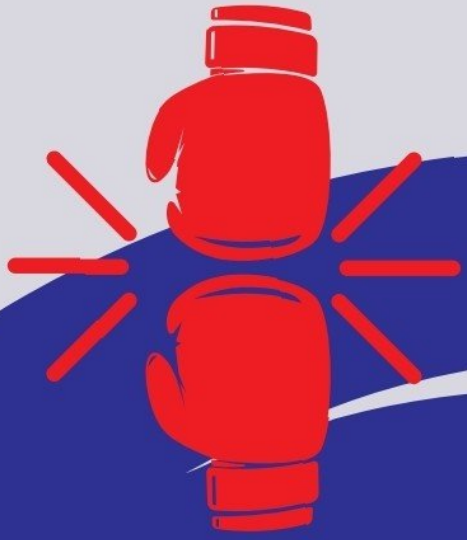
Une maison, oui, mais au vert. La commune de Saoû, dépeinte par Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, est emblématique de l'engouement d'une nouvelle génération de citadins éduqués, en quête d'une vie alternative, pour la Drôme, champion français de l'agriculture bio. La France est pleine de ces enclaves belles et sauvages, plébiscitées par les néoruraux. En ouvrant des *coworkings* associatifs, microbrasseries artisanales, fournils et autres fermes-auberges, ils contribuent à dynamiser le territoire, mais aussi à une forme d'embourgeoisement qui exclut les locaux, comme dans le Lubéron durant les années 1980.

LA CÔTE BASQUE

« *Je rêve de Biarritz en été* », chantait Sébastien Tellier en 2009. Ce n'est pas le seul : depuis une quinzaine d'années, une certaine élite culturelle a délaissé le « bling-bling » de la Côte d'Azur, symbole de l'urbanisme triomphant des trente glorieuses, pour le charme désuet des stations balnéaires de la côte basque. Communicants, designers, publicitaires ont fait de Biarritz le temple d'un art de vivre « écolo » et « authentique ». Comme autrefois le cinéma avait contribué à populariser Saint-Tropez, Instagram joue un rôle central dans la fabrication du mythe de cette nouvelle « Californie à la française ».

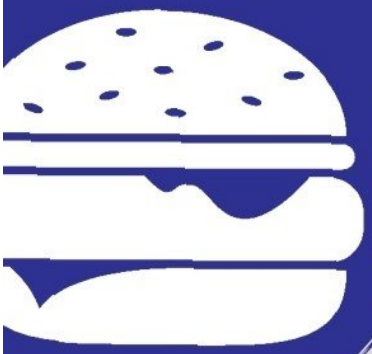
« LE YOGA C'EST BIEN »

Ce mantra ne sort pas d'un manuel de développement personnel, mais d'un des derniers livres d'Emmanuel Carrère ❶. Apanage dans les années 1970 d'une « petite bourgeoisie nouvelle » férue de *new age*, décrite par Pierre Bourdieu ❷, la pratique s'est depuis diffusée à toute la société. Près d'un Français sur cinq, à la ville comme à la campagne, s'adonne au moins « *occasionnellement* » à ce yoga revisité à la sauce occidentale et à l'esthétique Instagram. Source de bien-être physique, psychologique et spirituel, il est venu combler le vide spirituel laissé par l'effondrement du catholicisme, expliquent les auteurs de *La France sous nos yeux*.



AYA NAKAMURA VS JEAN-JACQUES GOLDMAN

Le paysage musical n'échappe pas à cette métamorphose. En trois décennies, l'industrie du disque a laissé la place aux plateformes de *streaming*. Et les stars de la variété à une génération d'artistes du hip-hop issus des banlieues et des vagues migratoires récentes. Les chanteurs préférés des 18-24 ans s'appellent Aya Nakamura ou Gims quand leurs parents continuent de plébisciter Mylène Farmer et Michel Sardou. Mais la variété n'est pas morte, un Jean-Jacques Goldman, à la manière du steak-frites en cuisine, continue par-delà les générations de fédérer. D'ailleurs, en se massifiant, le hip-hop s'est aussi mâtiné de variété et inversement.



BURGER PREMIUM ET HUILE D'OLIVE

La globalisation et les brassages de population ont fait sauter les frontières de la cuisine régionale. Portée par le succès de la diététique, l'huile d'olive, jadis cantonnée à l'arc méditerranéen, a presque partout détrôné le beurre. Quant aux classiques, blanquette de veau ou bœuf bourguignon, ils ont perdu du terrain au profit des plats d'inspiration étrangère. En s'imposant, pizzas, *bò bún* et autres sushis assimilent les codes de la cuisine française. C'est le cas du burger, longtemps symbole de malbouffe, qui se décline aujourd'hui en version « premium » : bio, local, vegan, etc. Né récemment dans la banlieue lyonnaise, le « tacos français » est le symbole de cette hybridation culinaire plébiscitée par les 18-34 ans : une galette de blé (et non de maïs, comme au Mexique) garnie de viande, de frites et d'une louche de sauce au fromage !

❶ Emmanuel Carrère, *Yoga*, POL, 2020.
❷ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979.

EN DÉBAT
UNE DÉMOYENNISATION DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ?

La société française vivrait une « démoyennisation », c'est-à-dire un affaiblissement, voire une disparition de ses classes moyennes. Qu'en est-il ?

Si la notion de classe moyenne parle à tout le monde, il est difficile d'en déterminer précisément les contours. Cinq approches en « ni ni » les caractérisent. Selon la statistique des niveaux de vie, elle désigne la catégorie centrale de la distribution des revenus, les ménages qui ne sont ni favorisés ni défavorisés. D'un point de vue subjectif s'identifient aux classes moyennes tous les individus qui ne s'estiment ni riches ni pauvres. Du côté du marché du travail, les actifs des classes moyennes se situent entre ceux qui exercent en haut de l'échelle des revenus et ceux qui sont contraints aux petits boulots mal rémunérés. Du point de vue des entreprises, les employés des catégories intermédiaires ne sont ni dirigeants ni exécutants. Sur un plan territorial, ces ménages vivent dans des quartiers qui ne sont ni huppés ni défavorisés ❶.

De ces cinq approches « ni ni », il ressort des tableaux bigarrés, leur combinaison permettant un panorama général contrasté.

Certains observateurs signalent l'inéluctable déclassement des classes moyennes. D'autres les dépeignent en catégories, en réalité supérieures, déguisant leurs privilèges. D'autres, encore, estiment qu'elles ne vivent ni rétraction ni paupérisation, mais, au contraire, ascension et extension continues.

Le sociologue Louis Chauvel parle d'un « *grand renversement* » et d'une dérive des classes moyennes. Il emploie l'image du sucre dressé au fond d'une tasse : vue de haut, la partie supérieure de la classe moyenne semble intacte, tandis que la partie déjà immergée se dissout ❷. Il met l'accent sur l'effacement du paradis promis pendant les trente glorieuses consistant en une mobilité sociale ascendante constante. Surtout, il insiste sur un fossé qui se creuse entre les générations aboutissant à la paupérisation relative des catégories sociales intermédiaires.

DÉCLASSEMENT OU PROMOTION SOCIALE

D'autres expertises vont à contre-courant de l'idée selon laquelle tout irait plus mal pour les classes moyennes françaises. Alors que l'on entend sempiternellement parler de disparition et de paupérisation, les économistes Dominique Goux et Éric Maurin mettent en lumière, au contraire, leur affirmation ❸. Ils considérèrent que ces catégories, tenaillées entre crainte du déclassement et aspiration à la promotion sociale, progressent. Elles sont de plus en plus nombreuses et leurs conditions de vie s'améliorent.

> SELON L'OCDE, L'ACCÈS À LA CLASSE MOYENNE EST « *UN RÊVE DE PLUS EN PLUS INACCESSIBLE* ».

Plus globalement, en comparaison internationale, les tendances affectant les classes moyennes amènent souvent à évoquer leur rétractation, dans les pays développés tandis qu'éclosent et s'étendent des classes moyennes dans les pays en développement. C'est ce que confirme, pour les pays riches, un rapport de l'OCDE ❹. Selon l'organisation internationale, la classe moyenne est « *un rêve de plus en plus inaccessible* ». Une polarisation grandissante se dessine. Ces constats, valables en moyenne pour les pays de l'OCDE, se vérifient en France, mais avec une intensité significativement moindre. Pour la France, la classe moyenne, grâce notamment à la densité de la protection sociale, semble se consolider au centre de la distribution des revenus. Elle s'étend, mais ses tensions et fragilités sont les mêmes qu'ailleurs.

ENTRE PREMIUM ET DISCOUNT

La thèse de la démoyennisation française doit donc être relativisée. Elle se vérifie cependant au regard

des évolutions des consommations. Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely la soulignent, montrant la fragmentation du pays entre une France « premium » et une France « *discount* » ❺. Dans cette perspective, la démoyennisation s'opère par le haut, avec des offres premium, notamment pour le tourisme (du camping cinq étoiles au séjour neige avec spa), que ne peut s'offrir qu'une petite partie de la population. Elle s'opère aussi par le bas, avec l'explosion du *low cost* et du *discount* partout sur le territoire. Elle se repère encore par des attentes, préoccupations et comportements de plus en plus diversifiés, ce qui bat en brèche l'image unitaire d'une large classe moyenne.

Comment comprendre la coexistence de conclusions aussi différentes quant aux évolutions récentes des classes moyennes ? Une première explication – simple et importante – tient des diverses délimitations qui sont retenues par les auteurs. Ils ne parlent pas exactement de la même chose, les contours qu'ils choisissent n'étant pas les mêmes. Une deuxième explication de ces divergences tient de leur projet. Les uns (Goux et Maurin par exemple) veulent décrire d'abord à partir d'une comptabilité précise des situations et évolutions des classes moyennes. Les autres (Chauvel, Fourquet et Cassely) veulent d'abord analyser des transformations sociales au prisme desquelles on peut évaluer les transformations des classes moyennes (mutations de l'emploi, des familles, des territoires, des consommations, des priorités de l'État providence). Une troisième explication consiste à remarquer que ces désaccords sont peut-être moins importants que des points d'accord fondamentaux. Tous ces travaux sur la classe moyenne française soutiennent en effet que la dynamique sociale des années 1960-1970 s'est nettement ralentie pour cette catégorie. En fonction des perspectives d'observation, en particulier lorsqu'on distingue des classes moyennes inférieure, intermédiaire et supérieure, on peut déceler des mouvements ascendants et descendants, avec écartèlement de la catégorie générale de classe moyenne. L'ensemble de ces travaux conduit donc à repérer l'éclatement des classes moyennes comme catégorie d'analyse.

Le dénouement ne consiste pas à dire que tout se vaut et que l'on peut tout faire dire aux chiffres. Il consiste à prendre en compte chaque analyse, en s'efforçant de saisir, à chaque fois, de quoi l'on parle et à partir de quelle perspective.

● **JULIEN DAMON** SOCIOLOGUE
Professeur associé à l'IEP-Paris,
auteur de *Les Classes moyennes*, Puf, 2013.

❶ Voir Julien Damon, *Les Classes moyennes*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2013.
❷ Louis Chauvel, *Les Classes moyennes à la dérive*, Seuil, 2006.
❸ Dominique Goux et Éric Maurin, *Les Nouvelles Classes moyennes*, Seuil, 2012.
❹ OCDE, « *Sous pression : la classe moyenne en perte de vitesse* », 28 juin 2019.
❺ Jérôme Fourquet, Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie*, Seuil, 2021.

L'OBJET SOCIOLOGIQUE
LE BARBECUE

UN SYMBOLE DE LA CLASSE MOYENNE (ANNÉES 1960-1980)

Dans *La Seconde Révolution française* (1965-1984), le sociologue Henri Mendras fait du barbecue un objet mythologique pour décrire ce qu'il appelle la « moyennisation » de la société. Le rite du barbecue s'impose partout à partir des années 1960. Il se diffuse du haut en bas de l'échelle sociale à mesure que progresse l'accession à la maison individuelle. C'est le moment où cadres, professions intermédiaires, fonctionnaires, employés, etc. se rejoignent au sein d'une « grande classe moyenne » avec son marché, sa culture et ses rites.

SOURCE : *LA SECONDE RÉVOLUTION FRANÇAISE* (1965-1984), PARIS, GALLIMARD, 1988.

UN MARCHÉ SCINDÉ EN DEUX (ANNÉES 2020)

Dans *La France sous nos yeux* (2021), Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely voient dans le barbecue un emblème de la fragmentation de la classe moyenne. Il s'agit d'un marché toujours dynamique, mais caractérisé par un processus général de segmentation. On trouve d'un côté une offre premium, design, avec des modèles vendus à plusieurs centaines d'euros (dont la marque Weber est le leader) ; de l'autre une offre bas de gamme, avec des barbecues simples et bon marché. Symbole d'une société fracturée ?

SOURCE : *LA FRANCE SOUS NOS YEUX*, PARIS, SEUIL, 2021.

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

À QUI PROFITE LE TRAVAIL À LA CARTE ?

Le covid a bouleversé les entreprises et conforté des tendances émergentes – numérisation des activités, autonomisation des salariés… Une évolution à double tranchant.

L'économie sort la tête de l'eau, mais les Français peinent à trouver leur rythme. La crise a engendré un surcroît de charge de travail, des horaires plus longs et atypiques, ainsi qu'une intensification émotionnelle. Un travailleur sur quatre estime être plus souvent « *bouleversé, secoué, ému dans son travail* » ❶. 60 % se déclarent stressés par exemple, c'est deux fois plus qu'en 2019. Beaucoup jugent notamment écrasante leur charge mentale professionnelle, soit l'ensemble des sollicitations, préoccupations et pensées même involontaires liées au travail. « *Déjà présente en précrise,* (la charge mentale) *s'est vue propulsée sur le devant de la scène suite au télétravail forcé des confinements de 2020.* ❷ » De nombreuses entreprises n'étaient pas préparées aux outils numériques et y ont eu recours dans la précipitation, tandis que leurs employés n'ont pas toujours bien géré cette intrusion du bureau dans leur foyer. Après 18 mois de télétravail subi et un retour à la normale en dents de scie, le nombre de *burnout* « *continue d'exploser* » : 2,5 millions de salariés apparaissaient en plus ou moins grande « *détresse psychologique* » fin octobre ❸.

En télétravail à temps plein, les salariés ont du mal à déconnecter, à cultiver des relations saines avec leurs collègues et à préserver leur vie personnelle. À temps partiel en revanche, beaucoup apprécient de retrouver plus de liberté et veulent la conserver – l'équilibre souhaité oscille entre deux et trois jours sur site par semaine. Certains en profitent pour revoir leur mode de vie et quitter les grandes villes. La crise sanitaire aurait cependant moins déclenché que conforté cette tendance, selon le sociologue et démographe Jean Viard dans *La révolution qu'on attendait est arrivée* (L'Aube, 2021). Les métropoles avaient commencé à se dépeupler avant la pandémie ; de plus en plus de Français cherchaient des moyens de vivre au vert tout en bénéficiant du dynamisme économique de la ville. Pendant les premiers confinements, près d'un million de Franciliens ont par exemple (re)goûté au plaisir de la campagne, et beaucoup voudront probablement continuer à alterner avec la métropole. La pandémie devrait ainsi conforter la montée en puissance de modes d'organisation hybrides et, pour celles et ceux qui le pourront, de la birésidence, analyse J. Viard. Pour les entreprises comme en matière de politique de la ville, l'enjeu serait désormais de jeter de nouveaux ponts entre ces espaces périurbains en plein *boom* et les grandes métropoles – où l'activité de production restera malgré tout concentrée, envisage le sociologue.

INDÉPENDANCE OU AUTONOMIE ?

L'autonomisation des salariés est plus généralement une tendance de fond depuis une vingtaine d'années. D'un côté, comme l'analyse la sociologue Sophie Bernard dans *Le Nouvel Esprit du salariat* (Puf, 2020), les directions d'entreprise ont tendance à individualiser les rémunérations et donc, par extension, les statuts. L'écrasante majorité des salariés (plus de 80 %) recevrait aujourd'hui des primes et des compléments de salaire en fonction des résultats de l'entreprise, de performances collectives – récompensant une équipe par exemple – ou encore individuelles. Trois grands modèles s'imposeraient : le salarié « associé », profitant d'un partage des bénéfices ; celui jugé « méritant » et abondamment payé à la prime sur objectifs ; enfin le « quasi indépendant », astreint à un système de commission sur les ventes par exemple. Ces modes de rémunération rapprochent peu à peu l'ensemble des employés de l'indépendance, au risque

© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

de leur faire perdre les avantages liés à des revenus fixes et au statut d'*insider* – personne bien insérée et protégée dans le monde du travail, en CDI par exemple. À moyen et long terme, leur éloignement géographique des sites des entreprises pourrait encore accentuer cette tendance. D'autant que, parallèlement, l'essor du travail en *free-lance* – avec le statut d'autoentrepreneur par exemple – renforce encore l'autonomisation des travailleurs. Cette évolution accompagnerait plus généralement la diffusion de valeurs individualistes et méritocratiques dans l'ensemble de la société.

En même temps, un désir d'autonomie émane aussi des salariés. C'est notamment une idée défendue par le sociologue François Dupuy, auteur de plusieurs ouvrages sur les absurdités du monde du travail et de son organisation pyramidale : *Lost in management* en 2013, *La Famille de la pensée managériale* en 2016, ou plus récemment *On ne change pas les entreprises par décret* (2020). Entre avril et décembre 2020, il a codirigé une enquête qualitative – environ 600 entretiens dans des entreprises – sur les conséquences de la crise sanitaire ❹. Verdict : les cadres et dirigeants ont été obligés d'improvi-

ser et de laisser les équipes s'organiser elles-mêmes, notamment autour des managers de proximité. Ces derniers ont même fait preuve de « *désobéissance organisationnelle* », préférant faire confiance à leurs subordonnés plutôt que d'imposer les directives de leur hiérarchie, jugées inadaptées. Certains ont par exemple refusé d'utiliser les outils de télétravail prescrits et ont privilégié d'autres plateformes en fonction de leurs besoins réels au quotidien. Contrairement à ce que redoutaient les directions, les choses se sont plutôt bien passées ; la productivité a rapidement été au rendez-vous. F. Dupuy envisage donc que le rapport au travail et le dialogue social évoluent dans les années à venir : en laissant davantage les salariés s'organiser, en se reposant davantage sur leur expertise de terrain, etc.

PLUS D'ENGAGEMENT SANS ÉTHIQUE

Pour les entreprises, l'un des grands enjeux des prochaines années sera d'apprendre à fidéliser ces équipes plus autonomes et dispersées. Car la crise sanitaire a aussi renforcé l'envie de se reconvertir, autre tendance de fond depuis une vingtaine d'années. Quel que soit le niveau de diplôme, la part de jeunes qui reprennent des études dans les sept ans suivant leur entrée dans le monde professionnel est passée de 14 %, pour ceux sortis de l'école en 1998, à 23 % pour les promotions 2010. Parallèlement, les formations courtes, le contrat de professionnalisation ou encore l'apprentissage sont de plus en plus prisés. « *L'essor des reprises d'études en début de vie active semble s'inscrire dans une porosité croissante entre formation initiale et formation continue et préfigure l'amorce de la formation tout au long de la vie* », prévoit le Céreq ❺. Plus généralement, les Français et notamment les jeunes veulent un rapport plus sain à leur travail, quitte à en partir si cela ne leur convient pas *(encadré)*. Environ deux tiers des moins de 35 ans estiment que leur bureau est « *également un lieu de vie* » et considèrent que « *leurs collègues sont également des amis* ». Si la proportion tombe à 38 % pour les plus de 50 ans, elle a augmenté dans toutes les classes d'âge depuis un février 2020. Selon les analystes Frédéric Dabi et Stewart Chau, coauteurs de *La Fracture* (Les Arènes, 2021), la crise sanitaire a ainsi conforté l'exigence que l'entreprise joue un rôle éthique *(voir p. 35)*.

Le renversement était déjà palpable dans les grandes écoles d'ingénierie ou de commerce, comme le constate la journaliste d'investigation Marine Miller dans *La Révolte. Enquête sur les jeunes élites face au défi écologique* (Seuil, 2021). À l'École polytechnique, à Centrale-Nantes et ailleurs, de plus en plus d'étudiants rompent avec l'imaginaire productiviste, industrialiste et « *workaholic* » de leurs aînés dans les années 1980. Ils n'imaginent plus continuer sans interroger les conséquences écologiques, politiques et morales de leur travail ; dans un univers où la crise environnementale fait douter de l'avenir et des lendemains qui chantent, beaucoup se recentrent sur le présent, préfèrent le bonheur aujourd'hui à un plan de carrière exigeant et peut-être vain. « *Le rapport au futur est raccourci, il y a un écrasement sur le présent, une incertitude totale, ça change les choix de vie* », analyse la sociologue Cécile Van de Velde, spécialiste de la jeunesse, rencontrée par M. Miller. « *Ceux qui sont le plus engagés vont traduire cette révolte en changeant leur vie, c'est l'idée que pour changer la société, il faut d'abord se changer soi. Et puis il y a ceux qui vont vouloir changer la société et nourrir une parole de plus en plus radicale.* »

● FABIEN TRÉCOURT

INTERNATIONAL

LE SPECTRE DE « LA GRANDE DÉMISSION »

Aux États-Unis, vingt millions de salariés ont quitté leur travail depuis le début du printemps, et la tendance s'accélère. D'après le département du Travail américain, le nombre de démissionnaires est passé de 2,7 millions, en août 2020, à 4 millions un an après. Les secteurs les moins bien rémunérés sont les plus touchés, comme la grande distribution, l'hôtellerie ou la restauration. Autre record : plus de 10 millions d'offres d'emploi étaient non pourvues cette rentrée. La crise sanitaire semble susciter une remise en question, un refus de s'épuiser à la tâche et une envie de se recentrer sur sa vie personnelle. Cette « grande démission » paraît s'étendre au monde. Selon l'OCDE, le nombre de travailleurs européens ne cherchant pas de travail a atteint 14 millions depuis le début de la pandémie, notamment en Allemagne (6 % de la population) ou au Royaume-Uni (4,6 %). La France est moins touchée (2,3 %) mais également confrontée à une pénurie de main-d'œuvre dans des secteurs jugés difficiles. Même en Chine, une nouvelle génération désenchantée revendique pour la première fois un droit à une « indolence volontaire » (« *tang ping* »), délaissant les métiers trop durs et ingrats. ● F.T.

❶ Mikael Beatriz *et al.*, « Quelles conséquences de la crise sanitaire sur les conditions de travail et les risques psycho-sociaux ? », *Dares Analyses*, n° 28, 28 mai 2021.
❷ Dynamic Workplace et Speak & Act, « Covid-19 : quel impact sur la charge mentale des collaborateurs ? », Arseg, 20 octobre 2021.
❸ Baromètre T8 Empreinte humaine, « Après 18 mois de télétravail subi, vient le retour au bureau… Comment évolue l'état de santé psychologique et le rapport au travail des salariés français ? », octobre 2021.
❹ François Dupuy, « Le confinement a rapproché les managers de proximité de leurs équipes », *Travail & Sécurité*, n° 825, avril 2021.
❺ Robert Alexie, « Reprises d'études en début de vie active : acquérir un diplôme reste le Graal », *Céreq Bref*, n° 396, octobre 2020.

© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

LA CAMPAGNE, UN NOUVEL ELDORADO ?

Avec la pandémie, beaucoup de salariés ont découvert la possibilité de travailler de n'importe où, à distance. Jusqu'à se prendre à rêver de déménager à la campagne.

« *Déconfinez-vous pour toujours à Mazamet ! Fini la pollution, les bouchons, le bruit ou le stress.* » Plus d'un an après, Olivier Fabre, le maire de cette petite commune de 10 000 habitants située dans le Tarn, à la lisière de la montagne Noire, se réjouit de ce coup de com' réussi : « *Le prix de l'immobilier a augmenté de 12,5 % sur la commune en un an. Les maisons de ville qui étaient inoccupées depuis des années ont retrouvé preneurs. Parmi les nouveaux habitants, on compte quelques retraités, mais aussi beaucoup de nouvelles familles venant de Paris, Toulouse ou des départements du Sud-Est.* » Une aubaine pour cette commune qui avait subi une déprise démographique, dans les années 1970. « *On offre à ces nouveaux habitants tous les avantages de la petite ville. Les gens m'appellent surtout pour se renseigner en amont sur la possibilité de poursuite au collège et au lycée. S'ils veulent quitter la ville, ils veulent garder un niveau de services* », poursuit O. Fabre.

Le cas de Mazamet n'est pas isolé. Dès l'annonce du premier confinement et la généralisation du télétravail, les chaînes d'info continue se sont en effet gaussées de l'exode massif de Franciliens fuyant la capitale pour aller télétravailler au vert. D'après une analyse statistique réalisée par Orange à partir des données de ses abonnés téléphoniques, ils auraient été près d'un million à quitter Paris entre le 13 et le 20 mars 2020.

LA NORMANDIE ET LE PERCHE

Mais au-delà du moment particulier du confinement, l'envie de changement semble bien tarauder les Parisiens, et parmi eux surtout les cadres qui voient dans le télétravail une opportunité de mobilité. Ils prospectent la grande couronne, la Normandie ou le Perche, voire misent sur la province. Si pour certains le départ est définitif, pour d'autres la transition passe par le recours à la « biré-sidence ». Dans son rapport annuel, de mai 2021, la Safer (Sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural) a ainsi annoncé un record d'acquisitions de maisons à la campagne en 2020 (+ 6,6 %).

Si cet « exode urbain » semble bel et bien avoir été accéléré par la crise sanitaire, il ne date pourtant pas d'hier. De 2011 à 2016, Paris a perdu en moyenne chaque année 0,5 % de sa population, soit 11 900 habitants par an, selon l'Insee. À l'inverse, entre 1968 et 2014, la population des campagnes a augmenté de 5 millions de personnes. La quête de ruralité est associée à un besoin fondamental de nature, de calme et de retour sur soi. Autant de valeurs qui se trouvent aussi dans les discours valorisant le télétravail au nom d'une meilleure articulation de la vie privée et professionnelle. D'après une enquête de l'Ademe ❶, le télétravail pourrait rassembler jusqu'à 35 % des actifs même une fois le risque sanitaire disparu (dont 18 % de nouveaux).

Il ne faudrait pas autant en conclure trop rapidement que tous les territoires ruraux puissent tous en sortir pleinement gagnants. Les zones les plus attractives se trouvent au sud d'une ligne Cherbourg-Genève et surtout aux abords des villes. Comme le rappelle Éric Charmes, « *dans de nombreux cas, ce que certains interprètent comme un renouveau des campagnes n'est que l'extension de l'aire d'influence des grands centres urbains* » ❷. Dernier paradoxe, et non des moindres, la réduction de la pollution liée à l'absence de trajets pendulaires maison-travail permise par le développement du télétravail pourrait être largement contrebalancée par le recours massif à la voiture dû au fait de l'étalement urbain ❸.

● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**
JOURNALISTE ET SOCIOLOGUE

❶ Ademe. « Télétravail, (im)mobilité et modes de vie. Étude du télétravail et des modes de vie à l'occasion de la crise sanitaire de 2020 », 2020.

❷ Éric Charmes, *La Revanche des villages. Essai sur la France périurbaine*, Seuil, 2019

❸ Jérémie Almosni et *al.*, « Quand le télétravail devient possible : analyse des impacts de la crise sanitaire sur les pratiques de mobilité », *Métropolitiques*, 14 octobre 2021

UN NOUVEAU RAPPORT À L'INTIMITÉ

En imposant la distanciation physique, la crise sanitaire a bouleversé la part la plus intime de notre vie sociale. Saurons-nous – et voudrons-nous – réapprendre à nous toucher et nous embrasser ?

Distanciation sociale imposée, gestes barrières comme le port du masque obligatoire..., la pandémie de covid nous a éloignés les uns des autres. Nos relations physiques, celles avec les proches et notre famille, en ont été affectées. « *Nous avons perdu les codes les plus anodins au travers desquels exprimer notre affectivité et nos attachements* », constate la sociologue et politiste Anne Muxel dans son dernier livre *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime* (Odile Jacob, 2021).

Aussi paradoxal que cela puisse sembler, si nous nous sommes éloignés physiquement, nous nous sommes aussi rapprochés affectivement. Les relations se sont resserrées avec les très proches (couples, enfants résidant sous le même toit ou jeunes étudiants, premier cercle d'amis « historiques » ou amitiés très fortes). Par exemple, pendant le premier confinement, 16 % des Français déclarent avoir renforcé leurs relations avec leur père, 18 % avec leur mère, 30 % avec leur fille et 25 % avec leur fils. Nos relations se sont recentrées sur celles qui nous paraissent indispensables au quotidien pour notre équilibre moral et émotionnel.

> « NOUS AVONS PERDU LES CODES LES PLUS ANODINS AU TRAVERS DESQUELS EXPRIMER NOTRE AFFECTION ET NOS ATTACHEMENTS »
> ● ANNE MUXEL

SEXUALITÉ MALMENÉE

La relation de couple incarne ce mouvement et cristallise à elle seule les tensions qui peuvent résulter de cette proximité renforcée. Par exemple, selon A. Muxel, 30 % des couples jugent que le premier confinement les a rapprochés de leur conjoint ; seulement 10 % déclarent qu'il les a éloignés. Pour autant, les déclarations de violences conjugales ont aussi augmenté (+ 30 % pendant le premier confinement). 27 % des couples déclarent avoir eu envie de se séparer pendant le premier confinement, mais il s'agissait le plus souvent soit de situations déjà tendues qui n'ont été qu'accentuées sous l'effet de la cohabitation forcée, soit de perturbations temporaires régulées au fil des jours.

La sexualité, sphère sans nul doute la plus intime de la relation à l'autre, a elle aussi été malmenée. A. Muxel relate par exemple que, pendant le premier confinement, 44 % des Français ont affirmé ne pas avoir eu de relations sexuelles lors du dernier mois, soit presque deux fois plus que d'accoutumée (26 %). Les jeunes et les femmes en particulier ont déclaré avoir moins d'envie. La sociologue note que ce manque d'appétit sexuel s'est poursuivi au-delà du premier confinement y compris parmi les couples qui vivent ensemble.

PÉRIL SUR LA SAINT-VALENTIN ?

Ce refroidissement des relations intimes est perceptible à d'autres égards : moins d'un couple sur deux a fêté la Saint-Valentin en février 2021 contre 60 % des couples en février 2020 juste avant le premier confinement. Ce sont surtout les milieux urbains et les catégories sociales supérieures qui l'ont boycottée tandis que les jeunes ont mieux résisté, sans doute par envie de faire la fête, indique A. Muxel.

Dernier indice de ce refroidissement de la vie intime : le baiser entre amoureux s'est lui aussi raréfié. Les témoignages affluent d'amoureux expliquant avoir suspendu cette marque d'amour par excellence, à cause de la menace de contamination. Ce mouvement a affecté les jeunes couples en cours de formation mais aussi les couples bien installés.

© FLORENCE LEVILLAIN/SIGNATURES

Le phénomène est-il vraiment nouveau ? Il semble que l'effet du confinement soit venu grossir des tendances qui se manifestaient déjà auparavant. Par exemple, en janvier 2021, les naissances ont reculé de 13 % par rapport au mois de janvier 2020, et ceci, contrairement à ce qu'on aurait pu croire au début du confinement. Cette baisse s'inscrit dans un mouvement plus large de diminution des naissances depuis les années 2010, comme le montrent les statistiques de l'Insee. Les mariages se sont aussi raréfiés ces derniers mois, ce qui vient confirmer une tendance à leur recul depuis plusieurs décennies (« Le couple réinventé », *Sciences Humaines*, n° 273). La vraie nouveauté réside sans doute dans les difficultés déclarées par les Français pour aller vers l'autre : 57 % des célibataires trouvent aujourd'hui qu'il est plus difficile de faire des rencontres. Et l'essor des sites de rencontres sur Internet n'a pas suffi à enrayer cette tendance. S'achemine-t-on vers des générations de célibataires ?

BAISER ET PANDÉMIE

Dans *Ce qu'embrasser veut dire* (Payot, 2021), Jean-Claude Kaufmann constate comme A. Muxel que le baiser se fait plus rare ces derniers temps. Le sociologue y voit l'effet direct de la pandémie, mais aussi un signe de l'esprit de notre temps. En retraçant l'histoire du baiser de l'Antiquité à nos jours, il remarque une tendance à la rationalisation des affects. On réfléchit davantage aujourd'hui avant de s'embrasser. Le baiser amoureux symbolise l'engagement dans une relation qui peut être potentiellement longue. Ce geste est donc davantage mesuré, évalué : en ai-je vraiment envie ? On n'embrasse plus à tout-va comme le chantait non sans humour le célèbre Carlos dans *Big bisou* au milieu des années 1970, en pleine libération sexuelle. Depuis l'Antiquité, les baisers sur la bouche étaient des pratiques courantes, des moyens de créer du lien social, de signifier l'appartenance à un groupe à l'instar des chevaliers au Moyen Âge ou encore des vassaux qui embrassaient leur seigneur en signe de soumission respectueuse. De même, les grands dirigeants en guerre s'embrassaient sur la bouche pour marquer la paix retrouvée. Après un 18e siècle encore très libertin, le 19e siècle a marqué le pas : le baiser s'est voulu un geste passionné qui correspondait mal à la rationalisation voulue par la société moderne. Il est donc devenu plus rare dans les relations publiques, il s'est replié dans la sphère privée et s'est limité à l'expression d'un sentiment amoureux.

Dans un contexte sanitaire et moral qui incite au puritanisme, le baiser langoureux devient un acte de résistance contre une société égoïste et calculatrice. Une révolte contre la froideur ambiante des relations humaines, une impulsion à se dépasser soi-même, à oser aller vers quelqu'un d'autre. Pour recréer ces « *petits mondes d'amour* » si malmenés ces derniers mois.

● MAUD NAVARRE

PASCAL PERRINEAU
LA FIN DU CLIVAGE DROITE-GAUCHE ?

La fragmentation des modes de vie s'est traduite sur le plan politique par une bipolarisation entre des grandes villes progressistes, de gauche ou du centre, et des zones rurales et périurbaines plus conservatrices.

Augmentation du niveau scolaire, avènement d'une économie de services dominée par les métropoles sur fond de globalisation : les mutations des quarante dernières années ne sont pas sans conséquences sur le plan politique. Le clivage gauche-droite s'est progressivement estompé au profit d'une nouvelle fracture opposant les « gagnants » et « perdants » de la mondialisation, qui renforce le sentiment de confusion et de désaffection à l'égard du politique, explique Pascal Perrineau, professeur émérite à Sciences po, et auteur de *Populisme* (Puf, 2021).

Dans *La France sous nos yeux* (Seuil, 2021), Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely expliquent que la fragmentation des modes de vie entraîne une opposition entre deux univers : une France métropolitaine, dynamique et connectée, plutôt progressiste, et une France rurale et périurbaine, au vote plus protestataire. Que pensez-vous de cette analyse ?

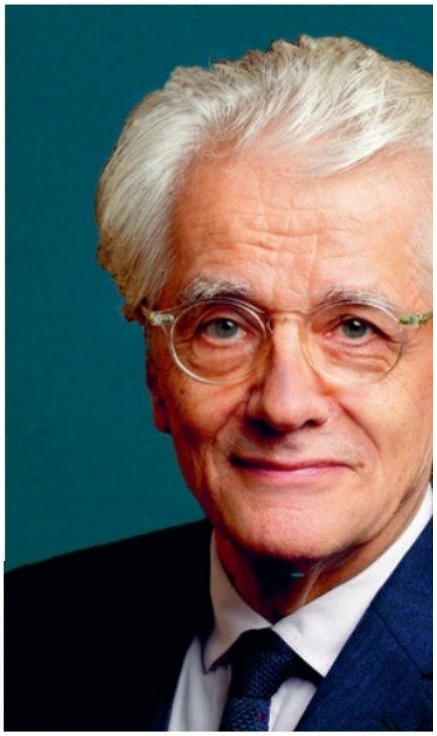
C'est une grille de lecture désormais couramment admise que je défends moi-même. La désindustrialisation, l'hypertertiarisation de l'économie, la métropolisation et la globalisation, intervenues ces quarante dernières années, se sont accompagnées d'une évolution profonde des modes de vie et du paysage politique.

L'écart culturel s'est creusé entre des métropoles dynamiques peuplées en majorité d'étudiants, de cols blancs et de professions intellectuelles, ouvertes sur le monde, libérales sur le plan culturel et même économique, et un *hinterland* rural et périurbain, dominé par les classes populaires ou moyennes. Repoussées aux marges de la ville-centre par l'explosion des prix de l'immobilier, ces populations subissent les effets de la désindustrialisation, de la raréfaction des services publics, et nourrissent une forme de défiance vis-à-vis de la mondialisation.

C'est l'opposition entre ce que j'appelle une France « ouverte », qui a tout à gagner à l'ouverture économique, politique et socioculturelle et une France du « recentrage national », qui a davantage le sentiment d'y perdre. Le mouvement des Gilets jaunes, qui s'est cristallisé autour de la mobilité et du pouvoir d'achat, exprime assez bien cette nouvelle fracture, qui a de plus en plus tendance à supplanter l'ancien clivage gauche-droite.

De quelle manière cette évolution des mentalités se traduit-elle dans les urnes ?

La France « ouverte » des métropoles va voter en majorité pour Europe écologie les Verts (EELV), ce qu'il reste du Parti socialiste ou pour la République en marche (LREM). C'est le cas de Paris, qui malgré une sociologie qui plaiderait en faveur d'une mairie de droite, affiche depuis vingt ans un ancrage socialiste. Les villes telles que Rennes ou Nantes, sont également de bons exemples, tout comme Bordeaux, Strasbourg ou Lyon, passées aux dernières municipales sous pavillon écologiste.



© BRUNO KLEIN

PASCAL PERRINEAU
Politologue spécialiste de sociologie électorale, professeur des universités à Sciences po. Il est l'auteur, ces dernières années, de *Cette France de gauche qui vote FN* (Seuil, 2017), *Le Grand Écart. Chronique d'une démocratie fracturée* (Plon, 2019) ou de *Le Populisme* (Puf, coll. « Que sais-je ? », 2021). En 2019, Pascal Perrineau a été l'un des cinq garants du grand débat national à la suite du mouvement des Gilets jaunes.

À l'inverse, les zones rurales ou périurbaines de la « France du recentrage national », vont davantage se tourner vers les partis souverainistes, parfois de gauche mais surtout de droite ou d'extrême droite.

Ce nouveau clivage s'est exprimé clairement sur les questions européennes, en 1992 au moment du référendum de Maastricht, puis en 2005 lors de la consultation pour l'établissement d'une Constitution pour l'Union européenne.

Il s'est déplacé en 2017 sur le terrain présidentiel, avec l'éviction pour la première fois sous la Ve République, au second tour de l'élection présidentielle des candidats des deux grands partis incarnant l'opposition gauche-droite : Benoît Hamon et François Fillon. Dans le même temps, Emmanuel Macron se présentait en chef de file de la France libérale et ouverte, quand Marine Le Pen prêchait le recentrage national, en s'adressant y compris à l'électorat de Jean-Luc Mélenchon.

Cet effacement du clivage gauche-droite, qui structure depuis deux siècles la vie politique, n'est pas pour rien dans la perte de repères des électeurs.

Dans quelle mesure l'évolution des modes de vie s'exprime-t-elle en politique, sur le terrain des valeurs ?

Les évolutions économiques et sociales de ces quarante dernières années se sont accompagnées de ce que Ronald Inglehart a appelé la révolution « postmatérialiste ». Dans la société, comme dans les urnes, cette révolution s'est traduite par une plus grande égalité entre les générations, les hommes et les femmes, davantage de tolérance à l'égard des minorités et un souci croissant pour la cause environnementale. Ces idées ont trouvé un large écho auprès des populations éduquées des grandes villes, qui votent en majorité à gauche ou en faveur du centre macronien.

> « LA FRANCE A BESOIN D'URGENCE DE POLITIQUES CAPABLES DE DÉFINIR UN NOUVEAU CONTRAT SOCIAL ENTRE CES DIVERSES FRANCE FRACTURÉES. »

La défense des minorités, la protection de l'environnement ou les grandes questions de société figurent ainsi au rang de problématiques centrales pour les citadins, quand les habitants de la France rurale ou périurbaine se montrent plus sceptiques. Pas tellement qu'ils soient d'affreux réactionnaires opposés au mariage pour tous, à la GPA (gestation pour autrui) ou à la lutte contre le réchauffement climatique, mais parce qu'ils ont du mal à voir ce que ces changements pourraient leur apporter concrètement. Pour la France du « *back office* », touchée comme l'ensemble de la société par le déclin du religieux et des grands idéaux, l'enjeu porte d'abord sur des questions matérielles de pouvoir d'achat.

Ce sentiment d'appartenir aux « perdants de la mondialisation » a par ailleurs renforcé chez une partie de cette France rurale et périurbaine les crispations autour des questions identitaires. Une partie de cet électorat estime que la libéralisation culturelle est allée trop loin. Face à ce qui lui apparaît comme un climat de relativisme absolu, elle réclame un retour à un ordre plus vertical.

Les débats actuels sur la culture « *woke* » sont symptomatiques de ce clivage entre deux visions opposées. Certains parlent de *« reconnaissance plus forte de toutes les minorités »*, et d'autres *« de retour d'une identité nationale forte »*. La candidature d'Éric Zemmour s'adresse de manière presque parodique à cette frange de l'électorat, qui exprime souvent en silence ce désir d'une « contre-révolution » culturelle.

Finalement, qu'est-ce qui réunit encore les Français ?

L'explosion, ces dernières années, du vote protestataire – Rassemblement national ou France insoumise, notamment – et de l'abstention, expressions d'une forme de colère d'une partie de l'électorat, est le signe d'une société profondément fracturée.

À l'aube de cette élection présidentielle, je suis frappé par la « brutalisation » des conflits, que le président de la République a, à l'instar des autres candidats, tendance à attiser plutôt qu'à apaiser.

C'est très préoccupant : la France a besoin d'urgence de politiques capables de définir un nouveau contrat social entre ces diverses France fracturées. La démocratie ne survivra pas longtemps à un tel niveau de défiance.

Comment les jeunes se situent-ils dans ce paysage politique ?

Élevés par une génération qui transmet ses doutes plus que ses convictions, les 18-24 ans sont dans la droite ligne des évolutions décrites précédemment. Avec une défiance peut-être plus grande encore que leurs parents pour la chose politique, comme en témoigne leur abstention massive à l'occasion des dernières élections locales.

Quel en sera l'impact sur l'élection présidentielle de 2022 ?

Il faudra regarder très attentivement le niveau de l'abstention, en particulier chez les jeunes. Ces derniers devraient être près d'un sur deux à rester chez eux ou à opter pour un vote protestataire. Cela devrait être également le cas, mais dans une moindre mesure, du reste de la population. Ce clivage entre une France « ouverte » et une France « fermée » se creusera encore peut-être davantage.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Le Nouvel Esprit du salariat***
  Sophie Bernard, PuF, 2020.
- ***La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie***
  Jean-Laurent Cassely et Jérôme Fourquet, Seuil, 2021.
- ***La Civilisation du cocon. Pour en finiravec la tentation du repli sur soi***
  Vincent Cocquebert, Arkhê, 2021.
- ***La Fracture. Comment la jeunesse d'aujourd'hui fait sécession***
  Frédéric Dabi et Stewart Chau, Les Arènes, 2021.
- ***Lost in Management, t. III, On ne change pas les entreprises par décret***
  François Dupuy, Seuil, 2020.
- ***Ce qu'embrasser veut dire***
  Jean-Claude Kauffmann, Payot, 2021.
- ***L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime***
  Odile Jacob, 2021.
- ***Le Grand Écart. Chronique d'une démocratie fragmentée***
  Pascal Perrineau, Plon, 2019.
- ***La révolution que l'on attendait est arrivée***
  Jean Viard, L'Aube, 2021.

Le classique à relire

- ***La Seconde Révolution française, 1965-1984***
  Henri Mendras, 1988, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1994.

Le coup de cœur de la rédaction

- ***Atlas des régions naturelles*, t. I**
  Éric Tabuchi et Nelly Monnier, Poursuite, 2021.

Podcasts, vidéos, articles en ligne

- ***Sur le site de l'Insee***
  - Élisabeth Algava et Nathalie Blanpain, « 68,1 millions d'habitants en 2070 : une population un peu plus nombreuse qu'en 2021, mais plus âgée », 2021.
  - France, portrait social 2020.
- ***Sur le site du Collège de France***
  « Comment est structurée la société française actuelle ? » (cours).
- ***Sur le site de la fondation Jean-Jaurès***
  - La France d'après. Débat entre Jean-Laurent Cassely, Jérôme Fourquet et Jérémy Peltier (vidéo, novembre 2021).
  - Les Français face à la consommation, (vidéo novembre 2021).

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« La France en révolutions. Modes de vie, télétravail, santé, politique »**
  Maud Navarre (coord.), *Sciences Humaines*, n° 334, mars 2021.
- **« Les métamorphoses de la société française »**
  Maud Navarre (coord.), *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 44, septembre-octobre-novembre 2016.
- **« Les 100 penseurs des sciences humaines »**
  Nicolas Journet (coord.), *Sciences Humaines*, hors-série Les Essentiels, avril-mai-juin 2018.

ABONNEZ-VOUS
SCIENCES HUMAINES

CHOISISSEZ VOTRE FORMULE

ABONNEMENT 1 AN PAPIER + DIGITAL Entourez le tarif choisi	11 mensuels	11 mensuels + 4 Grands Dossiers	11 mensuels + 4 Grands Dossiers + Accès Web
France	**54 €**	**69 €**	**99 €**
DOM TOM / Europe	**66 €**	**88 €**	**118 €**
Reste du monde	**73 €**	**98 €**	**128 €**

NB : pour les abonnements « Étudiants, Institutions, Entreprises » veuillez consulter nos tarifs en ligne ou écrire à serviceclients@scienceshumaines.fr

Abonnez-vous par téléphone : 03 86 72 07 00 Code 344

OU

Retrouvez toutes nos formules abonnements en scannant ce QRcode

Cochez les cases correspondantes :

OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de ..... €
Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par Virement BP Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 BIC CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Société .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex

Depuis l'étranger
à retourner dans une enveloppe AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - BP 256 - 89 0104 Auxerre Cedex France

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

© RMN GRAND-PALAIS

De son théâtre en vers à ses traités et contes philosophiques, Voltaire a laissé à la postérité une œuvre majeure, portant la marque de ses combats pour le triomphe de la raison contre les fanatismes.

RÉFÉRENCE

VOLTAIRE, LE PHILOSOPHE HEUREUX

Dès le soir du 7 janvier 2015, dans le froid de l'hiver parisien, des citoyens anonymes se recueillent spontanément en mémoire des victimes des attentats de *Charlie Hebdo*. Sur la place de la République, au milieu des bougies, sont déposés des exemplaires du *Traité sur la tolérance*, rédigé de la main de Voltaire deux-cent cinquante ans plus tôt. L'opuscule, redevenu subitement un symbole de la liberté d'expression contre l'obscurantisme et le dogmatisme religieux, voit ses ventes s'envoler cette année-là. Son illustre auteur n'aurait sans doute pas dédaigné l'hommage.

Dramaturge, philosophe, homme de lettres à la plume vive et acérée, familier des salons littéraires autant que défenseur de causes justes... Celui que Roland Barthes surnomma « *le dernier des écrivains heureux* », en référence à son ironie joyeuse, incarne à lui seul l'esprit des Lumières qui souffla sur l'Europe du 18e siècle.

LE TEMPS DES APPRENTISSAGES

Rien ne prédestinait ce fils de notaire à laisser une œuvre aussi foisonnante et éclectique, ni à fréquenter les grands esprits et monarques de son siècle. Né en 1694 dans une famille bourgeoise parisienne, les Arouet, le nourrisson est chétif. « *Je suis né tué* », dira Voltaire, qui entretint savamment le mystère tant autour de sa date réelle de naissance que de sa filiation, ne démentant pas ceux qui en faisaient le fils naturel d'un officier noble proche de la famille Arouet.

Après la perte de sa mère à l'âge de 7 ans, il est envoyé au collège Louis-le-Grand, tenu par les jésuites, où il côtoie la noblesse parisienne. Au sortir de ses « humanités », le jeune François-Marie Arouet est bien décidé à vivre de sa plume, au grand dam de son père. Celui-ci le presse de faire son droit, et pour cela, l'envoie à Caen. Malgré son peu d'enthousiasme à suivre la carrière paternelle, le jeune homme est ensuite envoyé à La Haye, où il devient secrétaire à l'ambassade de France aux Provinces-Unies. Mais c'est à Paris qu'il revient bientôt entamer sa carrière rêvée de dramaturge.

Car si Voltaire est passé à la postérité pour ses traités et contes philosophiques, c'est bien dans l'art de la tragédie qu'il souhaitait briller de son vivant. Il commet un *Œdipe* en 1714, mais il faudra trois ans pour voir monter la pièce à la Comédie-Française, la troupe du Français le sommant plusieurs fois de revoir sa copie. En attendant, le jeune Arouet fréquente la duchesse du Maine, dont la demeure, à Sceaux,

© JOSSE/LEEMAGE/CORBIS/GETTY

Portrait de Voltaire (1694-1778) à 24 ans par Nicolas de Largillière (1656-1746), musée du château de Versailles.

● ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

1694 : naissance de Voltaire.

1718 : premier séjour de Voltaire à la Bastille pour ses écrits satiriques contre le régent.

1726 : second séjour à la Bastille après un différend avec le chevalier de Rohan. Exil en Angleterre.

1728 : retour en France.

1734 : parution des *Lettres philosophiques*, interdites par les autorités royales.

Voltaire rejoint la marquise du Châtelet au château de Cirey en Champagne.

1746 : Voltaire élu à l'Académie française.

1747 : publication de *Zadig*.

1750 : départ de Voltaire à la cour de Frédéric II à Berlin.

1753 : fuite de la cour de Frédéric II.

1758 : acquisition de la propriété de Ferney.

1759 : publication de *Candide*.

1762 : début de l'affaire Calas.

1763 : publication du *Traité sur la tolérance*.

1764 : publication du *Dictionnaire philosophique*.

1766 : exécution du chevalier de La Barre.

1767 : publication de l'*Ingénu*.

1778 : mort de Voltaire.

PSEUDONYME

POURQUOI « VOLTAIRE » ?

François-Marie Arouet n'ayant jamais livré d'explication sur l'origine de son pseudonyme, nombreuses furent les hypothèses formulées sur ce choix. Selon l'hypothèse la plus répandue, Voltaire serait l'anagramme de « AROUET LJ » (soit « Arouet le jeune »), que l'on pouvait aussi transcrire en « AROVET LI » – le U s'écrivant V et le J s'écrivant I en lettres capitales latines. Une autre interprétation avance que Voltaire serait la contraction de l'adjectif « volontaire », en référence au surnom de « petit volontaire » donné par sa famille durant son enfance. Ce pseudonyme pourrait enfin être dérivé d'un nom de lieu : on peut y voir l'inversion du nom Airvault, petite commune située à proximité de Saint-Loup, berceau de la famille Arouet dans le Poitou [1]. Seule certitude : à ce jour, ce pseudonyme reste une énigme. ● J.C.

[1] François Jacob, *Voltaire*, Gallimard, coll.« Folio », 2015.

PORTRAIT

ÉMILIE DU CHÂTELET, FEMME DE SCIENCES ET COMPLICE INTELLECTUELLE

« Il faut pour lui faire sa cour/Lui parler de métaphysique/Quand on voudrait parler d'amour. » C'est par ces quelques vers, figurant dans sa pléthorique correspondance, que Voltaire évoque celle qui fut son amante et confidente durant une quinzaine d'années ❶. Émilie du Châtelet (1706-1749) fut en effet une femme de sciences à l'érudition reconnue par ses contemporains.

Au début du 18e siècle, le père de la future marquise du Châtelet, fit un choix audacieux pour son temps : s'écartant de l'enseignement alors dispensé aux femmes de la bonne société – lecture, morale et arts d'agrément –, il offrit à sa fille une large éducation, allant des sciences aux belles lettres. La jeune Émilie manifesta très tôt un goût prononcé pour les mathématiques, la physique et la métaphysique. Outre le latin, l'italien et l'espagnol, elle maîtrisait la langue anglaise, lisant les philosophes britanniques dans le texte.

Férue d'opéra, fréquentant tables de jeu et salons parisiens, É. du Châtelet entama sa liaison avec Voltaire en 1733. Menacé d'emprisonnement l'année suivante après la parution en France des *Lettres philosophiques*, Voltaire vint trouver refuge chez la marquise, au château de Cirey en Champagne, où ils vécurent une dizaine d'années.

É. du Châtelet joua un rôle déterminant dans l'évolution de la pensée voltairienne : auprès d'elle, l'homme de lettres élargit ses horizons, se muant progressivement en philosophe et s'intéressant aux disciplines scientifiques. É. du Châtelet, qui traduisit en français les travaux d'Isaac Newton, rédigea notamment avec Voltaire les *Éléments de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*. Quand, élu à l'Académie française en 1746, Voltaire quitta Mme du Châtelet pour rejoindre la cour de Versailles, elle resta sa complice et son interlocutrice privilégiée. Lorsque celle-ci meurt en 1749, à la suite d'un accouchement, Voltaire, dévasté par cette perte, écrit : *« J'ai perdu un ami de vingt ans. »* ● J.C.

❶ Pierre Milza, *Voltaire*, Perrin, 2015.

© FINE ART/HERITAGE/GETTY

Portrait de Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet (1706-1749), amie amante de Voltaire, par Marianne Loir (v. 1715-1769).

est devenue le foyer de l'opposition à la régence de Philippe d'Orléans. Le poète se voit attribuer des pamphlets contre le régent, ce qui le contraint à s'éloigner quelque temps de la capitale, avant d'être emprisonné près d'un an à la Bastille. Lorsqu'il en sort, en 1718, celui qui est devenu Voltaire *(p. 50)* a entamé l'écriture de *La Henriade*, pièce phare saluée par les spectateurs et la critique.

En 1726, Voltaire a une altercation avec le chevalier de Rohan-Chabot, membre de l'une des plus prestigieuses familles de la noblesse. L'anecdote est restée célèbre : au chevalier qui moquait son nom de plume, Voltaire aurait répondu : « *Monsieur, je commence mon nom et vous finissez le vôtre.* » Quelques jours plus tard, à la sortie d'un dîner chez le duc de Sully, Voltaire est rossé par des laquais du chevalier. Les nobles que le poète compte parmi ses amis lui opposent un refus poli lorsqu'il sollicite leur soutien dans l'affaire. Aucune enquête n'est diligentée contre le chevalier et – suprême injustice aux yeux de Voltaire – le clan des Rohan obtient même son arrestation.

L'EXIL ANGLAIS

De nouveau embastillé, Voltaire obtient la liberté contre la promesse de quitter Paris. Il sollicite lui-même l'autorisation de s'exiler en Angleterre, où il projetait déjà de se rendre en vue de faire imprimer une édition illustrée de *La Henriade*. Il fut souvent dit de Voltaire qu'il arriva en Angleterre en poète et en repartit en philosophe. De fait, cet exil anglais l'a bel et bien transformé. Voltaire scrute durant plus de deux ans le fonctionnement de la monarchie constitutionnelle britannique, fréquente les théâtres, se familiarise avec les travaux scientifiques d'Isaac Newton et la pensée philosophique de John Locke ❶...

Ce n'est qu'après son retour en France qu'il remanie ses notes et impressions ébauchées outre-Manche, présentées sous forme de lettres et publiées en 1734 sous le titre des *Lettres philosophiques*, parfois surnommées « lettres anglaises ». Voltaire y salue les développements du commerce, de la médecine, le pluralisme des idées présent dans la société britannique. Il ne faudrait néanmoins pas voir dans ces lettres un éloge systématique de l'Angleterre, *« île de la raison »*, face aux blocages de la France d'Ancien Régime. Loin de vouloir saper les fondements de la monarchie et de la société françaises, Voltaire tente plutôt de leur « *inoculer un peu de "britannisme" (...), pour s'affranchir du poids des traditions et des privilèges* », selon l'analyse du professeur de littérature Alain Niderst ❷. Voltaire perd toutefois son pari, la parution des *Lettres* en France lui valant aussitôt l'inimitié des puissants comme des autorités, si bien qu'il doit se réfugier en hâte chez sa maîtresse Émilie du Châtelet *(encadré)*.

Si les *Lettres philosophiques* apparaissent subversives, c'est aussi qu'elles

diffusent une idée alors neuve en Europe, irriguant bientôt l'ensemble des Lumières. Voltaire exalte l'idée du bonheur terrestre. Contre la philosophie pascalienne qui ne voit de salut que dans l'au-delà, Voltaire prend « *le parti de l'humanité* » ici-bas : les progrès de la médecine, du commerce, de la politique ne permettent-ils pas d'aménager la vie en société de sorte que chacun puisse accéder à sa part de bonheur ? De même Voltaire s'érige-t-il contre le « *divertissement* » pascalien – synonyme de fuite hors de soi dans des activités diverses, en vue d'oublier notre propre finitude et le malheur de la condition humaine. Voltaire affirme au contraire la nécessité de l'action : pour lui, seul l'acte est propre à nourrir la pensée, et les idées ne naissent que de l'interaction avec le monde extérieur.

LE TEMPS DES « GRANDES AFFAIRES »

Après la censure des *Lettres philosophiques* en 1734, Voltaire passe une décennie en Champagne, auprès de la marquise du Châtelet. Il est élu à l'Académie française en 1746.

En 1750, Voltaire part s'installer à la cour du roi de Prusse Frédéric II, avec lequel il entretenait déjà une correspondance. Mais, une fois à Berlin, Voltaire, qui avait vu en son hôte l'incarnation du « despote éclairé », se juge humilié par cet empereur qui le traite en simple amuseur de cour. Trois ans plus tard, définitivement brouillé avec son hôte, Voltaire fuit la Prusse. Mais, toujours interdit de séjour à Paris, il se réfugie à Genève, collabore à la monumentale *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, tout en entretenant une correspondance heurtée avec Rousseau *(encadré ci-contre)*.

Malgré ses déconvenues avec les monarques, Voltaire est un homme d'affaires avisé. Il sait faire fructifier les avoirs légués par son père, réalisant de juteuses opérations spéculatives notamment liées au fermage et au commerce colonial. En 1758, il acquiert une propriété à Ferney, près de Genève, investissant une partie de sa richesse dans la rénovation de son nouveau fief.

L'époque de Ferney est celle de *Candide*, paru en 1759, mais surtout celle des « grandes affaires » qui firent de Voltaire une figure de la défense des opprimés et le pourfendeur des fanatismes. La plus célèbre de ces grandes causes demeure probablement l'affaire Calas, à l'origine du *Traité sur la tolérance*. En 1761, à Toulouse, est découvert le corps pendu de Marc-Antoine Calas. Les soupçons se portent rapidement sur son père, le protestant Jean Calas, accusé d'avoir tué un fils qui aurait manifesté le souhait de se convertir à « *la vraie religion* » du catholicisme. Inculpé, Jean Calas fait appel auprès du Parlement de Toulouse, qui le condamne au supplice de la roue en 1762. Voltaire prend rapidement fait et cause pour la famille Calas, sa dénonciation publique de l'arbitraire de l'appareil judiciaire contribuant à la réhabilitation posthume du protestant toulousain.

> « SI L'ON ENTEND PAR LUXE TOUT CE QUI EST AU-DELÀ DU NÉCESSAIRE, IL EST UNE SUITE NATURELLE DES PROGRÈS DE L'ESPÈCE HUMAINE. »
>
> ● VOLTAIRE

DUEL

ROUSSEAU-VOLTAIRE, L'HISTOIRE D'UNE LONGUE QUERELLE

Au milieu du 18e siècle, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau se livrent un long duel intellectuel par missives croisées. Le temps de l'admiration a pourtant précédé celui des dissensions. Le jeune Rousseau est en effet un lecteur assidu de son aîné, ainsi qu'il le dévoile dans ses *Confessions* : « *Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étais enchanté.* »

De la polémique sur le luxe… Le premier acte de la querelle se déroule en 1750, lors de la parution du *Discours sur les sciences et les arts*. « *La corruption des mœurs accompagne toujours le développement des sciences et des arts* », y affirme Rousseau, s'en prenant à toute forme de luxe : « *Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique.* »

La vision de Voltaire est diamétralement opposée : dans ses *Lettres philosophiques* déjà, il se faisait le défenseur des arts, louant également le confort matériel permis par la prospérité économique. Il répond frontalement à Rousseau dans son *Dictionnaire philosophique* : « *Si l'on entend par luxe tout ce qui est au-delà du nécessaire, il est une suite naturelle des progrès de l'espèce humaine ; et, pour raisonner conséquemment, tout ennemi du luxe doit croire avec Rousseau que l'état de bonheur et de vertu pour l'homme est celui, non de sauvage, mais d'orang-outang.* »

…au débat sur l'origine des inégalités. En 1755, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* ouvre le deuxième acte du duel. Rousseau y soutient sa thèse de l'être humain naturellement bon, perverti par la civilisation. Voltaire lui adresse une lettre teintée d'ironie : « *J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain (…). On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage.* »

Le séisme de Lisbonne. Leur joute épistolaire atteint son apogée après le séisme de Lisbonne, en novembre 1755. Voltaire compose un *Poème sur le désastre de Lis-*

bonne en hommage aux victimes, auquel Rousseau réagit vivement. Pour lui, la catastrophe illustre la responsabilité de l'humain dans son propre malheur : « *Convenez que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés (...), plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre et peut-être nul.* »

Le théâtre, dernier acte de la querelle. Voltaire réside alors à Genève, où il accueille d'Alembert en vue de la rédaction de l'article de l'*Encyclopédie* consacré à la ville. D'Alembert y loue la tolérance religieuse des pasteurs genevois, tout en regrettant leur rigorisme interdisant le théâtre. Rousseau réplique en 1757 dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, se prononçant contre l'implantation d'un théâtre – plus susceptible d'exalter les passions que la raison – dans le petit État de Genève. S'ensuivent de vifs échanges annonçant la rupture définitive de Rousseau avec les Encyclopédistes et Voltaire. Rousseau clôt la houleuse relation épistolaire qui le lie à son aîné en lui adressant cette phrase : « *Je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu.* » Les deux philosophes meurent en 1778, à quelques semaines d'intervalle. Tous deux sont transférés au Panthéon au cours de la Révolution française, où ils reposent toujours, face à face. ● J.C.

Entretemps, « le patriarche de Ferney » rédige son *Dictionnaire philosophique portatif*, dont la publication, en 1764, déchaîne les passions, à l'instar des *Lettres philosophiques* trente années plus tôt. Voltaire, en adepte de bons mots et de formules lapidaires, inscrit alors sur chaque lettre de sa pléthorique correspondance la mention ECRLINF, contraction de l'expression « Écraser l'infâme », désignant l'Église dans ce qu'elle a de plus intolérant et dogmatique. Pour anticlérical qu'il soit, le philosophe n'est pourtant pas athée. Son déisme, souvent dépeint par la métaphore du « Dieu horloger », reconnaît un Être suprême, grand ordonnateur de la matière et de l'Univers, lequel ne communique toutefois pas avec les humains comme dans les religions révélées.

Somme d'articles éclatés – « Christianisme », « Liberté de penser », « Persécution »... – le *Dictionnaire philosophique* constitue une charge virulente contre l'institution ecclésiastique. À l'inverse de la volumineuse *Encyclopédie*, le format « portatif » du *Dictionnaire* le rend en outre facile à consulter, et c'est bien là le danger pour ses contempteurs. « *La démarche de Voltaire postulait un droit au discours hétérodoxe (...), porté sur la place publique dans une œuvre littéraire attrayante* », note ainsi l'universitaire Christiane Mervaud [3].

Le *Dictionnaire* est aussi lié à une autre de ces « grandes affaires » dans lesquelles s'implique le philosophe. En 1765, le chevalier de La Barre refuse ostensiblement de se découvrir au passage d'une procession religieuse. Accusé d'avoir entonné des chants impies et d'avoir de « *mauvaises lectures* » – dont le fameux portatif de Voltaire –, le chevalier est condamné à mort puis exécuté en 1766. Son exemplaire du dictionnaire voltairien sera par la suite brûlé avec son corps. Le jeune homme « *est mort dans les plus horribles supplices pour avoir chanté des chansons et n'avoir pas ôté son chapeau* », s'insurge alors Voltaire, dénonçant la disproportion de la peine par rapport au délit, dans sa *Relation de la mort du chevalier de La Barre*.

En 1778, affaibli par l'âge et la maladie, Voltaire est de retour à Paris pour la création de sa dernière tragédie, *Irène*. Acclamé dans les rues de la capitale, il séjourne à l'hôtel de la Villette, où il compte parmi ses hôtes madame Necker, Turgot ou encore Benjamin Franklin. Mais c'est à Ferney que le philosophe s'éteint la même année, à l'âge de 84 ans. Loin de condamner ses propres œuvres, comme l'y enjoint l'Église, Voltaire déclare mourir « *en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas ses ennemis, et en détestant la superstition* ».

● **JUSTINE CANONNE**
JOURNALISTE INDÉPENDANTE

POUR ALLER PLUS LOIN...

QUELQUES ŒUVRES DE VOLTAIRE

- ***Dictionnaire philosophique***
  6e éd., 1769, Actes Sud, 2012.
- ***Correspondance choisie***
  LGF, 1997.
- ***Traité sur la tolérance***
  1763, Flammarion, coll. « GF », 2017.
- ***Lettres philosophiques***
  1733, Flammarion, coll. « GF », 2019.

QUELQUES BIOGRAPHIES, REVUES ET OUVRAGES CONSACRÉS À VOLTAIRE

- ***Voltaire***
  François Jacob, Gallimard, coll. « Folio », 2015.
- ***Voltaire en son temps***
  René Pomeau, 2 t., Fayard/Voltaire Foundation, 1995.
- ***Dictionnaire général de Voltaire***
  Raymond Trousson et Jeroom Vercruysse (dir.), 2003, rééd. Honoré Champion, 2020.
- ***Cahiers Voltaire***
  Revue éditée par la société Voltaire.
  http://societe-voltaire.org/cv.php
- ***Revue Voltaire***
  Presses de l'université de Paris-Sorbonne.
  https://sup.sorbonne-universite.fr/catalogue/collections/revue-voltaire

1 Christophe Cave et Catriona Seth, « Voltaire, anglophile et/ou anglophobe ? », *Revue Voltaire*, n° 13, 2013.
2 Alain Niderst, « Les *Lettres anglaises* de Voltaire, une vulgarisation méthodique et imprudente », *Revue d'histoire des sciences*, t. XLIV, n° 3-4, 1991.
3 Christiane Mervaud, « Le Dictionnaire philosophique, combats et débats », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 95, 1995/2.

© SAMUËL BERTHET

● **FRANÇOIS DOSSE**
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

L'anthropologue Claude Lévi-Strauss rencontra le peuple des Nambikwaras

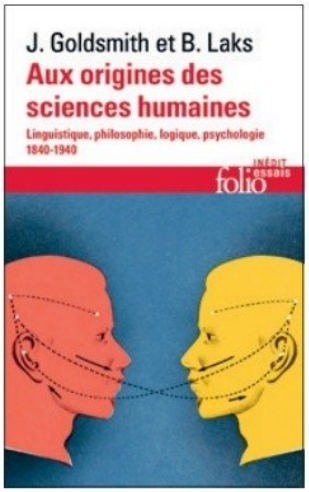
Le 16 juin 1936, après avoir parcouru 500 kilomètres avec ses compagnons d'expédition, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss parvient près des chutes d'Utiarity, dans l'ouest du Brésil. Il installe son campement sur le Rio Papagaio. Saisi, il voit sur l'autre rive deux corps nus : des Nambikwaras qui lui apparaissent, plus encore que les Caduveos et Bororos, comme le berceau de l'humanité. Alors qu'on les lui avait présentés comme de sauvages cannibales, il découvre à leur contact bienveillance, curiosité et esprit collaboratif. La description du mode de vie de ces peuples amérindiens donnera lieu à la publication une vingtaine d'années plus tard, en 1955, de *Tristes tropiques*, ouvrage culte.

Paradoxalement, ce livre est considéré par son auteur comme un pis-aller dans une carrière qui tarde à se réaliser. Il paraît dans la nouvelle collection « Terre humaine » lancée par Jean Malaurie chez Plon, qui a pour originalité de transgresser la frontière entre littérature et sciences humaines pour atteindre le grand public : l'ambition de cette collection est de désenclaver le savoir savant pour parvenir à une connaissance universelle et faire connaître la diversité des civilisations au travers de leurs modes de vie à partir d'une écriture soignée, littéraire. *Tristes tropiques* connaît aussitôt un succès retentissant, au point de représenter pour toute une génération un véritable appel des tropiques, comme il y a eu *L'Appel de la forêt* de Jack London. Ces sociétés primitives sont soudain perçues comme un trésor caché, à appréhender avec d'autant plus de ferveur qu'elles ne sont plus envisagées comme un simple exotisme mais comme le trésor d'une humanité en voie de disparition sous les coups de la modernité. Davantage qu'un supplément d'âme, ce miroir d'une humanité non pervertie offre aux Occidentaux une image fantasmée de débuts heureux, en symbiose avec la nature. On découvre une vision du monde non européocentrée, en rupture avec la conception dominante d'une évolution historique linéaire fondée sur le modèle occidental.

> **Davantage qu'un supplément d'âme, ce miroir d'une humanité non pervertie offre aux Occidentaux une image fantasmée de débuts heureux, en symbiose avec la nature.**

Avec *Tristes tropiques* s'ouvre un moment ethnologique où le regard sur l'autre est privilégié et où prédomine une pensée plus spatiale que temporelle. C'est aussi le début d'un âge d'or pour les sciences humaines qui profitent de l'espoir que fait naître C. Lévi-Strauss en découvrant un invariant dans les pratiques humaines, celui de la prohibition de l'inceste, qui vaut comme loi sociale à la manière de la loi de la gravité pour les sciences physiques. Les sciences humaines bénéficient alors de ce que Pierre Nora qualifie de « *deuil éclatant de la littérature* », supplantée par un savoir sur le social à forte composante politique.

L'enthousiasme est toutefois si grand et unanime qu'il ne pouvait aller sans quelques malentendus. Certains se contenteront d'un bain d'exotisme, ce qu'exécrait C. Lévi-Strauss. Le quiproquo le plus flagrant reste le prix qui lui est attribué le 30 novembre 1956 par le jury de la Plume d'or qui récompense les livres de voyage et d'exploration : alors que l'ouvrage commence par le fameux, « *Je hais les voyages et les explorateurs* », *Tristes tropiques* l'emporte d'une courte tête (5 voix contre 4 à Jean-Claude Berryer pour, *Au royaume de l'éléphant blanc* !). ●



• ***Aux origines des sciences humaines. Linguistique, philosophie, logique, psychologie (1840-1940)***
John Goldsmith et Bernard Laks, Gallimard, coll. « Folio », 2021, 1008 p., 12,30 €.

NAISSANCE D'UNE SCIENCE MODERNE DE L'ESPRIT

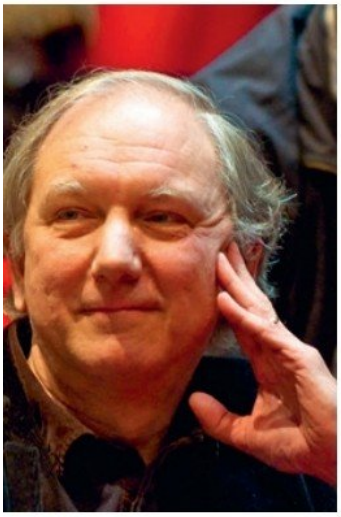
Deux linguistes revisitent l'histoire de leur discipline, pour rendre compte de l'émergence d'une nouvelle conception de l'esprit humain au 20e siècle. Ils déconstruisent par la même occasion bien des idées reçues sur la marche des sciences.

L'ouvrage entend faire date, il pourrait bien être à la hauteur de ses ambitions. *Aux origines des sciences humaines* est une somme magistrale sur l'histoire des idées, du milieu du 19e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale – un deuxième tome a été annoncé pour la période ultérieure. Dès l'introduction, il est clair que ce ne sera pas une simple compilation de biographies de chercheurs, ni un récit scolaire sur la marche des sciences. John Goldsmith et Bernard Laks proposent d'emblée une réflexion critique sur l'histoire de la recherche en sciences humaines. Ils remettent en question des acquis aussi convenus que l'origine d'une théorie, le crédit que l'on peut accorder à tel ou tel savant pour l'avoir portée, ou encore son influence dans un champ disciplinaire et au-delà. Ils interrogent le lien entre le renouvellement des idées et celui des générations de chercheurs ; ils discutent du poids du contexte – personnel, social, culturel, politique… – sur le travail universitaire. Le propos est large et en même temps pointu. Dès les premiers chapitres, toute une galerie de personnages défile sous nos yeux. Ils débattent, s'enrichissent mutuellement, se disputent ou font au contraire alliance.

COCKTAIL PARTY

L'ouvrage est conçu comme « *une immense agora atemporelle où chercheurs et penseurs des choses de l'esprit s'assemblent pour participer à une gigantesque discussion* ». L'image pourrait être empruntée au théoricien de la littérature Kenneth Burke, qui comparait la recherche scientifique à une *cocktail party* ❶. Lorsque vous arrivez, les discussions battent déjà leur plein, dans de petits groupes qui ne communiquent pas forcément entre eux. Personne ne peut vous résumer tout ce qui a été dit, ni même avoir une vue d'ensemble. Alors vous essayez de prendre le train en marche ; vous écoutez et, quand vous pensez avoir saisi les enjeux d'un échange, vous intervenez. Une personne vous répond, quelqu'un d'autre répond à cette réponse, vous reprenez l'argument au vol, attirez peut-être l'attention d'un groupe voisin… Des discussions sans fin s'ensuivent, jusqu'à ce que vous deviez partir. Et tandis que vous vous éloignez, vous entendez l'écho des débats qui se poursuivront sans vous, même si certains de vos arguments continueront peut-être à circuler. L'idéal serait qu'un regard panoptique ait tout enregistré et retrace le fil des discussions. C'était précisément le rêve de J. Goldsmith et B. Laks, au milieu des années 1990, constatant l'inexistence d'une telle synthèse.

Les quelque mille pages qui composent l'ouvrage sont donc le fruit de vingt-cinq années de travail, et même de toute une vie consacrée aux sciences humaines. S'il fallait en retenir une thèse générale, ce serait



© DR

LES AUTEURS

John Goldsmith est professeur émérite en sciences du langage à l'université de Chicago. Spécialisé en phonologie (étude du système des sons dans les langues), il a notamment travaillé sur les langues à tons africaines et sur l'histoire de la linguistique.

Bernard Laks est également professeur émérite, à l'université de Paris-X, phonologue et spécialiste de sciences cognitives.

la suivante : au début du 20e siècle, les recherches sur l'esprit humain peuvent être considérées comme « *le passage d'un* mentalisme soft *à un* mentalisme hard ». Concrètement, l'idée que la pensée puisse être analysée comme une sorte d'esprit ou de conscience pure, irréductible à des contingences matérielles, s'étiole au profit d'une vision plus mécaniste. Nos pensées, représentations, croyances ou encore intentions, sont davantage appréhendées comme une machinerie, dotée de rouages et de systèmes que l'on pourrait décrire précisément. Les sciences du langage jouent un rôle majeur dans cette inflexion : en s'écartant de recherches traditionnellement consacrées à l'histoire des langues – souvent éteintes – pour s'intéresser davantage au fonctionnement du langage lui-même, à son caractère systématique, à sa dynamique et à son évolution, elles sont peu à peu apparues comme une nouvelle fenêtre ouverte sur la pensée humaine. C'est d'ailleurs pourquoi le langage devient si discuté, au tournant du 20e siècle, en psychologie, en philosophie ou même en logique.

SANS DÉBUT NI FIN

Mais résumer cet ouvrage à une thèse aussi générale ne serait pas lui rendre justice, tant il montre au contraire que la réalité se niche dans les détails. Même sur une période circonscrite à une centaine d'années, l'histoire des sciences humaines apparaît comme une toile, faite de réseaux et de ramifications, de divergences et de convergences, d'individus et de regroupements… En toile de fond, J. Goldsmith et B. Laks s'opposent à une vision trop héroïque de la marche des sciences, d'après laquelle quelques génies « galiléens » auraient – seuls contre tous – bouleversé les dogmes et les consensus, pour imposer un nouveau cadre d'analyse. Ce récit est souvent une réécriture *a posteriori* de l'histoire, parfois porté par les acteurs qui ont prétendu incarner la révolution en question. Comme le montrent les auteurs avec humour, chaque nouvelle génération de chercheurs a par exemple proclamé être la première à faire de sa discipline une véritable science, rigoureuse et objective, libérée des interprétations jugées sauvages de ses aînés. Et ça recommence immanquablement tous les vingt ans ! Mais lorsqu'on se plonge dans les archives et dans une sorte de microhistoire des idées, la continuité paraît finalement plus importante que les ruptures revendiquées.

Certains travaux de recherche sont certes plus lus que d'autres, ou marquent davantage les esprits ; quelques professeurs ont un plus grand nombre d'élèves, ou une position institutionnelle qui leur assure une plus grande influence… Mais leurs théories sont toujours le fruit d'autres travaux, cités de façon plus ou moins explicites, ou parfois même passés sous silence. « *On n'abandonne jamais vraiment les idées antérieures,* insistent les auteurs. *Elles ne cessent de nous accompagner, souvent de se renforcer, et sont de moins en moins perceptibles consciemment, et ce forclôt leur discussion.* » Ces théories se nourrissent aussi d'échanges avec de prestigieux rivaux restés dans les annales, comme avec des anonymes tombés dans l'oubli. Elles se moquent des frontières disciplinaires et sont alimentées par le contexte au sens large. Raconter leur histoire de façon exhaustive est donc à certains égards impossible : J. Goldsmith et B. Laks reconnaissent qu'ils ne peuvent pas tout savoir, tout reconstituer. Leur analyse gravite autour des sciences du langage européennes et américaines ; elle néglige d'autres courants de pensée – comme le postmodernisme, l'existentialisme… – ainsi que la sphère extraoccidentale. Elle n'en reste pas moins l'une des introductions les plus complètes et originales aux sciences humaines de ces dernières années. ● **FABIEN TRÉCOURT**

1 Randy Harris, « *Review of Battle in the Mind Fields*, by John A. Goldsmith and Bernard Laks », *Language*, vol. XCVII, n° 1, mars 2021.

SOCIOLOGIE

• ***Au cœur de la sociologie Émergence et liens micro-macro***
Pierre Moessinger, Hermann, 2021, 226 p., 25 €.

Renouer les fils cassés de la sociologie

Rares aujourd'hui sont les chercheurs qui s'aventurent à revisiter les fondements théoriques de la sociologie. Ce livre est donc une exception et la thèse défendue est claire : l'auteur invite à dépasser les clivages anciens pour faire place à une sociologie des émergences. Selon P. Moessinger, deux alternatives pèsent sur la sociologie depuis trop longtemps. La première oppose les partisans de l'individualisme à ceux qui penchent vers le holisme. Une seconde ligne de partage intervient entre les tenants d'une approche phénoménologique, attentive à la façon dont les gens comprennent le monde dans lequel ils vivent, et ceux qui défendent une approche positiviste s'efforçant, à l'aide de chiffres notamment, d'objectiver le social. Max Weber et Raymond Boudon incarneraient le paradigme individualiste-phénoménologique, Emile Durkheim et Pierre Bourdieu, celui qui associe holisme et positivisme. Afin de dépasser cette dualité séculaire, P. Moessinger commence par rappeler le principe selon lequel un ensemble peut être doté de qualités que ses parties ne possèdent pas. C'est le principe de l'émergence. L'eau par exemple a des propriétés comme la liquidité qui ne sont pas celles de ses molécules. Il en va de même pour la société et les individus qui la composent. P. Moessinger ajoute que, sans des individus capables de comprendre et d'agir, une société ne pourrait fonctionner et évoluer. C'est donc en prenant au sérieux l'interaction entre les différents niveaux du social (micro et macro), mais aussi entre les différents systèmes (économiques, politiques, culturels…), que l'on peut espérer comprendre l'émergence des faits sociaux. La thèse est étayée par de nombreuses métaphores destinées à convaincre de la justesse du propos. S'il est clair et rigoureux, l'essai peine néanmoins à convaincre. Il y a deux raisons à cela. La première est que les positions attribuées aux sociologues emblématiques des modèles fondateurs sont discutables. Il n'y a pas consensus aujourd'hui, par exemple, sur le fait que le point de vue de M. Weber soit réductible à une forme d'individualisme. Second défaut : P. Moessinger oublie les tentatives déjà existantes de mettre les interdépendances et les émergences au centre du raisonnement sociologique. C'était pourtant le cas des travaux de Norbert Elias, d'Anthony Giddens et, à sa manière, d'Edgar Morin. L'auteur aurait pu les convoquer et les discuter, ce qui lui aurait permis de mettre en relief l'originalité du point de vue qu'il défend.

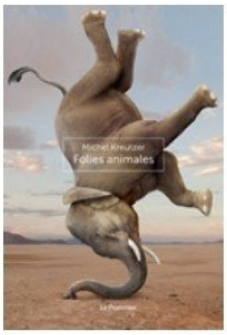
● **CLÉMENT LEFRANC**

• ***Temps inquiets. Réflexions sociologiques sur la condition juive***
Dominique Schnapper, Odile Jacob, 2021, 288 p., 24,90 €.

Les habits neufs de l'antisémitisme

Il s'agit d'un recueil d'articles qui en bonne partie datent des années 1980, et les plus récents, rédigés entre 2016 et 2019, ne sont pas les plus optimistes. En effet, l'auteure soutient principalement deux thèses. La première est qu'à la différence des Israélites d'avant la Seconde Guerre mondiale, les Juifs savent désormais qu'en France comme ailleurs la sérénité et la sécurité ne sont jamais définitivement acquises pour eux. L'histoire leur a montré que tout était possible, qu'il y a comme un destin collectif et que le mal n'a pas de limites. Certes, y compris en France, l'antisémitisme est une constante de l'histoire européenne. Mais ce pays était celui de l'émancipation, le premier à accorder une pleine égalité aux Juifs (1791) et, avec l'affaire Dreyfus, celui où la moitié de l'opinion s'était levée pour défendre un officier juif innocent. Néanmoins, on criait « mort aux Juifs » dans les rues de Paris dans les années 1930, et 75 000 Juifs seront déportés vers les camps nazis durant la guerre mondiale. Plus récemment, entre 2003 et 2018, douze meurtres ouvertement antisémites ont été relevés en France, et c'est un phénomène sans précédent selon D. Schnapper. La seconde thèse est que toute montée d'antisémitisme traduit une crise de la démocratie. Or, explique-t-elle, nous vivons un moment d'affaiblissement du civisme, un moment de délitement de la société où aucune autorité n'apparaît comme légitime, un moment où un certain Dieudonné « *trouve un écho parmi les jeunes issus de l'immigration* », et où, selon D. Schnapper, « *l'enseignement de la Shoah est devenu impossible dans les établissements où dominent ces populations* ». Nous sommes entrés dans des « *temps inquiets* ». Parmi les pages du livre, les plus inédites offrent un essai comparatif sur la condition juive en France, aux États-Unis et en Argentine, tandis que le cas du Venezuela est examiné à part. ● **GÉRALD GAILLARD**

ÉTHOLOGIE



• ***Folies animales***
Michel Kreutzer,
Le Pommier, 2021,
228 p., 19 €.

Félins assassins et chameaux déprimés

Un chien « déprimé » quand son maître part en vacances, un chat « hyperactif » qui bondit partout sans raison : nous avons tendance à attribuer à nos animaux domestiques les mêmes troubles qu'aux humains. Dans cet inventaire bien documenté et illustré, l'éthologue Michel Kreutzer nous apprend tout d'abord à distinguer les « *folies naturelles* » des animaux en liberté des pathologies induites chez les animaux domestiques ou vivant en captivité. En effet, selon l'auteur, les comportements violents ou étranges des animaux sauvages obéissent souvent à une logique de survie ou de reproduction. Si les lions mâles tuent les petits d'une femelle, par exemple, c'est en général dans l'optique d'arrêter son allaitement et pouvoir s'accoupler avec elle. Il ne s'agit donc pas de conduites pathologiques, mais plutôt de pulsions vitales. En revanche, chez des espèces enfermées dans des zoos ou domestiquées, on peut bel et bien observer des conduites ressemblant aux pathologies humaines : des ours qui tournent en rond dans leur cage ou qui se balancent en permanence, des perroquets qui arrachent leurs plumes, des lionnes qui abandonnent leur progéniture, des chiens qui se mordent la queue. Ces comportements peuvent faire penser aux troubles obsessionnels compulsifs, dépressions, syndromes dissociatifs, phobies et autres pathologies humaines. Plus particulièrement chez les animaux domestiques, on constate une évolution de leurs comportements. Chez les moutons par exemple, on a observé une diminution de 24 % de la taille de leur cerveau depuis leur domestication et une moins grande réactivité émotionnelle. En vivant dans un milieu protégé, les défenses naturelles des animaux s'affaiblissent. À force de les apprivoiser, ne serions-nous pas en train de les rendre de plus en plus fragiles ? En tout cas, à constater le nombre croissant d'éducateurs et de psychologues canins, on peut se poser la question... ● **MARC OLANO**

sciences HUMAINES
scienceshumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION

Représentante légale et Directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière
Magali El Mehdi - Sandra Millet

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete
Rédacteur en chef adjoint
Christophe Rymarski,
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

RÉDACTEURS
• Hélène Frouard
Cheffe de la rubrique *Actualités*,
helene.frouard@scienceshumaines.fr
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard
Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême : 03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable
sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21
Comptabilité
Ophélie Keskas : 03 86 72 07 02
Sandra Millet : 03 86 72 17 38

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais - 77590
Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture :
© Florence Levillain / Signatures

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart Sciences Humaines est broché sur une partie des magazines.

HISTOIRE

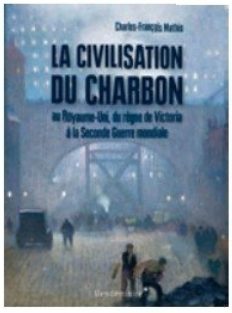
• ***Histoire de la société française 1968-1995***
Xavier Vigna, La Découverte, coll. « Repères », 2021, 128 p., 10 €.

Trente années de changements rapides

Cette synthèse réalise le tour de force de passer en revue les grandes étapes de l'histoire de la société française sur trente ans, de mai 1968 au mouvement social de 1995 contre le plan Juppé. Parcourant à grandes enjambées le paysage social de l'Hexagone en mutation rapide, l'auteur brosse un portrait des classes sociales, des professions, des rapports de genre et de générations. Il évalue l'impact des grandes évolutions structurelles sur la société, avec l'urbanisation, la désindustrialisation, la chute de la pratique religieuse, les pratiques de consommation, du monde du travail, la carrière, la sexualité, le féminisme, la famille, l'éducation, les loisirs, la vie quotidienne... De ce panorama, plusieurs points méritent d'être soulignés. Premièrement, il insiste sur les multiples fractures qui lézardent la maison France, à mesure que la pratique du catholicisme s'effondre, que les campagnes se vident, que la population vieillit, que le pays se désindustrialise. Deuxièmement, il constate que les transformations sociétales se font souvent au détriment de certaines catégories socioprofessionnelles comme les agriculteurs et les ouvriers qui du coup se sentent menacés. D'où les violences qui ont émaillé le processus de désindustrialisation.

Ayant à cœur de retracer la petite histoire dans le grand récit, l'auteur braque les projecteurs sur des segments de la population française ignorés comme les handicapés et leurs mobilisations, tout en s'intéressant aux mutations de l'intime (religion, sexualité, libération des corps, éclatement partiel du modèle familial). Privilégiant une approche délestée de considérations idéologiques, l'auteur note un certain conservatisme de la société française sur ces sujets, en dépit des profondes transformations accomplies.

● **TIGRANE YÉGAVIAN**



• ***La Civilisation du charbon***
Charles-François Mathis, Vendémiaire, 2021, 556 p., 26 €.

Histoire d'un mythe national

Il existe bien des histoires du charbon. Elles rappellent toutes à quel point ce combustible fut indispensable à la puissance britannique au 19e siècle. Le charbon fut un enjeu aussi crucial dans les luttes opposant les mineurs aux capitalistes, et les colonisés aux colons, que décisif dans la première révolution industrielle et la production des gaz à effet de serre responsables du présent réchauffement climatique. On croyait dès lors tout savoir de ce minerai. Or, l'ouvrage de Charles-François Mathis dévoile une autre histoire du charbon. L'auteur montre comment le charbon s'est infiltré dans les moindres aspects de la vie quotidienne de la Grande-Bretagne entre 1800 et 1950, jusqu'à assurer 95 % des besoins énergétiques du pays en 1900. Les jeunes filles bien éduquées devaient savoir allumer un foyer et économiser le « diamant noir », tout en estimant sa valeur pour l'acheter à prix correct aux colporteurs, et gare au mari qui se serait mêlé de ces affaires-là. Les sujets de sa glorieuse majesté apprenaient à vénérer le « roi charbon » (*king coal*), source de la toute-puissance de leur nation. Mais ces sentiments de reconnaissance pouvaient être questionnés quand les prix s'envolaient et que les nécessiteux grelottaient. C'est la vie des gens ordinaires dans un monde gris que restitue l'historien avec force détails. Ce faisant, bien des points de l'histoire environnementale prennent un nouveau relief : peut-on réussir une transition énergétique, de la houille polluante vers l'électricité ou le gaz, quand le charbon est élevé au rang de mythe national ? Comment estimer l'horizon du manque, alors que nul ne sait quand les ressources pourraient se tarir ? Quel est le juste prix d'un minerai devenu indispensable à la simple survie ? Comment vit-on dans des maisons conçues pour le charbon, autour d'un foyer ouvert, en s'efforçant de tenir les cendres à distance et la chaleur au plus près du corps ? Enfin, comment sortir d'un imaginaire entretenu dès la plus tendre enfance, jusque dans les manuels scolaires, exaltant le charbon comme un don fait par Dieu ou la Nature à un peuple prédestiné à régner sur le monde ? ● **LAURENT TESTOT**

COMMUNICATION

• ***Hier, journalistes. Ils ont quitté la profession***
Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat, Entremises, 2021, 128 p., 7,95 €.

Le journalisme n'est plus ce qu'il était

Quinze ans : telle est aujourd'hui la durée moyenne d'une carrière de journaliste. Sur les onze dernières années, le nombre de détenteurs de la carte de presse a chuté de près de 10 %. Comment expliquer ce désamour pour une profession qui peut encore faire rêver ? Le sociologue Jean-Marie Charon a interrogé une cinquantaine de journalistes ayant récemment quitté le métier. Le chercheur est frappé par leur jeunesse : « *une petite moitié a 35 ans ou moins* ». Ce désenchantement express est parfois la contrepartie d'une vision idéalisée de la profession. Certains s'imaginaient en Tintin reporter parcourant le monde. Non seulement ils n'ont pas trouvé cela, mais ils ont dû pratiquer l'activité dans des conditions pénibles : « *clouée à un bureau onze heures par jour pour réécrire des communiqués* », « *une charge de travail énorme* », « *des horaires contre-nature* », « *un salaire insuffisant* », et ainsi de suite. Parfois, c'est un *burnout* qui pousse à changer de voie. La précarité du travail « à la pige » rend également difficile de concilier vie privée et vie professionnelle. C'est un frein en particulier pour les femmes, majoritaires dans le panel, qui sont de plus exposées au harcèlement au travail et à l'effet négatif du « plafond de verre » sur leur carrière. ● **FLORINE GALÉRON**

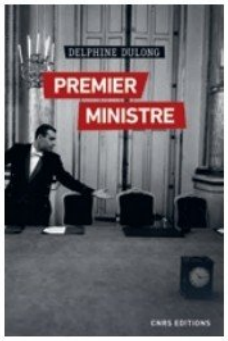
EN LIGNE

Les révolutionnaires sont sur la Toile

Connaissez-vous Aoua Keita ou Joseph Alcantara ? La première, née au Mali en 1912, fut à la fois sage-femme, militante anticolonialiste et féministe. Un prix porte aujourd'hui son nom. Le second, né en 1921 dans l'Aude, fut cuisinier, militant antifranquiste et maquisard, abattu par les Allemands en 1944. Comme des centaines de milliers d'autres militants, leurs biographies sont accessibles en quelques clics sur le site *Le Maitron*. Bien connu des historiens, ce dictionnaire des militants a été lancé après la Seconde Guerre mondiale par l'historien Jean Maitron – d'où le nom de ce qui est aujourd'hui le plus grand dictionnaire biographique de langue française. À l'origine enseignant, J. Maitron prépare à partir de 1945 une thèse consacrée au mouvement anarchiste français – ce qui lui vaut l'attention particulière de la Préfecture de police... Il entre au CNRS en 1958 puis à l'université en 1963. Le premier volume de ce qui était au départ un *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* paraît en 1964. L'œuvre, monumentale, s'enrichit considérablement au fil des ans, en s'ouvrant au mouvement ouvrier international. Il se décline aujourd'hui en de nombreux dictionnaires spécifiques, consacrés aussi bien au milieu anarchiste qu'aux membres du Komintern, aux militants des industries électriques et gazières qu'aux femmes de combat. Publié sous forme papier, puis en CD-rom *Le Maitron* est aujourd'hui accessible gratuitement en ligne. De Henri Abaléo, militant anarchiste américain de la fin du 19e siècle, à Zhixin Zhu, révolutionnaire chinois proche de Sun Yat-Sen, le site permet de découvrir les biographies de centaines de milliers de militants, en France comme ailleurs. ● **HÉLÈNE FROUARD**

• **WWW.MAITRON.FR**

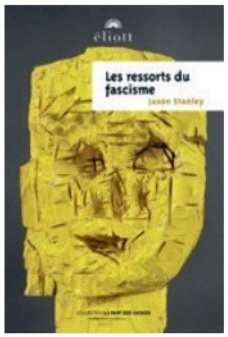
SCIENCE POLITIQUE



• ***Premier ministre***
Delphine Dulong, CNRS, 2021, 392 p., 25 €

Président ou ministre : qui gouverne ?

Combien d'entre nous le savent-ils ? La Constitution française confie des pouvoirs au président de la République, non pour gouverner mais en principe pour arbitrer. C'est au Premier ministre que revient le soin de diriger le gouvernement et d'entretenir les relations avec les forces vives de la société (Parlement, syndicats, représentants des collectivités locales…). En pratique, la frontière entre les deux fonctions est floue. Lorsqu'un des deux acteurs prend le pas sur l'autre, le second risque de perdre en efficacité et en prestige. Pour illustrer ce théorème, Delphine Dulong a mené l'enquête sur soixante ans de vie politique française. À l'aide d'archives et de témoignages, elle montre que, quelle que soit la couleur politique des uns et des autres, le scénario est à peu près toujours le même. Il se caractérise par deux faits majeurs : une volonté affichée du Premier ministre d'assurer l'unité de son gouvernement et une subordination formelle au Président. Ces acteurs politiques de premier plan possèdent cependant de nombreuses marges de manœuvre pour assumer pleinement voire étendre leurs pouvoirs et leurs zones d'influence. Le choix, par exemple, d'un Premier ministre doté d'un fort capital scolaire et d'une faible expérience d'élu ou de gouvernement est souvent pour le Président une garantie de fidélité et de soumission. Les Premiers ministres ne sont pas démunis pour autant. Ils peuvent développer des stratégies pour élargir leur rayon d'action : se débarrasser discrètement des ministres qui leur font de l'ombre, imposer de nouvelles manières de gouverner, limiter les compétences des ministres, jouer sur la communication. La relation avec le Parlement est une autre variable qui conditionne le succès des Premiers ministres. Pour que l'action gouvernementale soit efficace, ceux-ci doivent savoir enrôler la majorité et la gagner à des causes parfois bien improbables. Or, même pour les plus aguerris, une telle mission ne va pas de soi. La conclusion que tire D. Dulong de sa minutieuse investigation mérite attention : en raison de la situation de dépendance et de subordination dans laquelle est placé le Premier ministre, la V^e^ République est loin de correspondre aujourd'hui à un État de droit. Conclusion qui devrait nous faire réfléchir collectivement sur ce que, demain, notre régime politique pourrait améliorer de son fonctionnement. ● **C. L.**



• ***Les Ressorts du fascisme***
Jason Stanley, Eliott éditions, 2022, 232 p., 19 €

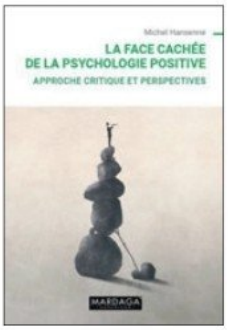
Anatomie d'une idéologie dangereuse

Selon le philosophe américain Jason Stanley, les mouvements fascistes partagent un ensemble de stratégies visant à détruire ce qui est au fondement même de la démocratie, à savoir une conception partagée de la réalité. Leur méthode consiste à saper la confiance dans les institutions et amener les citoyens à adopter certaines idées extrémistes. L'une de leurs stratégies est l'appel à un passé légendaire : les fascistes ne cessent de réaffirmer l'existence de hiérarchies entre les peuples et les sexes, et d'exiger un retour à la pureté de leurs origines. C'est ainsi que Victor Orban, Premier ministre, professe que la Hongrie ayant été fondée il y a mille ans par saint Étienne, il convient de défendre la famille chrétienne traditionnelle, interdire l'avortement et rejeter l'immigration.

Cela n'empêche pas les fascistes de se réclamer de la démocratie et de la liberté d'expression. Mais ils détournent ces concepts dans le but de les abolir : selon Adolf Hitler, la « vraie démocratie germanique » consistait en ce qu'un chef décide de tout. Autre technique fasciste : l'appel à la colère et à la peur des citoyens, cette dernière produisant un effet de sidération, grâce auquel il devient impossible de s'accorder sur le vrai et le faux. Ainsi, les théories complotistes n'ont pas à être crédibles : leur véritable fonction est d'instiller le doute quant à l'intégrité des médias reconnus et des élites prises pour cibles. C'était le but du *pizzagate*, ce récit absurde selon lequel Hillary Clinton dirigeait un réseau pédophile depuis le sous-sol d'une pizzeria de Washington.

Enfin, les fascistes font souvent appel au sentiment victimaire causé par la perte de statut de certaines catégories sociales : à l'ouvrier blanc qui perd son travail, les fascistes expliquent qu'il doit prendre conscience de ses privilèges perdus sur les Noirs. Ils brouillent ainsi la frontière entre lutte pour la reconnaissance (chez les dominés) et lutte pour la domination (chez les dominants), une attitude revancharde qui peut mener au pire, au pogrom comme au génocide. ● **RÉGIS MEYRAN**

PSYCHOLOGIE



• ***La face cachée de la psychologie positive. Approche critique et perspectives***
Michel Hansenne, Mardaga, 2021, 395 p. 39,90 €.

Un succès peu mérité ?

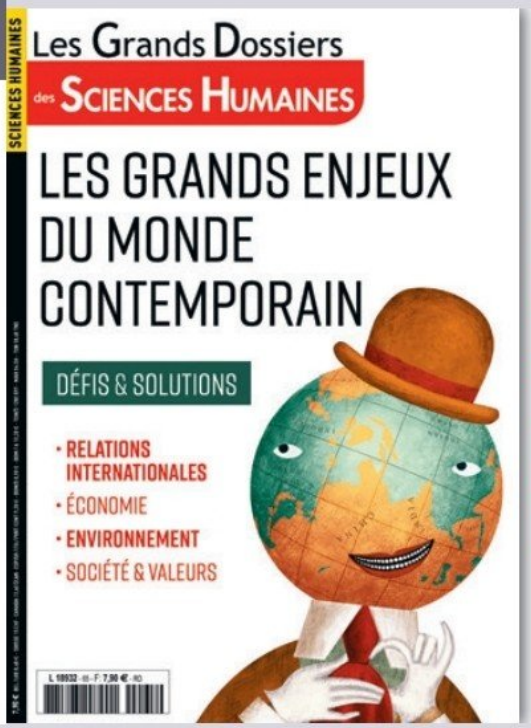
La publication en français d'une étude critique des tenants et aboutissants de la psychologie positive se faisait attendre. C'est désormais chose faite. Rappelons que, élaborée au tournant de ce siècle par Martin Seligman et Mihály Csíkszentmihály, la psychologie positive entend opérer un changement de paradigme en centrant ses efforts non sur ceux qui souffrent de troubles psychologiques, mais sur ceux qui en sont dépourvus. Autrement dit, elle entend s'occuper moins de ceux qui vont mal et davantage de ceux qui vont bien afin qu'ils aillent mieux encore. Le rapide succès de ce mouvement, aux États-Unis d'abord, dans le monde ensuite, ainsi que celui, massif, du développement personnel, méritent qu'on l'interroge. Ce que fait Michel Hansenne avec une rigueur et une précision redoutables.

M. Hansenne prend la psychologie positive au mot en revenant pas à pas sur ses ambitions scientifiques, celles-ci étant hautement revendiquées, afin de se démarquer de la psychologie humaniste. Que relève-t-on dans les travaux de ses initiateurs puis de ses thuriféraires ? De la précipitation, des approximations, des simplifications, une volonté de faire table rase des travaux précédents en psychologie de la personnalité, ainsi qu'une certaine tendance à jouer avec les chiffres. Bref, un cadre théorique fragile et un modèle dont les vérifications empiriques ne sont guère concluantes.

Il en va ainsi des « activités intentionnelles » qui, une fois ôtés l'héritage génétique et les circonstances de vie, représenteraient 40 % de nos capacités à être heureux. Il s'avère, d'une part, que ces 40 % ne sont établis qu'assez légèrement, d'autre part, que les circonstances de vie et les interactions sociales jouent un rôle plus important que celui dévolu par les théoriciens de la psychologie positive. Ni la volonté d'être heureux ni les exercices prescrits ne suffiraient à obtenir le résultat désiré.

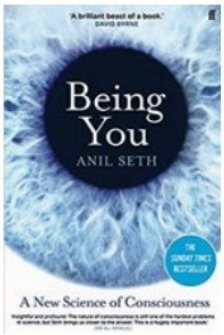
Autre aspect douteux : « l'adaptation hédonique » nous invite à nous satisfaire de ce que nous avons plutôt qu'à consacrer des efforts pour accéder à davantage de bien-être. Or ce bien-être « adaptatif », au final, se révèle surtout réservé à certains, mieux dotés au départ, et tend à rendre les autres responsables de leur échec à être heureux. La psychologie positive se résumerait-elle à beaucoup de bruit pour pas grand-chose de neuf ? ● **THIERRY JOBARD**

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Commandez ce numéro (version papier ou digitale) en scannant ce QRcode



OÙ VA LE MONDE DANS LE CLAIR-OBSCUR DE LA CRISE ?

NEUROSCIENCES



• ***A New Science of Consciousness***
Anil Seth, Faber & Faber, 2021, 368 p., 20,11 €.

La conscience est une illusion utile

Qu'est-ce qu'être conscient ? Que représentent cette subjectivité qui vous définit, cette impression d'être vous, ces sensations que vous éprouvez ? Tel est le problème classique de la conscience sur lequel butent depuis longtemps philosophes et scientifiques. Pour aborder ces questions, il est d'usage de distinguer depuis les années 1990, avec le philosophe David Chalmers, les « problèmes faciles » du « problème difficile » de la conscience. Les premiers concernent la façon dont le cerveau fonctionne. Sur un plan pratique, ce ne sont pas des problèmes faciles, mais ils ne posent pas de difficultés particulières sur un plan conceptuel. Les complications ne sont que d'ordre technique. Le second consiste à expliquer pourquoi et comment certains processus cérébraux s'accompagnent d'une expérience consciente. Autrement dit, pourquoi ne sommes-nous pas juste des automates en chair et en os ? Certains ont pu croire que la résolution des problèmes faciles permettrait de trouver une réponse au problème difficile, mais force est de constater que les progrès en neurosciences de ces dernières décennies n'ont pas fait avancer notre compréhension de la conscience. Pour tenter de sortir de cette impasse, le neuroscientifique Anil Seth propose de se tourner vers ce qu'il appelle le « problème réel » de la conscience : il consiste non à expliquer les processus cérébraux indépendamment de leur dimension subjective (problèmes faciles), ni directement la conscience dans ce qu'elle a justement de subjectif (problème difficile), mais à rendre compte des différentes propriétés de la conscience en termes de processus physiques.

A. Seth commence ainsi par montrer que les neuroscientifiques ont désormais les moyens, en étudiant la façon dont certaines parties du cerveau interagissent entre elles, d'identifier différents niveaux de conscience. Ces nouvelles techniques permettent notamment de distinguer les états végétatifs de ceux relatifs à une conscience minimale, ce qui peut être crucial dans le cas d'individus atteints du *locked-in syndrome*. Mais, à côté de cet aspect thérapeutique, ce type d'investigation révèle qu'au-delà d'un seuil minimal, la conscience n'est pas une caractéristique qui peut se mesurer comme la température et n'est pas liée à l'intelligence. Il est donc difficile de savoir, par exemple, s'il y a plus de conscience chez un humain que chez un cochon… Ils manifestent simplement deux types différents de conscience.

A. Seth se tourne ensuite vers les contenus de la conscience : les couleurs, les odeurs, les visions, les pensées, etc. Montrant comment ceux-ci sont construits par le cerveau, il défend la théorie selon laquelle ils ne sont que des hallucinations contrôlées ou corrigées en fonction de la situation. On le comprend très bien avec la couleur qui n'est évidemment pas une propriété intrinsèque des objets. C'est une qualité que notre cerveau génère pour opérer des distinctions utiles dans l'environnement. Il pourrait en aller de même pour les autres contenus de conscience. Tous seraient des constructions qui servent à l'adaptation des vivants. Cette conception implique que les ordinateurs ou robots pourront difficilement devenir conscients. Enfin, A. Seth aborde le sentiment d'être soi, d'être une personne, d'être libre, etc. Le résultat qui s'impose est, là encore, que ce sentiment d'identité n'est qu'une hallucination favorisant notre survie. Bien sûr, ces considérations ne nous font pas comprendre exactement ce qu'est la conscience. Mais elles nous aident certainement à mieux saisir d'où elle vient et la façon dont elle procède.

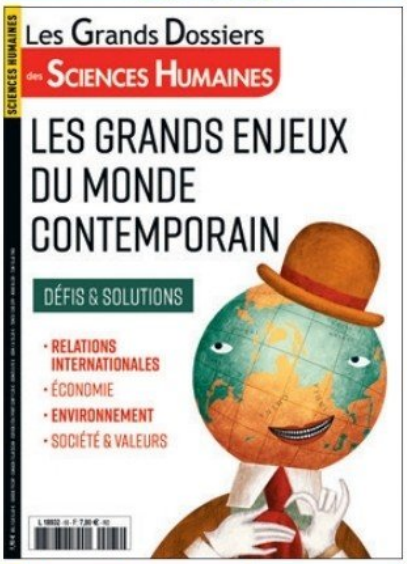
● **THOMAS LEPELTIER**

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL



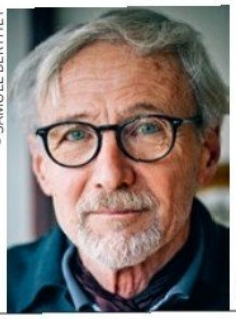
LES GRANDS DOSSIERS

LES ESSENTIELS

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**


© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Neutriser (la langue et plus)

Mettons-nous à la place d'une actrice à laquelle on demanderait de lire à voix haute ce petit dialogue :

Alice : « *Bise, Morgane, comment vas-tu ?* »

Morgane : « *Oh la la, ma pauvre, mes collaborateurs.trices sont si paresseux.euses que j'ai bien peur de perdre des clients.tes. Une catastrophe !* »

L'actrice lève les yeux : « *Euh, ça, je le dis comment ?* »

Il faut bien l'avouer : même s'il existe déjà des livres et des revues imprimés en français dit inclusif, faire monter le point médian sur les planches et à l'écran ne sera pas facile. Les détracteurs de cette invention s'en frottent les mains, et clament que le fameux masculin-neutre français a encore de beaux jours devant lui. Mais rien n'est moins sûr, car une belle palette de nouveaux pronoms et articles bisexués a vu le jour : iel ou ille (pour il-elle), iels ou elleux (pour ils-elles), celleux (pour ceux- celles), lae (pour la-le). Le dictionnaire *Robert* en a pris acte : il a déjà opté pour « iel ».

> ***« La neutrisation, finalement, ouvre la porte à un monde dans lequel le genre ne serait plus un principe structurant de la vie sociale. »***
> LILA BRAUNSCHWEIG

En fait, ces innovations linguistiques n'enthousiasment pas tout le monde. Ni les militantes féministes qui veulent surtout rendre les femmes plus visibles dans l'espace public. Ni les personnes « non binaires » de plus en plus nombreuses, qui ne se veulent ni homme ni femme. Or, l'absence de genre, c'est le neutre, et un des problèmes des langues latines modernes est d'avoir perdu le neutre. En français, non seulement les personnes, mais les objets et les idées ont un genre. Rompre avec cette logique binaire exigerait d'inventer de toutes pièces un neutre qu'on pourrait appliquer à loisir aux collectifs, aux personnes, aux animaux et à tout le reste si utile. Laissons la parole à une romancière et enseignante en Sorbonne nommée My Alpheratz qui, depuis 2015, travaille à une grammaire du français « vraiment inclusif ». Et voici ce que cela donne.

Remplacer les pronoms « il-elle » et « ils-elles » par « al-als ».

Exemples : « *Al manque de sel, al est dix heures* », ou encore : « *On attend Claire et François, als sont en retard* »

De même, on remplacera « un-une » par « an », soit : « an juge, an responsable, an spécialiste, an politique. Encore, on utilisera « auz » pour « eux » et « çauz » pour « ceux », soit : « *L'avenir appartient à çauz qui se lèvent tôt.* »

Pourquoi ne pas résoudre dans la foulée les embarras du point médian et des noms de métiers ? Ainsi, pour des collectifs (ou des personnes) dégenrés, on récupère le « z », marque du pluriel en ancien français, ou bien encore le « x ».

Exemples : « *Bonjour à touz !* », « *Ces ministres étaient supposéz assister aux débats* » et aussi « *les enfants étaient mécontenx* ».

Quant aux professions, on les neutrisera en les pourvoyant d'une terminaison en -aire ou -aine pour former des épicènes comme « militaire ». Donc : « *An arbitraire, des ambassadaires, an assassaine* », etc.

Avec ces propositions, M. Alpheratz ne prétend pas avoir construit un système complet, et on doute que ça marchera comme sur des roulettes. Mais c'est le premier pas d'une langue inclusive dont la fonction serait, plutôt que de rendre les femmes et les transgenres « plus visibles », de rendre le genre carrément « invisible ». Comme le souligne Lila Braunschweig dans un livre récent, « *la neutrisation, finalement, ouvre la porte à un monde dans lequel le genre ne serait plus un principe structurant de la vie sociale* ». Un monde où les permis de conduire n'indiqueraient plus ni « M » ni « F », et dans lequel les barbus portant du rouge à lèvres passeraient inaperçus. ●

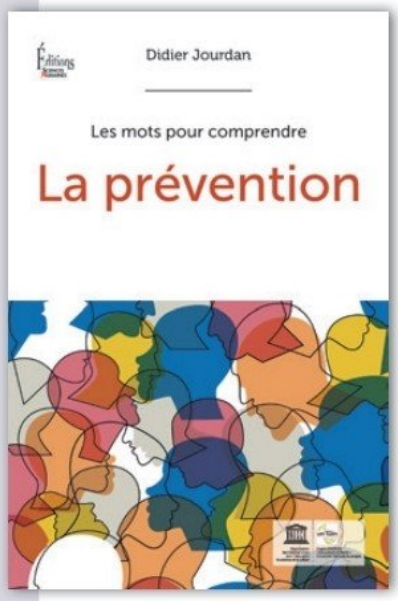
COLLECTION LES MOTS POUR COMPRENDRE

Éditions Sciences Humaines

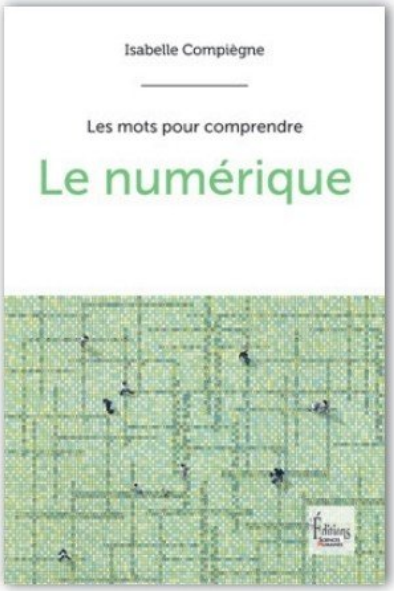
COMPRENDRE L'ESSENTIEL D'UN SUJET GRÂCE À SES CONCEPTS MAJEURS

Retrouvez nos ouvrages en scannant ce QRcode

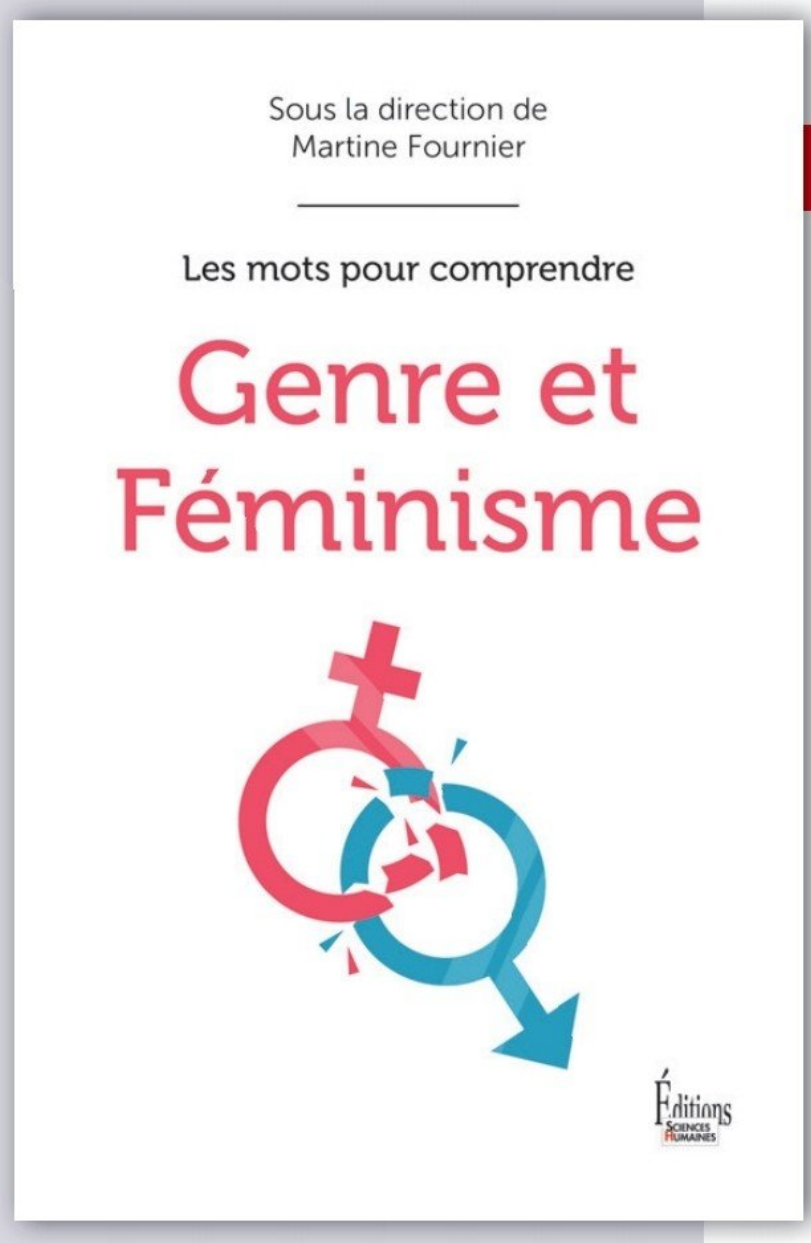
232 pages - 12,70€
978-2-36106-552-2



232 pages - 10,20€
978-2-36106-651-2



168 pages - 12,70€
978-2-36106-678-9



NOUVEAUTÉ

Mieux comprendre le terme de genre et ses usages, ainsi que les diverses facettes du féminisme.

Collection
Les mots pour comprendre
184 pages - 10,20€
978-2-36106-593-5

“Désolé ce soir je vais au resto...”

DERRIÈRE DE PETITES EXCUSES
SE CACHE PARFOIS UNE GRANDE PRÉCARITÉ.

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Faites votre don sur
restosducoeur.org

on compte sur vous
Coluche